

**COLLECTION MICHEL LÉVY. 1 fr. le vol. (Extrait du Catalogue.)**

**M<sup>me</sup> MOLINOS-LAFITTE**  
L'Éducation du Foyer.

**HENRY MONNIER**  
Mémoire, de M. Joseph Prudhomme.

**CHARLES MONSELET**  
M. de Cupidon.

**LE COMTE DE MONTALIVET**  
Bien ! 18 Années de gouvernement parlementaire. 3e édition.

**LE COMTE DE MOYNIER**  
Bohémien et grands Seigneurs.

**HÉGÉSIPPE MOREAU**  
Œuvres. Notice de L. Ratisbonne.

**FÉLIX MORNAND**  
Bernette. — La Vie arabe.

**HENRY MURGER**  
Buveurs d'eau. Dern. rendez-vous.

Mad. Olympe. Le Pays latin. Propos de ville et Propos de théâtre. Roman de toutes les Femmes. Scènes de campagne — de la vie de Bohême — de la vie de Jeunesse. Le Sabot rouge. Vacances de Camille.

**A. DE MUSSET, BALZAC, G. SAND**  
Les Parisiennes à Paris.

**PAUL DE MUSSET**  
La Bavolette. Puy-laurens.

**NADAR**  
Le Miroir aux Alouettes. Quand j'étais étudiant.

**HENRI NICOLLE**  
Le Tueur de mouches.

**ÉDOUARD OURLIAC**  
Les Garnaches.

**PAUL PERRET**  
Les Bourgeois de campagne. Histoire d'une jolie Femme.

**LAURENT PICHAT**  
La Palenne.

**AMÉDÉE PICHOT**  
Un Drame en Hongrie. L'Écolier de Walter Scott. La Femme du Condamné. Les Poètes amoureux.

**EDGAR POE (Tr. Ch. Baudelaire)**  
Avent. d'Arthur Gordon Pym. Hist. extraordinaires. Nouv. Hist. extraord.

**F. PONSARD**  
Études antiques.

**A. DE PONTMARTIN**  
Contes d'un Planteur de choux. Contes et Nouvelles. Fin du procès. Mém. d'un Notaire. Or et Cinqquant. Pourquoi je reste à la campagne.

**L'ABBÉ PRÉVOST**  
Manon Lescaut. Étude de John Lamoignon.

**A. RADCLIFFE (Trad. Fournier)**  
L'Italien ou le Confessionnal des Pénitents noirs. Myst. du Chât. d'Udolphe. Visions du Chât. des Pyrénées.

**MAX RADIGUET.**  
Souvenirs de l'Amérique espagnole.

**RAOUSSET-BOULBON**  
Une Conversion.

**B.-H. REVOIL (traducteur)**  
Le Docteur américain. Les Harems du Nouveau-Monde.

**LOUIS REYBAUD**  
Ce qu'on peut voir dans une rue.

César Falempin. La comtesse de Mauléon. Coq du clocher. Dern. des Commis-voyageurs. Edouard Mongeron. L'Industrie en Europe. Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques — à la recherche d'une position sociale. Marie Brontin. Mathias l'humoriste. Pierre Mouton. Vie à rebours. Vie de corsaire.

**AMÉDÉE ROLLÉ**  
Les Martyrs du foyer.

**NESTOR ROQUEPLAN**  
Regain : La Vie parisienne.

**JULES DE SAINT-FÉLIX**  
Scènes de la vie de gentilhomme. Galet de Diane. Madem. Rosalinde.

**GEORGE SAND**  
Adriani. Beaux Messieurs de Bois-Doré. Château des Désertes. Compagnon du Tour de France. Comtesse de Rudolstadt. Consuelo. La Daniella. Diable aux champs. Filleule. Hist. de ma vie. L'Homme de neige. Horace. Isidora. Jacques. Jeanne. Lélia. Lucretia Floriani. Meunier d'Angibault. Narcisse. Pêché de M. Antoine. Picciotto. Secrétaire intime. Simon. Teverino. — Léone Léoni. L'Ucouque.

**JULES SANDEAU**  
Catherine. Nouvelles. Sacs et Parchemins.

**EUGÈNE SCRIBE**  
Comédies. Opéras. Opéras-Comiq. Comédies-Vaudevilles.

**ALBÉRIC SECOND.**  
À quoi tient l'amour. Contes sans prétention.

**FRÉDÉRIC SOULIÉ**  
Au jour le jour. Avent. de Saturnin Freluch. Le Bananier. Eulalie Pontois. Chât. des Pyrénées. Comte de Foix. Comte de Toulouse. Comte de Monrion. Conf. générale. Conseiller d'État. Contes pour les Enfants. Deux Cadavres. Diane et Louise. Drame inconnu. — Maison n° 3 de la rue de Provence. — Avent. d'un Cadet de Famille. — Amours de Victor Bonsonne. — Olivier Duhamel. Un Été à Meudon. Forgerons. Huit jours au Château. Lionne. Magnétiseur. Un Malheur complet. Marguerite. Maître d'école. Mém. du Diable. Port de Crétel. Prétendus. 4 époques. 4 Napolitaines. 4 Sœurs. Un Rêve d'Amour. — Chambrière. Sathaniel. Si Jeunesse savait, si Vieillesse pouvait. Vic. de Béziers.

**ÉMILE SOUVESTRE**  
Anges du Foyer. Au bord du Lac. Au Bout du Monde. Au Coin du feu. Causeries hist. et littéraires. Chroniq. de la Mer. Clairières. Conf. d'un ouvrier. Contes et Nouvelles. Dans la Prairie. Dern. Bretons. Dern. Paysans.

Deux Misères. Drame parisien. L'Échelle de Femmes. En Famille. En Quarantaine. Foyer breton. Goutte d'eau. Hist. d'autrefois. Homme et l'Argent. Loin du Pays. Lune de miel. Maison rouge. Mât de Cocagne. Mémorial de famille. Mendiant de Saint-Roch. Monde tel qu'il sera. Pasteur d'Hommes. Pêchés de jeunesse. Pendant la moisson. Un Philosophe sous les toits. Pierre et Jean. Récits et Souvenirs. Réprouvés et les Elus. Riche et Pauvre. Roi du Monde. Scènes de la chouannerie. — De la Vie intime — et Récits des Alpes. Soirées de Meudon. Sous la Tonnelle. Sous les Filets. Sous les Ombrages. Souv. d'un Breton. Souv. d'un Vieillard. Sur la pelouse. Théâtre de la Jeunesse. Trois Femmes. La Valise Noire.

**MARIE SOUVESTRE**  
Paul Ferroll (traduit de l'anglais)

**DANIEL STAUBEN**  
Scènes de la vie juive en Alsace.

**DE STENDHAL (H. Beyle)**  
De l'Amour. Chron. et Nouvelles. Chartreuse de Parme. Chron. italiennes. Mém. d'un touriste. Promenades dans Rome. Le Rouge et le Noir.

**EUGÈNE SUE**  
Bonne Aventure. Diable médecin. — Adèle Verneuil. — Clémence Hervé. — Grande Dame. Fils de famille. Gilbert et Gilberte. Secrets de l'oreiller. Sept Pêchés capitaux. — Orgueil. — Envie. — Colère. — Luxure. — Paresse. — Avarice. — Gourmandise.

**M<sup>me</sup> DE SURVILLE (née de Balzac)**  
Balzac, sa vie et ses œuvres.

**FRANÇOIS TALON**  
Les Mariages manqués.

**E. TEXIER**  
Amour et Finance.

**W. THACKERAY (Trad. W. Hughes)**  
Mémoires d'un Valet de pied.

**LOUIS ULBACH**  
Les Secrets du diable. Suzanne Duchemin. La Voix du sang.

**JULES DE WAILLY FILS**  
Scènes de la vie de famille.

**OSCAR DE VALLÉE**  
Les Manieurs d'argent.

**VALOIS DE FORVILLE**  
Comte de Saint-Pol. Coscrit de l'an VIII. Marquis de Pasaval.

**MAX VALREY**  
Filles sans dot. Marthe de Montbrun.

**V. VERNEUIL**  
Aventures au Sénégal.

**LE DOCTEUR L. VÉRUN**  
500,000 fr. de rente. Mém. d'un bourgeois de Paris.

**CHARLES VINCENT ET DAVID**  
Le Tueur de brigands.

**FRANCIS WEY**  
Anglais chez eux. Londres il y a 100 ans.

COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

Par la poste, 4 fr. 25 cent. — Relié à l'anglaise, 4 fr. 50 cent.

**HENRI CONSCIENCE**

TRADUCTION LÉON WOCQUIER

— ŒUVRES COMPLÈTES —

**LE FLÉAU**

**DU VILLAGE**

— LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE —

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Le Catalogue complet de la maison Michel Lévy frères sera envoyé (franco) à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.



COLLECTION MICHEL LÉVY

---

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

---

L'ANNÉE DES MERVEILLES. . . . .	1	vol.
AURÉLIEN. . . . .	2	—
BATAVIA . . . . .	1	—
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN . . . . .	1	—
LE CHEMIN DE LA FORTUNE. — . . . . .	1	—
LE CONSCRIT. . . . .	1	—
LE COUREUR DES GRÈVES. . . . .	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT . . . . .	1	—
LE DÉMON DU JEU. . . . .	1	—
LES DRAMES FLAMANDS. . . . .	1	—
L'ENFANT VOLÉ. . . . .	1	—
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE. . . . .	1	—
LE FLÉAU DU VILLAGE. . . . .	1	—
LE GENTILHOMME PAUVRE. . . . .	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS. . . . .	1	—
HEURES DU SOIR. . . . .	1	—
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS. . . . .	1	—
LE JEUNE DOCTEUR. . . . .	1	—
LE LION DE FLANDRE . . . . .	1	—
MAITRE VALENTIN . . . . .	1	—
LE MAL DU SIÈCLE. . . . .	1	—
LE MARCHAND D'ANVERS . . . . .	1	—
LE MARTYRE D'UNE MÈRE. . . . .	1	—
LA MÈRE JOB. . . . .	1	—
L'ONCLE REIMOND . . . . .	1	—
L'ORPHELINE. . . . .	1	—
LE PAYS DE L'OR. . . . .	1	—
LE SANG HUMAIN. . . . .	1	—
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE . . . . .	2	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE . . . . .	1	—
LA TOMBE DE FER. . . . .	1	—
LE TRIBUN DE GAND. . . . .	2	—
LES VEILLÉES FLAMANDES. . . . .	1	—

---

La propriété littéraire de la traduction française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à MM. Michel Lévy frères, ils poursuivront comme contre-façon toute réimpression faite au mépris de leurs droits, soit en France, soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

CLICHY. — Im . M. LOIGNON, PAUL DUPONT et C<sup>ie</sup>, rue du Bac-d'Asnières, 12.

R. 193

*Goussier*

LE FLÉAU  
DU VILLAGE

— LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE —

PAR

HENRI CONSCIENCE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1870

Tous droits réservés



LE RIVIER

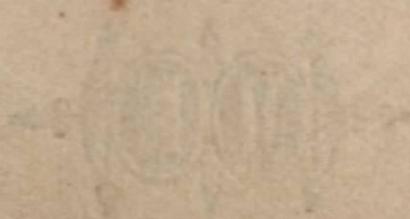
DE LA VILLE DE

LE RIVIER

1847

COMMUNIQUE

COMMUNIQUE



1847

COMMUNIQUE

COMMUNIQUE

COMMUNIQUE

1847

COMMUNIQUE



# LE FLÉAU DU VILLAGE

---

A JEAN VAN BEERS

Le sympathique poète de la Flandre,  
ce récit est dédié  
comme gage de bonne et franche amitié.

## I

Par une belle après-midi, deux campagnards, revenant de la ville voisine, regagnaient leur village.

Le lieu où ils se trouvaient était un magnifique paysage du *Hageland*<sup>1</sup>; le chemin qu'ils suivaient, creusé sur le flanc d'une colline dans une sorte de pierre ferrugineuse, serpentait en montant et descendant tour à tour

1. Le *Hageland* est une contrée de la Belgique, qui commence au pied des villes d'Aerschot et de Diest, et s'étend vers le Limbourg par delà Saint-Trond et Tirlemont. C'est au-dessus d'Aerschot que cette partie du pays est le plus pittoresque. (*Note de l'auteur.*)

avec d'étranges ondulations vers l'endroit où il conduisait, et qu'indiquait dans le lointain une croix surmontée de son coq doré, qui scintillait au-dessus d'un massif de sombre verdure. D'un côté du chemin se dressait la paroi de pierre dont la teinte foncée contrastait agréablement avec la verdure purpurine des sarments de ronces qui la tapissaient. Plus haut encore s'élevaient des hauteurs accidentées qui bornaient la vue de ce côté... Mais de temps en temps le sol se creusait en séduisants vallons, et l'on pouvait alors, à cette élévation, embrasser d'un seul regard tout le pays et voir les bois de sapins comme étagés les uns au-dessus des autres, gravir et descendre les collines, et, diminuant toujours de ton, s'éloigner par degrés, se rapetisser et prendre une teinte bleuâtre, jusqu'à ce que leur verdure allât se confondre avec les vapeurs de l'horizon et former avec celles-ci un mol et nuageux rideau.

De l'autre côté du chemin, les torrents d'eau qui se précipitaient des hauteurs après l'orage s'étaient creusé un large passage au travers du roc. Par delà le lit de cette rivière accidentelle se déployait une vaste plaine de champs cultivés, dont les sillons réguliers couraient jusqu'au sommet d'une autre chaîne de collines aux flancs desquelles ils semblaient suspendus comme des tapis de mille couleurs.

C'était l'automne; le soleil de l'arrière-saison rayonnait au fond du ciel d'un bleu pur et se jouait en mille tons capricieux dans le feuillage à demi flétri. Bien que ses rayons fussent encore ardents, déjà apparaissait au pied des bois lointains la teinte de pourpre qui annonce

que l'atmosphère est plus froide que la terre et que les brouillards du soir commencent à se former.

De l'élévation où ils se trouvaient, le regard des deux villageois s'étendait à plusieurs lieues de distance, et ils pouvaient jouir pleinement du magnifique tableau que déroulait sous leurs yeux la nature prête à s'endormir de son sommeil annuel; ils semblaient pourtant prêter peu d'attention à ce beau spectacle et poursuivaient silencieusement leur route.

L'un d'eux était un vieillard aux cheveux blancs, au visage sillonné de rides profondes. Bien que son dos fût légèrement courbé, il marchait encore d'un pas léger et ne semblait pas recourir trop souvent à l'appui du bâton de coudrier qu'un cordon de cuir rattachait à son poignet. Ses yeux étaient encore pleins de vivacité, et l'expression calme et sérieuse à la fois de sa physionomie attestait une âme forte et une énergique volonté.

Un grossier chapeau de feutre, datant du siècle dernier, cachait à demi ses cheveux blancs, et une redingote brune, tout aussi antique de coupe, tombait presque sur ses talons.

C'était paré de ces vêtements que le brave homme s'était agenouillé devant l'autel quand il avait été uni à sa chère Beth. Il les avait soigneusement ménagés, car ils avaient coûté gros... Vingt-six ans s'étaient passés depuis lors, et maintenant encore ils ne voyaient le jour que lorsqu'il allait à l'église ou quand il devait se rendre pour quelque affaire à la ville voisine.

Son compagnon était dans la fleur de l'âge, et son visage attestait la force et la santé. Une belle casquette

de drap, penchée sur l'oreille gauche, permettait aux boucles brunes de ses cheveux de se balancer sur ses épaules, et le nœud d'une cravate de mille couleurs s'étalait complaisamment sur sa blouse bleue. Dans ses yeux noirs brillait une joie concentrée; un doux sourire se jouait sur ses lèvres, et les regards rapides qu'il jetait parfois autour de lui étaient empreints d'une douce et naïve confiance dans la vie.

Il portait sur l'épaule droite un bâton de voyage auquel était suspendu un panier rempli; la main qui tenait le bâton était extraordinairement large et robuste, et ses doigts étaient raides et calleux.

Bien qu'il fût homme à peine, ce jeune paysan avait déjà rudement travaillé.

Depuis quelque temps, le vieillard marchait la tête penchée sur la poitrine plus que d'habitude. Il était évident qu'une sérieuse méditation le préoccupait, car l'expression de sa physionomie changeait à tout instant; il semblait ému par le dépit ou la colère.

Son compagnon le contemplait en silence et s'efforçait de deviner sur son visage les causes de son émotion intérieure. Il y avait dans le regard que le jeune homme attachait sur le vieillard une sorte d'intérêt contenu qui attestait le respect et la vénération.

Comme si les pensées du vieillard eussent abouti à une conclusion, il dit d'un ton expressif :

— Oui, mon fils Lucas, c'est bien comme dit toujours en riant notre vieux curé. Quand le diable a vu qu'il ne pouvait plus attraper assez d'âmes, il s'est changé en genièvre. Et depuis ce temps-là l'enfer est trop petit.

— Pourquoi dites-vous cela, père? demanda le jeune homme surpris.

Mais le vieillard suivit sans s'interrompre le fil de ses réflexions et reprit avec un sourire de mépris :

— Quelle plus misérable créature y a-t-il sur la terre que l'ivrogne? Paresseux et sans souci de rien, il néglige d'ensemencer ses champs ou les laisse envahir par l'ivraie; il voit, sans en avoir honte, ses affaires aller de mal en pis et gaspille avec une folle avidité le peu que son bien lui rapporte. Sa femme et ses enfants mènent une vie pleine d'angoisses et de chagrins; ils souffrent les tourments de la faim et voient l'affreuse misère s'arrêter menaçante sur leur seuil. Et pendant ce temps-là, lui vagabonde, chante, tapage et blasphème au grand scandale de tout le village. Il veut étouffer, à force d'excès, les remords de sa conscience et ne réussit qu'à perdre son âme et sa raison. Et cela continue ainsi, allant de mal en pis jusqu'à ce qu'il soit réduit à aller mendier avec son infortunée famille, peut-être à la porte même de la ferme que son père a fécondée de ses sueurs pour la laisser en bon état à son fils ingrat. Oh! vois-tu, quand j'y pense, le sang me bout dans les veines. Lâche gaspilleur!

Le jeune homme le regarda d'un air surpris et interrogateur.

— Regarde mes mains, regarde mon visage et mon dos voûté! reprit le vieillard d'une voix émue. Je suis vieilli et usé avant l'âge. De bonne heure je me suis trouvé orphelin; mes parents avaient péri dans un incendie. J'avais un oncle; le brave homme m'envoya à

l'école jusqu'à l'âge de treize ans. Il mourut alors, et je devins domestique à la grande ferme derrière le *Kruisberg*<sup>1</sup>. Quand j'épousai ton excellente mère, nous ne possédions qu'une chèvre et quelques florins que nous avions épargnés à grand'peine sur notre salaire journalier. Nous avons travaillé comme des esclaves. Dieu bénit toujours le travail. Aujourd'hui, nous avons un cheval, quatre vaches, passablement de terres en ferme et même un peu d'argent en cas de besoin. Un jour, il y aura une croix sur ma fosse au cimetière, — c'est la loi de la nature, — mais, Lucas, tu te souviendras alors, n'est-ce pas, que tout ce que j'ai épargné et ramassé pour toi, que ton héritage est le fruit des sueurs de ton père; que lui aussi bien que ta mère ont épuisé leurs forces pour te laisser quelque chose en ce monde? Tu conserveras cet héritage, tu l'accroîtras par ton travail, tu le ménageras comme un souvenir de notre amour, n'est-ce pas?

La profonde et singulière émotion qui accentuait les paroles du vieillard avait si vivement touché le jeune homme que des larmes brillaient dans ses yeux. D'une voix triste, mais douce, il dit avec un soupir :

— Que dites-vous donc là, cher père? Vous vous trompez. J'ai bu en ville un verre de bière chez Baes Antoine et rien de plus!

Le vieillard lui saisit la main et dit :

— Oh! Lucas, ce n'est pas pour toi que je dis cela; tu es un brave et laborieux garçon. Je remercie Dieu tous les jours de ce que, en récompense de mes efforts,

<sup>1</sup>. *Mont de la Croix.*

il ait permis que tu sois si bon et si vertueux. Quand, vieilli et usé par le travail, tu seras courbé sous les années, toi aussi tu sentiras, mon fils, combien il est consolant de savoir que le prix de ses sueurs ne sera pas gaspillé après sa mort.

— Mais, mon père, je ne vous comprends pas, dit le fils; vous avez quelque chose sur le cœur. Pourquoi ne me le dites-vous pas?

— Cela t'attristerait, Lucas.

— M'attrister? Que peut-ce donc être?

— Allons! aussi bien l'apprendrais-tu bientôt. Sais-tu ce que le notaire de notre propriétaire m'a dit aujourd'hui? Demain ou après-demain, le fermier Staers sera expulsé de sa ferme par les gens de justice.

— Ciel! et Clara? s'écria le jeune homme d'une voix déchirante.

— Oui, Clara, la pauvre Clara! répondit le vieillard; elle n'a certes pas mérité ce misérable sort; mais il lui faudra suivre son père là où il ira...

— Le père Staers expulsé de sa ferme! répéta Lucas d'une voix tremblante. Mais c'est impossible, mon père. Pourquoi ferait-on cela?

— Parce qu'il n'a pas encore payé son fermage de l'an dernier. Nous allons être en octobre.

— Mais il est propriétaire de belles et bonnes terres!

— Engagées depuis deux ans et vendues ensuite, répondit le vieillard.

— Il était riche...

— Riche, non, mais passablement à son aise; et s'il eût voulu être soigneux et ménager, peut-être bien serait-il

devenu riche, car il a eu beaucoup de bonnes années.

— Je suis stupéfait de ce que vous me dites; que peut être devenu l'héritage de son père? Il est impossible à un homme de dépenser autant à boire!

— Tu crois cela, Lucas? le gosier d'un ivrogne est un tonneau sans fond, et il ne faut pas quinze ans pour y faire passer beaucoup plus que Staers n'a jamais possédé. Je veux t'expliquer comment cela s'est passé pour lui; cela abrégera la route, et je souhaite que cela te serve d'exemple, mon fils...

Préoccupé d'autres idées, Lucas songeait à faire d'autres remarques, mais son père lui fit signe de se taire et reprit :

— Ecoute et ne m'interromps pas... Les parents de Jean Staers étaient assez à leur aise; ils cultivaient bien et n'avaient pas peur de la peine; mais ils étaient vaniteux et se mettaient en tête des idées plus grandes qu'il ne convient à des paysans. Ainsi leur fils unique ne devait pas suivre la charrue; il fallait qu'il habitât la ville et devînt un monsieur. Ils l'envoyèrent dans une école où l'on fait des avocats et des docteurs; mais au bout de deux ans Jean fut las d'étudier et voulut devenir laboureur, dans l'idée sans doute qu'il est beaucoup plus facile d'être maître dans sa propre ferme que de chercher au loin dans le monde une existence incertaine. Jusque-là il n'y avait pas de mal... mais au lieu d'accoutumer leur fils à travailler, ses parents le laissèrent faire à sa guise et lui mirent en poche beaucoup d'argent. L'occasion fait le larron, dit le proverbe, et l'oisiveté est la source de tous les maux, dit notre vieux

curé. Jean ne savait que faire de sa personne pendant des journées entières. Il alla au cabaret, d'abord par défaut d'occupation, ensuite par habitude; il but d'abord une goutte, puis deux, puis davantage. Les aubergistes le recevaient bien et flattaient son orgueil; les sangsues, comme il y en a tant malheureusement dans nos villages, le suivaient partout où il allait et vantaient tout ce qu'il faisait ou disait, pour se faire payer par lui un bon écot. En un mot, Jean Staers était devenu insensiblement un ivrogne, sans que ses parents le sussent. Vers le même temps il fit la connaissance de la fille du *Cheval aveugle*, un petit cabaret qu'il y avait alors là-bas sur la hauteur. Il se maria le même jour que moi. C'est la seule fois en ma vie qu'il me soit arrivé d'envier le bien d'autrui. La fiancée de Staers était richement habillée de soie et de velours; il s'était fait faire en ville un habit de drap fin, et son chapeau reluisait au soleil. On aurait dit les seigneurs du village. Moi, j'étais tout près d'eux, avec les habits que je porte encore aujourd'hui, et ma pauvre Beth, ta mère, si humble avec sa jaquette de coton et sa jupe rayée, que nous paraissions le domestique et la servante de Staers. En ce moment je promis à Dieu, devant l'autel, de travailler comme un esclave jusqu'à ce que mon excellente Beth pût aussi aller à l'église mieux vêtue... — et j'ai tenu parole! Mais j'oublie l'histoire de Jean Staers... Vois-tu, Lucas, celui qui s'est fait l'esclave de la boisson a vendu son âme au diable. Il y en a bien peu qui parviennent à se tirer de ses griffes... Dans les premiers temps de son mariage, Jean se conduisit assez bien et travaillait de temps en temps

à la campagne. Tout le monde, et moi comme les autres, nous croyions que le libertinage de Staers avait passé avec la jeunesse; mais peu à peu on le retrouva au cabaret, et bien qu'il ne bût plus autant qu'auparavant, de temps en temps ses joues étaient passablement rouges et ses yeux égarés. Ses parents moururent dans la même année, peu de temps l'un après l'autre. Jean devint fermier de la grande ferme de pierre, et comme il trouva le coffre de son père bien garni, il s'estima dispensé de tout soin. Dès lors, il se mit à boire et à négliger son travail de plus en plus. La pauvre femme (la maltraitait-il, je l'ignore) languissait visiblement, et chacun soupçonnait bien que ce n'était pas de joie. Jean allait encore alors de temps en temps à l'église. Un certain dimanche le curé dans son sermon, parla d'une hutte d'argile qui, avec le temps, avait dévoré une ferme de pierre. La hutte, disait-il, était habitée par un homme laborieux; l'habitant de la ferme, au contraire, était un ivrogne. Et comme notre petite maison, qui à cette époque était encore en argile, n'était pas loin de sa ferme, Jean Staers s'imagina que le curé avait fait allusion à lui et à moi. Cela l'irrita tellement contre moi, que depuis lors il ne m'a jamais regardé d'un bon œil. Dans la belle société qu'il fréquente, il m'accuse de couper un liard en quatre, il me nomme grippe-sou et vieux ladre, mais je ris de ses sottises moqueries, et je songe que bien malheureux est celui qui doit s'inquiéter de l'estime des mauvaises gens... — Mais, je m'éloigne toujours de mon affaire... Bref, Lucas, tu as vu s'accomplir en partie ce qui me reste à

te dire. Jean Staers en voyant ses affaires dégringoler si grand train, voulut les relever par de grands coups. Il se mêla de faire le commerce des grains; mais comme il tenait en main le verre plus souvent que la craie, cela lui a mal réussi, et en peu de temps il a perdu maints beaux écus. Sa femme est morte il y a six ans. Depuis lors, Jean Staers a pris tout à fait le mors aux dents; le domestique et la servante se sont sauvés de chez lui; ses champs sont restés en friche ou ont été loués à de pauvres gens pour y mettre des pommes de terre; les vaches se sont vendues les unes après les autres, si bien qu'il n'en reste plus qu'une seule. Le dernier cheval a pris le même chemin. Une seule vache pour une ferme pareille! Vois-tu, Lucas, cela me fait autant de peine que si c'était mon propre bien. Nous qui nous tuons du matin au soir pour arracher à des mauvaises terres sablonneuses quelques misérables fruits, il nous faut voir ces champs si gras et si fertiles, dévorés par la mauvaise herbe. Ah, c'est une honte, en vérité, une honte devant Dieu et devant les hommes. Hé bien donc, Jean Staers n'a pu payer son fermage de l'an dernier; notre propriétaire, qui l'a ménagé longtemps en mémoire de son père défunt, notre propriétaire a perdu toute patience. Il va en finir avec Jean Staers; car demain les gens de justice viennent saisir tout ce qui se trouve dans la ferme et jeter dans la rue le fainéant... Ainsi advient-il des ivrognes, mon fils; le commencement est une goutte d'eau-de-vie et la fin la besace du mendiant, l'improbité, ou... ou pire encore.

Le jeune homme avait écouté ce récit avec une dis-

traction involontaire. Quand le vieillard eut fini de parler il demanda :

— Avez-vous fini, mon père ?

— J'ai fini, Lucas ; comprends-tu maintenant ce qui me tourmentait ?

— Mais, père, Staers sait-il quel malheur le menace ?

— Sans doute ; il y a un jugement contre lui ; on lui a cependant laissé jusqu'à hier le temps de payer. Hier et avant-hier il a rôdé d'un cabaret à l'autre et troublé tout le village. Ce n'est pas ainsi qu'on trouve de l'argent pour payer son fermage...

Tous deux se turent un instant, et continuèrent leur route en proie à une profonde préoccupation. A quelque distance devant eux, sur une éminence qui bordait le chemin, s'élevait une croix de pierre comme celles qu'on a coutume de placer dans les lieux où un malheur est arrivé.

Le père dit d'un ton pénétré :

— On lit sur cette croix qu'un certain Pierre Darinckx a péri en cet endroit d'une mort cruelle. L'assassin c'était le genièvre. Cela est arrivé au temps où ce chemin n'était pas encore creusé. Il y avait là-bas au fond de grandes pierres entassées ; Darinckx avait laissé sa raison au cabaret là derrière la hauteur ; et dans l'obscurité de la nuit, il est tombé d'ici et s'est brisé le front sur les pierres. Dieu est miséricordieux, mais pourtant je plains sa pauvre âme...

Le jeune homme, la tête penchée sur sa poitrine, marchait à côté de son père, sans paraître trop écouter ce que disait celui-ci ; le vieillard s'aperçut qu'une

amère tristesse remplissait son cœur et le contempla avec une pitié profondément sentie.

Tout à coup, le jeune paysan releva la tête et s'écria avec une énergie contenue.

— Mais Clara, l'innocente Clara, que deviendra-t-elle?

— J'y songeais aussi, mon fils; mais je n'entrevois que misère et chagrins pour la pauvre fille...

— Misère et chagrins ! répéta Lucas d'un ton navrant. O mon père, si je pouvais vous dire ce qui me pèse sur le cœur ! mais vous vous fâcheriez, je n'ose pas !

— Je devine bien ce que c'est, et cela me fait assez de peine pour toi, mon pauvre Lucas, mais Dieu en a décidé ainsi; il faut t'incliner avec résignation devant sa volonté.

— Vous pourriez le deviner ? balbutia le jeune homme en rougissant de confusion. Personne au monde ne le sait, personne que... ma mère, et elle ne m'en a pas blâmé, au contraire.

Quelques rides assombrirent le front du vieillard.

— Mon père, ne vous fâchez pas ! dit le jeune homme d'une voix suppliante. C'est un sentiment qui a grandi peu à peu en moi, sans que je le sache, sans que je le veuille. D'abord, ç'a été de la pitié ; je ne pus voir cette malheureuse jeune fille, si belle et si douce, travailler seule au jardin de la ferme, fumer et bêcher la terre, et se fatiguer du matin jusqu'au soir, tellement, qu'un homme même n'y aurait pas résisté. Quand son père était absent et qu'il y avait peu à faire chez nous, je l'ai aidée un peu et j'ai fait pour elle les ouvrages trop rudes... De sa reconnaissance et de ma compassion est

né en nous un autre sentiment. Je l'ai caché à tout le monde, sauf à ma mère. Mais la pensée qu'on va chasser Clara de la ferme, qu'on va la jeter dans la rue, qu'elle devra peut-être aller mendier son pain, oh! cette pensée me fait mourir, me rend fou, me donne assez de hardiesse, mon père, pour vous dire une chose qui, sans cela, ne serait pas sortie de ma bouche.

Il pencha la tête et, poussant un grand soupir, il murmura d'une voix plus faible :

— Mon père, j'aime Clara !

Après une pause, le vieillard toujours songeur, demanda :

— Le lui as-tu jamais dit, Lucas ?

— Oh! non, jamais! balbutia le jeune homme.

— Comment donc peux-tu savoir si elle a pour toi la même affection ?

— Je n'en sais rien, mon père, répondit Lucas, les yeux baissés et avec un tremblement visible; mais ses yeux... sa voix... quelque chose que je ne puis expliquer... quelque chose de mystérieux comme si nos âmes ne faisaient qu'une âme...

— Ne sois pas si ému, Lucas, dit le vieillard d'une voix douce; je savais cela depuis longtemps, et si j'y eusse vu du mal, j'y aurais mis le holà dès le commencement. La mauvaise herbe, quand il y en a dans un champ, doit être arrachée à temps, sinon on en devient maître difficilement...

— Ah! merci, mon père, pour votre bonté! s'écria le jeune homme. Vous devez comprendre mon anxiété,

mon chagrin. Clara chassée de chez elle, Clara réduite à errer à l'aventure, à mendier ! Mais cela ne peut pas être, mon père ; cela ne doit pas être. J'en tomberais malade ; j'en mourrais peut-être !

— Non, non, Lucas, le mal n'est pas si grand ; et pourtant je comprends ta douleur. Clara est une bonne et laborieuse fille ; et s'il m'était possible de faire quelque chose pour elle, moi qu'on accuse de couper un liard en quatre, et qu'on surnomme le vieux ladre, je n'y manquerais pas, dussé-je même pour cela prendre quelques écus dans la tirelire de ta mère... Mais si je lui donnais de l'argent, son père mettrait la main dessus et s'en irait le dépenser au cabaret...

— Une aumône ! dit le jeune homme avec un soupir de désespoir.

— Le fruit de mes sueurs, des sueurs de ta mère servirait à payer du genièvre ? Jamais !

— Il y a un autre moyen, mon père.

— Un autre moyen, Lucas ? Voyons !

Le jeune homme garda le silence et ses yeux se fixèrent sur le sol avec une sorte de confusion. Il sembla au vieillard que, tout en marchant, son fils chancelait sur ses jambes, et qu'il était en proie à une vive émotion.

— Ce moyen est-il donc si terrible, mon fils, demanda-t-il, que tu n'oses en parler ?

— Allons, il le faut ! s'écria le jeune paysan du ton d'un homme qui a pris une résolution désespérée.

Il se tut cependant de nouveau, et ce ne fut qu'après un certain temps qu'il reprit d'une voix très-calme en

apparence, mais qui cependant accusait un grand trouble intérieur :

— Ah ! ne soyez pas fâché contre moi, mon père ; je me soumettrai à votre volonté, dût cette soumission me conduire au cimetière. J'ai fait un rêve... une nuit... ce n'était pas hier ; il y a bien un mois de cela. La veille, j'avais bêché avec Clara quelques arpents de terre ; le travail m'avait beaucoup fatigué...

— Allons, allons, pas tant de détours ! Qu'as-tu donc rêvé ?

— C'était bien beau. Il me semble encore vous voir, mon père, assis au coin de la cheminée, votre pipe à la bouche, riant et joyeux tout comme un richard. Ma mère chantait tout en filant : *Où peut-on être mieux ?* C'était si beau, mais si beau, que j'eusse voulu en rêver... pendant l'éternité ; mais vous, mon père, vous deviez en être, et ma mère... et Clara aussi !

— Ainsi, Clara en était ? dit le vieillard en souriant ; je le pensais bien.

Sa physionomie devint plus sévère et il ajouta :

— Lucas, mon garçon, fais bien attention à tes paroles. Tu dis que tu voudrais rêver ainsi pendant l'éternité ? Renoncerais-tu pour un rêve à ta part de paradis !

— Ah ! mon père, pardonnez-moi ; c'est une manière de parler ; ce n'est pas là mon idée. Je veux dire seulement que mon rêve était si beau !

— Ah ça, Lucas, s'écria le vieillard d'un ton d'impatience, vas-tu me le raconter ton rêve ? sans cela j'aime mieux parler d'autre chose.

— Non, non, restez de bonne humeur, mon père, dit le jeune homme d'une voix suppliante. Je prendrai courage et vous dirai nettement ce qu'il en est; aussi bien ne pouvez-vous vous fâcher qu'une fois : je n'y puis rien, c'est plus fort que moi... Écoutez donc ce que j'ai vu en songe... Nous avions huit vaches et deux chevaux, et des terres et des prés, tant que nous en pouvions vouloir. Il me semblait que j'avais la force d'un géant; mes mains étaient devenues larges et robustes; je sentais en moi une énergie extraordinaire et un courage merveilleux. Nous travaillions, — je travaillais, veux-je dire, — depuis le point du jour jusqu'à la tombée de la nuit. Et le travail me rendait si heureux que j'aurais rivé le soleil dans le ciel, si je l'eusse pu. Tout nous réussissait; la bénédiction de Dieu reposait sur notre maison; toutes nos récoltes s'annonçaient admirablement. Vous n'étiez plus obligé de travailler, mon père, — aussi bien, vous êtes-vous déjà bien fatigué en votre vie, n'est-ce pas? — Quelque grand que fût notre bien, il n'y avait pas encore assez à faire pour nous, — pour moi, veux-je dire. — Vous, mon père, comme je l'ai dit, vous fumiez votre pipe au coin de la cheminée ou vous vous promeniez dans la campagne pour me donner des conseils. Cela est bien, car vous connaissez tout par expérience; mais vous n'aviez plus rien à faire... Et ma mère était servie, choyée et soignée par Clara, et cela de tout cœur et par pure affection... Ah! nous étions si contents, et Clara aussi... Et vous, mon père, aussi bien que mon excellente mère, vous aimiez Clara comme si elle eût été votre propre enfant; car c'était elle qui, par sa

douce affection, avait fait de notre maison un paradis de joie et d'amour !...

Le jeune homme attendit, les yeux baissés, que son père parlât.

Au bout d'un instant le vieillard demanda :

— Ainsi, dans ton rêve, Clara demeurerait chez nous ? Comme servante ?

Lucas balbutia d'une voix tremblante et presque inintelligible :

— Non, mon père, elle était ma femme !

Le vieillard donna un léger coup sur la tête de son fils, et dit en plaisantant :

— Rusé gaillard ! tu aurais dû devenir avocat. Voilà donc le terrible mot lâché ! C'est là une sérieuse affaire, mon garçon. Parlons-en à fond avec la franchise et la sincérité de deux amis. Je commencerai par te dire une chose qui te mettra à ton aise. Depuis cinq ans, ta bonne mère et moi nous avons aussi rêvé que Clara deviendrait ta femme. Il y a bien aussi longtemps, je crois, Lucas, que tu vas rôder autour de la ferme dès que tu as les coudées franches ? Croirais-tu, Lucas, que notre ardeur au travail et nos efforts pour amasser quelque chose, n'étaient pas étrangers à notre désir de te voir épouser Clara ? Son père était ou paraissait du moins un fermier à son aise ; avec cela il avait très-haute opinion de lui-même. Il n'eût jamais consenti au mariage de sa fille avec le fils d'un pauvre paysan qui n'a que deux bœufs, comme je l'étais alors.

— Mais maintenant, mon père, il donnerait son consentement avec joie.

— Je le crois bien ! Mais cela ne fait pas notre compte. Alors il avait trop, aujourd'hui il a trop peu...

Lucas leva la main vers son père d'un air de prière, comme s'il eût voulu le fléchir et conjurer l'arrêt rigoureux qui était sur ses lèvres.

— C'est-à-dire, ajouta le vieillard, qu'aujourd'hui il n'a plus rien...

— O mon père, s'écria le jeune homme, vous-même l'avez dit, vous ne possédiez rien quand vous avez épousé ma mère. Et cependant vous étiez et vous êtes encore content de votre sort. Ah ! ne faites pas mon malheur pour un peu d'argent !

— De l'argent ? répéta le vieillard, ce n'est pas pour cela. On dit que je coupe un liard en quatre, on me croit un vieil avare ; mais l'argent n'a de valeur pour moi qu'à la condition qu'il soit le fruit de mon travail. Si quelqu'un m'offrait un trésor, je l'accepterais, Lucas, dans la pensée qu'il pourrait t'être utile un jour. Quant à moi, je ferais peu de cas de cet argent qui me serait étranger et dont je ne connaîtrais pas la source. Je ne pourrais ni manger ni boire plus que par le passé ; et si je ne pouvais plus travailler, l'oisiveté me rendrait malade bien sûr et me ferait périr...

— Mais, mon père, vous êtes pourtant singulier ! Pourquoi donc ne voulez-vous pas donner votre consentement ? s'écria le jeune homme avec une douloureuse impatience ; croyez-vous que je ne suivrais pas votre exemple ? Soyez sûr que les durillons n'auront pas le temps de quitter mes mains plus que les vôtres. M'avez-

vous jamais entendu dire à propos de travail : c'est difficile ou c'est trop ?

— Non, Lucas, c'est un bon sang qui coule dans tes veines, je le sais. Mais tu m'interromps à tout instant ; je n'aime pas cela ; cela nous détourne de notre affaire. Il y a une chose, mon fils, à laquelle tu ne réfléchis pas. Si le père Staers était encore à son aise et que Clara devînt ta femme, elle eût pu venir demeurer chez nous, ou aller avec toi occuper une petite ferme ; mais aujourd'hui son père ne sait plus où s'héberger. Il voudrait donc suivre sa fille, viendrait s'installer chez toi, boire le produit de ton travail, et consommer ta ruine peut-être.

Le jeune homme s'arrêta soudain comme frappé de terreur, et une douloureuse exclamation s'échappa de sa poitrine oppressée.

Le père reprit :

— C'est un devoir pour les enfants, — je crois même que c'est écrit dans la loi, — d'entretenir leurs parents quand ceux-ci ne sont plus capables de gagner leur pain eux-mêmes. Or, être ivrogne, c'est bien pis qu'être estropié ou perclus, car un ivrogne, au lieu de gagner quelque chose, dépense et dissipe ce qui n'est pas encore gagné. Pense un peu, Lucas, tu travaillerais comme un esclave, et lui se livrerait à la débauche, courrait les rues et souillerait ta maison de mauvaises paroles et de blasphèmes ; il maltraiterait peut-être ta pauvre femme parce qu'elle ne consentirait pas à lui donner assez d'argent pour contenter sa honteuse passion... Et puis, Dieu vous donnerait des enfants ; dès le

berceau, ils auraient sous les yeux un pareil exemple ; ils entendraient jurer et blasphémer ; ils sauraient que leur grand-père est un vaurien qui ne veut entendre parler ni d'église ni de confession , et donne son âme au diable de son plein gré. Non, mon fils, cela ne peut être ; tu le comprendras aussi bien que moi, et tu te courberas avec résignation sous la croix que Dieu te donne à porter. N'est-ce pas, Lucas, que tu seras sage et raisonnable et ne sacrifieras pas le bonheur de ta vie à une inclination qui , après quelque chagrin, s'en ira d'elle-même ?

Le jeune homme ne répondit pas. Seulement un rauque sifflement lui déchira la gorge, et comme s'il eût été poussé en avant par l'anxiété qui le torturait ou saisi d'une vive irritation, il accéléra singulièrement le pas. Toujours silencieux, il agitait convulsivement les bras, et des frissons nerveux parcouraient tout son corps.

Les yeux du père étaient fixés sur le fils avec une expression de profonde compassion. Après quelques instants, le vieillard dit d'une voix triste :

— Lucas, ne crois pas que je te cause ce chagrin sans en souffrir moi-même. Je ne puis manquer à mes devoirs de père. Ah ! sois-en sûr, je donnerais la moitié de ce que je possède pour combler tes désirs, qui sont aussi les miens et ceux de ta mère ; mais c'est impossible.

Ces dernières paroles frappèrent le jeune homme comme un arrêt irrévocable ; un cri sourd s'échappa de ses lèvres tandis que ses doigts crispés semblaient déchirer sa poitrine jusqu'au sang. Cependant il continuait de se taire.

Le vieillard aussi marchait sans parler. Au bout d'un certain temps, il détourna la tête et porta la main à son front. Il était tombé dans une profonde méditation et s'efforçait de trouver quelque consolation pour son pauvre fils.

Ils n'étaient plus loin de leur demeure; à l'extrémité d'une allée taillée dans un bois de hauts sapins ils pouvaient apercevoir les premières maisons du village.

Tout à coup le vieillard releva la tête, un cri de joie lui échappa, et il s'écria :

— Ah! Lucas, j'ai trouvé.

Le jeune homme s'arrêta brusquement; une anxieuse attente brilla dans ses yeux humides. Tremblant et les mains étendues vers son père, il semblait vouloir arracher les paroles à ses lèvres.

— Non, pas si vite, Lucas, dit le vieillard en comprimant sa propre joie. C'est une idée sur laquelle il me faut encore dormir une nuit.

— Pour l'amour de Dieu, mon père, dites-le-moi!... dites-moi ce que vous avez trouvé! dit d'une voix suppliante le jeune homme profondément ému.

Le vieillard prit la main du jeune homme et dit avec une joie contenue :

— Lucas, si j'allais proposer à Jean Staers de reprendre son bail et lui offrir de demeurer à la ferme avec ta mère et moi? Je verrais si, — tout vieux que je suis, — les terres ne suffisent pas à payer largement le fermage. L'exemple de Jean Staers ne peut me faire de mal à moi; l'habitude du travail m'a cuirassé d'une solide écorce. Tu pourrais alors aller demeurer avec Clara sur notre

bien; nous pourrions nous voir et nous venir en aide chaque jour... Et toi, ta femme et tes enfants, s'il en arrivait, pourriez du moins vivre en paix. Si la nuit ne m'apporte pas de meilleur conseil, j'irai demain parler de cela à Jean Staers...

Lucas posa son panier à terre, passa lentement un bras au cou de son père, et, dominé par l'émotion, se mit à pleurer et à sangloter, la tête cachée dans le sein du vieillard en murmurant :

— Que vous êtes bon, mon père ! Puisse Dieu vous en récompenser dans son Paradis... Quant à moi, je ne l'oublierai de ma vie, et toujours je vous entourerai d'amour et de respect. Ah ! je ne sais où je suis ; la tête me tourne. Clara, la douce Clara...

— Tiens, la voici justement, dit le père.

A quelque distance, sur le bord du chemin et sous les sapins, s'avancait lentement une jeune fille, les yeux baissés, et qui semblait profondément distraite.

Au premier mot de son père, le jeune homme avait dégagé son bras, et allait courir transporté de joie vers la jeune fille. Mais le vieillard le retint, en lui disant d'un ton sévère et impératif :

— Lucas, pas un mot de cela à Clara, entends-tu ? Il faut auparavant que je passe encore une nuit là-dessus, et sache ce qu'en pense son père.

Le jeune homme fit signe de la tête qu'il tairait la bonne nouvelle, et s'élança vers Clara, qui n'était plus qu'à quelques pas. Lucas était si joyeux, qu'il lança sa casquette en l'air et se mit comme un enfant à danser et à remplir le bois de cris d'allégresse. Mais qu'il sût de

bonnes nouvelles et eût des raisons d'être joyeux, c'est ce qu'il ne dit pas.

Il prit la jeune fille par la main et l'entraîna vers son père, qui lui lança un regard de reproche.

— Venez, Clara, venez ! s'écriait le jeune homme hors de lui. Ah ! si seulement je pouvais vous dire... Mais mon père ne veut pas ; demain, demain ! Allons donc, Clara, riez, chantez, soyez joyeuse... Je grille d'envie de parler ; mais je ne puis... Je donnerais bien cinq francs, — si je les avais, — pour que vous puissiez deviner vous-même. — C'est comme si j'avais une corde qui me serre le cou... Oh ! c'est si beau, mais si beau...

Le vieillard, qui avait fait quelques pas en avant, étreignit le poignet de son fils de ses doigts encore robustes.

— Lucas, Lucas, grommela-t-il, ce n'est pas bien à toi !

Comme si l'étreinte de la main de son père et le ton sévère de ses paroles eussent réveillé le jeune homme d'un rêve, il courba la tête tout honteux ; mais il la releva bientôt et dit avec un doux sourire :

— Il était temps, mon père... Ce n'est pas ma faute ; le secret était sur mes lèvres.

La jeune fille les considéra tous deux avec une muette surprise, et parut demander ce qui se passait ou ce qu'on lui cachait.

Son visage était beau, sa taille svelte et élancée, et ses yeux noirs avaient une expression grave et triste. Bien que ses joues brunies par le hâle accusassent une certaine maigreur, le travail des champs avait rendu son

corps robuste. Elle portait la tête haute, et sa bouche avait une expression qui eût pu la faire accuser d'orgueil, si chacun dans le village n'eût su qu'il n'y avait pas de jeune fille plus douce et plus modeste. Ses constantes préoccupations, ses tristes pensées, la déplorable situation dans laquelle elle se trouvait, situation sans issue et sans espoir, voilà ce qui avait creusé les deux imperceptibles rides qui plissaient ses lèvres.

Bien que ses vêtements eussent perdu presque complètement leur couleur primitive, et qu'en maint endroit une reprise attestât la peine qu'elle s'était donnée pour dissimuler leur usure, ils étaient si coquets, si propres et si gentiment portés, qu'au premier coup d'œil la jeune fille paraissait plus richement mise que les autres paysannes.

Après avoir échangé avec elle quelques douces paroles de bienvenue, le vieillard prit le panier sur l'épaule et se plaça entre les deux jeunes gens. Ils s'acheminèrent vers le village.

Lucas se mit à parler du beau temps, de la prochaine kermesse du *Kruisberg* et de mille autres belles choses tout aussi réjouissantes; mais il mêlait aussi à son discours des paroles à double sens, qui plus d'une fois forcèrent son père à lui marcher sur les talons pour lui rappeler la défense faite.

Clara semblait insensible à tous ces signes de joie; elle s'en allait les yeux baissés et toute triste.

Ils étaient encore à deux ou trois portées d'arbalète des premières maisons du village, lorsque Lucas adressa

directement une question à Clara, et l'obligea par là de se tourner vers lui :

— Clara, vous pleurez! vous pleurez! s'écria-t-il en quittant le côté de son père pour s'élançer vers la jeune fille. Ah! consolez-vous, consolez-vous; cela aura une fin; nous serons... non, non, vous serez heureuse... demain...

Un coup d'œil de son père lui coupa la parole.

— Dites-moi, Clara, dites-moi pourquoi vous pleurez si amèrement, demanda-t-il d'une voix navrée, tandis que lui-même, arraché soudain à son ravissement, portait le doigt à ses yeux pour essuyer une larme qui y perlait.

— O mes bons amis, dit Clara en gémissant, j'ai tant de chagrin! Mon cœur se brise. Depuis ce matin, j'erre dans le bois, et pleure silencieusement sur mon malheureux sort. Je n'ose retourner à la maison; elle sera pour moi si triste et si vide désormais...

— Ciel! est-il arrivé un malheur? s'écria Lucas avec angoisse. Votre père?

— Mon père est à la ville, répondit la jeune fille.

— Mais vous me mettez au supplice, Clara. Parlez donc, expliquez-vous, pourquoi pleurez-vous?

D'une voix plus attristée encore, la jeune fille répondit :

— Vous savez bien notre vache, père Torfs... la dernière... celle que Lucas appelait la *petite mère blanche*? Ah! je l'ai nourrie et soignée depuis le moment où elle n'était encore qu'un pauvre petit veau?... C'était ma seule société au monde! c'était la seule créature sur la

terre à qui je pusse raconter mes chagrins et mes douleurs. Elle avait de l'esprit comme une personne ; elle lisait dans mes yeux ce que je voulais lui dire. Quand je me lamentais, et que, la tête appuyée sur son col, je fondais en larmes, la bonne et reconnaissante bête me léchait les mains pour me consoler. Oui, Lucas, vous aviez bien raison de l'appeler la mère blanche, car pendant bien longtemps elle nous a nourris et a été mon seul refuge. Sans elle et sans... sans vous, Lucas, je serais depuis longtemps couchée sous l'herbe du cimetière. Oh ! je ne savais pas qu'une personne pût aimer autant une bête ; mais si j'avais une sœur, et que par malheur elle vînt à mourir, il me semble que cela ne me déchirerait pas plus le cœur. J'en ferai une maladie. O ma pauvre, ma pauvre bonne bête !

— La vache est-elle morte, Clara ? demanda le vieillard.

— C'est bien pire, bien pire ! dit la jeune fille en sanglotant ; mon père l'a vendue ce matin à notre voisin, le boucher Thomas...

Et fondant en larmes, elle ajouta :

— Et j'ai vu sa peau blanche suspendue tout ensanglantée à sa porte... Mon Dieu, mon Dieu ! il y a de quoi mourir de chagrin !

Le vieux père, vaincu par l'accent de Clara, avait porté la main devant ses yeux, et Lucas sanglotait tout haut... Tous trois pleuraient à chaudes larmes sur la mort d'une vache ! Merveilleux sentiment de reconnaissance qui se rappelle si vivement les services rendus, même quand le bienfait est dû à un animal !

Bientôt pourtant la douleur du vieillard parut se changer en colère; il frappa énergiquement le sol du pied et grommela entre ses dents des paroles irritées, et qui laissaient assez comprendre combien il était monté contre le père de Clara.

— Et pourquoi votre père a-t-il vendu cette vache? s'écria-t-il enfin... Encore toujours pour...?

— Pour payer l'arriéré de son fermage! dit la jeune fille.

— Ah! il est allé payer son fermage! s'écria Lucas avec joie.

— Et n'accusez pas mon pauvre père, reprit Clara d'une voix suppliante; vous ne pouvez savoir cela, mais il est si malheureux! Ah! ayez plutôt un peu pitié de lui, et priez Dieu qu'il lui soit miséricordieux!

Le vieillard sentit de nouvelles larmes mouiller ses yeux; les dernières paroles de la jeune fille étaient si suppliantes et si pleines d'affectueux dévouement qu'elles avaient profondément touché le brave homme; tout songeur il fixa sur elle un regard humide et brillant comme s'il eût été sur le point de lui révéler une chose importante.

Le jeune homme pénétra ce qui se passait dans l'âme de son père. Il tendit ses mains vers lui comme pour le décider à agir selon son désir.

Le vieillard saisit avec émotion la main de la jeune fille, et, l'entraînant précipitamment vers le village, il dit :

— Clara, je vous aime bien; vous êtes une brave fille. Mais consolez-vous : le bon Dieu, qui est là-haut,

éprouve aussi les gens de bien ; mais, tôt ou tard, il récompense la persévérance dans le bon chemin et la résignation dans la douleur. Allons boire le café et parler de bonnes choses avec la mère. Reprenez courage ; quoi qu'il arrive, voyez-vous, vous trouverez toujours en nous de bons amis.

— Ah ! mon père, dites-le-lui donc ! dit le jeune homme d'un ton suppliant. Dites-le-lui : tout son chagrin se changera sur-le-champ en joie.

— Quand nous serons à la maison, je dirai à Clara ce qu'elle peut savoir, répondit le vieillard d'un ton sévère. Si tu ne m'obéis pas et ne sais pas te taire aujourd'hui, pour t'apprendre à être plus discret, je renoncerai à mon dessein.

En ce moment, ils tournaient le coude que fait le chemin à l'entrée du village, et bientôt ils se trouvèrent devant l'humble demeure du vieux Torfs.

Clara montra du doigt, dans le lointain, la maison du boucher devant laquelle était suspendue, en effet, la peau sanglante d'une bête récemment abattue.

— Pauvre petite mère ! pauvre malheureuse vache ! dit-elle en sanglotant. Tenez, voilà sa peau... sa peau toute pleine de sang !

Mais Lucas la saisit par le bras et la poussa à la suite de son père dans la maison.

## II

Le lendemain, Clara était assise dans une salle du rez-de-chaussée de la ferme de son père. Elle tenait sur

ses genoux un vêtement de celui-ci, et s'efforçait d'y réparer quelques déchirures.

Un profond silence régnait autour d'elle, et elle se trouvait tout à fait seule; pas un bruit ni du dedans ni du dehors ne venait troubler le morne calme de la vaste pièce. Le balancier même de l'horloge pendait immobile, et il était facile de voir que le mécanisme était depuis longtemps condamné à une immobilité forcée, car les deux aiguilles étaient tombées par leur propre poids sur la marque de six heures.

Un chétif mobilier garnissait cette chambre, la principale de la ferme; à la voir ainsi dégarnie on sentait qu'un certain dénûment régnait dans la maison; d'après le mauvais état du peu qui y restait on pouvait deviner que l'incurie ou une lente décadence avait empêché les habitants de faire réparer ce que le temps avait usé ou brisé.

Ainsi, il y avait dans un coin deux chaises dont les joncs détachés se dressaient comme les piquants du hérisson; non loin de là, il s'en trouvait deux autres dont un ou plusieurs barreaux étaient brisés. Voire même pouvait-on s'apercevoir que le dessus de la table et les angles de la grande armoire avaient été brutalement endommagés, car il y manquait des morceaux qui n'avaient pu être enlevés que par un acte de violence.

Sur le meuble qui portait la vaisselle, meuble qui, dans nos maisons de paysans, offre d'habitude une brillante exposition de plats, d'assiettes et de cuillers, se trouvaient encore deux ou trois plats d'étain endommagés attestant aussi la violence; le reste des ustensiles

de table n'offrait que des débris : assiettes ébréchées; jattes sans pied ni anse, cuiller au manche écourté, fourchettes aux dents brisées...

Et cependant tout, dans cette chambre, était net et coquet. Les plats d'étain brillaient comme l'argent; pas un grain de poussière ne ternissait l'éclat des assiettes fendues; le bois des chaises était soigneusement lavé; sur le sol pavé de carreaux de terre rouge, bien qu'il fût détérioré en certains endroits, le sable blanc dessinait d'élégantes courbes.

Il n'y avait pas à douter que quelqu'un dans la maison ne s'efforçât de dissimuler, autant que possible, les signes avant-coureurs d'une misère imminente.

Clara poursuivait silencieusement son travail, bien que sa physionomie attestât une grande émotion intérieure. Un sourire, indice d'une joyeuse inquiétude, se jouait autour de sa bouche; une douce flamme brillait dans ses yeux noirs; son sein se soulevait et s'abaissait rapidement; ses lèvres même s'agitaient comme si elle se fût confié à elle-même des paroles pleines d'espérance. De temps en temps, elle tournait la tête vers une petite porte, et écoutait si elle n'entendait pas quelque bruit dans la place attenante.

Après avoir longtemps fixé son regard sur son ouvrage, elle leva la tête et murmura toute pensive :

— Ah! comme mon père va être content! Je sais maintenant ce qui, depuis si longtemps, le rend malheureux. Il devait être expulsé de la ferme! Cet affront lui rongait le cœur, et c'était pour vaincre son chagrin qu'il courait, comme un désespéré, du matin au soir.

Mais le père Torfs va venir à notre secours ; il va nous sauver ; le brave homme dit qu'il veut faire échapper mon père à la misère, et lui rendre une vie douce et tranquille. Mon Dieu, si cela pouvait être ! Peut-être se guérirait-il encore de cette triste habitude... Mais que voulait donc me faire comprendre Lucas, avec ses gestes et ses coups d'œil étranges ? Il y a un secret que je ne puis savoir. Ce doit pourtant être un heureux secret, car Lucas ne se pouvait tenir de joie. Il se tournait et se retournait sur sa chaise, il se levait tout à coup comme pour me dire quelque chose, il allait se rasseoir, il me regardait dans les yeux... Je meurs de curiosité. Qu'est-ce que cela peut donc être ?

La jeune fille pencha la tête, et, tandis qu'un doux sourire continuait d'illuminer ses traits, elle s'efforça de deviner ce qu'on pouvait lui cacher. Enfin, sa physionomie prit une expression sérieuse, et, suivant le fil de ses pensées antérieures, elle dit :

— Pourvu que mon père soit de bonne humeur ! Il est allé payer hier une partie de son fermage arriéré ! Cela l'aura consolé, et ce matin il se lèvera le cœur léger. Oui, oui ! il accueillera amicalement le père Torfs ; ma pauvre mère Blanche aura contribué, par sa mort, à notre bonheur à tous... Mais comme mon père reste tard au lit ! Déjà huit heures ! Il était si tard aussi quand il est rentré : peut-être est-il malade ? Ah ! s'il avait de nouveau mal à la tête et s'il était en colère ! Si j'osais entrer dans sa chambre ! Non, non ! il pourrait se fâcher contre moi... Et le père Torfs, qui peut venir à chaque instant... Je ne sais, mais je commence à être inquiète...

Mon père ne peut souffrir le vieux Torfs. S'il lui disait des injures ou le maltraitait !

Elle leva vers le ciel des yeux suppliants, et ses lèvres murmurèrent une muette mais fervente prière.

En ce moment une tête d'homme apparut à la fenêtre qui donnait sur la rue.

C'était Lucas qui, le cou tendu et le visage souriant, regardait du dehors dans la chambre.

Mais dès que son regard eut rencontré la jeune fille, les mains jointes et les yeux fixés au ciel, il fut frappé de stupéfaction ; un profond étonnement chassa le sourire de son visage et il continua de contempler, bouche béante, la jeune fille en prière.

Combien elle devait lui sembler ravissante en cet instant, où tout entière à son élévation vers Dieu, elle levait vers lui son humide regard, où le feu d'une ardente supplication illuminait sa délicate et douce physionomie.

Peut-être le jeune homme hors de lui fût-il demeuré longtemps en contemplation devant la fenêtre, mais la prière de la jeune fille finit et, toute songeuse, elle laissa tomber la tête sur sa poitrine.

Lucas quitta la fenêtre.

Un instant après, Clara fut tirée de ses réflexions par un léger coup frappé à la porte de derrière. Elle se retourna, et aperçut son ami Lucas qui lui faisait signe de ne pas faire de bruit.

La jeune fille se rapprocha, et il lui demanda d'une voix étouffée :

— Clara, votre père est-il levé ?

— Non, il dort encore.

— Vous ne l'avez pas encore entendu?

— Pas encore.

— Mon père m'a envoyé pour savoir s'il peut venir à cette heure parler au père Staers.

Il prit la jeune fille par la main, et l'attirant mystérieusement vers la porte, il murmura :

— Clara, vous croyez savoir ce que mon père va proposer au vôtre, n'est-ce pas? Eh bien, vous n'en savez pas grand'chose; vous ne sauriez deviner le plus beau, mais le plus beau de l'affaire.

— Ah! Lucas, dit d'une voix suppliante la jeune fille, dont les yeux brillèrent de curiosité, dites-le-moi donc. Je n'ai pu dormir de toute la nuit; je songeais toujours à ce secret qu'on me cache, mais sans pouvoir deviner ce que ce peut être.

— Si vous l'eussiez su, Clara, vous auriez bien moins dormi encore. Moi non plus, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit... parce que je le savais... Oh! c'est une chose... une chose... que je ne puis dire... mais il y a de quoi sauter de joie à dix pieds de haut. J'ai fait plus d'entrechats ce matin que pendant toute une journée de Kermesse.

Clara le regarda dans les yeux avec une expression telle qu'on eût dit qu'elle voulait lui arracher les paroles de la bouche. Tout à coup il changea de ton et dit :

— Clara, Clara, vous voudriez bien le savoir, n'est-ce pas? je le crois bien. Si vous pouviez seulement deviner à demi, vous me forceriez à vous le dire, mais c'est impossible. Mon père l'a défendu... et, voyez-vous, vous

ne pouvez le savoir. Et comme c'est beau ! quel bonheur ! Quand vous apprendrez cette nouvelle-là, vous êtes capable de ne plus savoir ce que vous ferez, pendant deux heures, tant vous serez contente.

— Vous ne voulez pas me le dire ? dit la jeune fille d'un ton fâché et quelque peu menaçant.

— Ne vous fâchez donc pas, Clara ; je ne le puis pas. Autrement !... vous pensez bien que je n'en puis plus depuis que je le sais. Hier soir et ce matin, dès que j'étais seul, je vous l'ai raconté tout haut, au moins vingt fois... mais vous le dire à vous, comme vous voilà maintenant, je ne l'oserais pas. Et pourtant si vous le saviez, oh ! comme vous ririez de bon cœur !

— Allez-vous-en ! dit Clara en s'éloignant de lui. — Vous n'êtes venu que pour me tourmenter ! Mon père peut se lever à tout instant, et sûrement il se fâcherait s'il vous surprenait ici.

— Pourquoi donc ? Mon père m'a envoyé ici... et puis au moindre bruit que j'entends, je suis bien loin...

— C'est égal, je suis mécontente. Si vous n'étiez pas venu seulement !...

— Allons, Clara, dit le jeune homme, je vais vous en dire quelque chose..... Aussi bien, je n'y tiens plus. — Vous tairez-vous ? N'en direz-vous rien à votre père ?

— Les filles savent se taire mieux que les garçons ! dit Clara en se rapprochant de Lucas.

— Vraiment ? J'ai bien envie de me taire aussi !... Encore cette figure fâchée ; je ne puis donc dire un mot pour rire.

— Eh bien, parlerez-vous, méchant que vous êtes?

— Oui, oui, mais attendez un peu, Clara.

Il baissa les yeux et parut réfléchir.

— L'avez-vous oublié? dit la jeune fille avec impatience.

— Oublié? ah bien oui, oublier de pareilles choses, ce serait du beau! dit Lucas; mais, voyez-vous, il faut que je sache comment m'y prendre pour dire cela. Je n'y avais pas encore songé; et ce n'est pas facile de dire des choses pareilles... en face à une jeune fille... Clara, je suis tout embarrassé...

— Comme vous êtes enfant, pourtant, Lucas! Vous dites que c'est une bonne et heureuse nouvelle: ainsi il n'y a pas de mal à la dire. Comment pouvez-vous être embarrassé?

— Je suis curieux de voir si vous parlerez ainsi quand vous saurez ce que c'est.

— Voyez-vous, Lucas, si vous ne parlez pas bien vite, je me sauve.

— Ecoutez donc; mais ne soyez pas trop contente, Clara, et tachez de vous contenir, sans cela vous pourriez vous oublier de joie et faire du bruit. Mon père vient ici pour faire une proposition au vôtre.

— Je sais parfaitement cela.

— Oui, mais une autre proposition encore que celle que vous connaissez... Comment dirai-je cela? Clara, je ne vous suis pas insupportable, n'est-ce pas?

— Pourquoi me faire une question pareille?

— Et si vous deviez faire un choix parmi les jeunes gens du village, lequel prendriez-vous?

— Oh ! vous perdez la tête ! murmura Clara d'une voix impatiente.

— Allons, allons, dit Lucas en soupirant, je vais dire la chose d'un seul coup... Mon père vient trouver le vôtre pour... pour...

— Pour !... pour !... Eh bien, pourquoi ?

— Pour demander si Lucas peut épouser Clara !

La jeune fille, frappée de stupéfaction, le regarda d'un air incrédule.

— Ou si nous pouvons aller habiter une petite ferme comme mari et femme ! répéta le jeune homme avec une joyeuse expansion.

Clara se mit à trembler ; une subite pâleur avait d'abord décoloré son visage, maintenant une ardente rougeur enflammait son front et ses joues, et saisie d'une profonde émotion, elle baissait les yeux.

Lucas, se trompant sur la nature de cette émotion, dit avec tristesse :

— Ne vous ai-je pas dit, Clara, que vous seriez embarrassée ? C'est votre faute ; vous m'avez forcé à parler.

La jeune fille continua de se taire : deux larmes brillantes s'échappèrent de ses yeux.

— O Clara, dit Lucas d'une voix suppliante, il ne faut pas vous chagriner de cela ! Pensez donc que mon père aiderait au vôtre à payer tout ce qu'il doit et viendrait à son secours comme un ami. Nous irions nous deux dans notre petite ferme ; nous y travaillerions ensemble ; nous ferions des épargnes pour l'avenir, et mènerions une vie tranquille et heureuse. Vous avez si

longtemps souffert et gémi dans un triste isolement. Je ne songerai qu'à votre bonheur : je travaillerai comme un esclave du matin jusqu'au soir, pour qu'il ne vous manque rien : je vous aimerai de tout mon cœur, et ferai tout ce qui vous sourira. Ma mère sera votre mère ; elle vous aime déjà tant ! Et, savez-vous, hier elle a tiré de l'armoire sa chaîne d'or et le grand cœur d'or, et elle a dit : — Ceci est pour ma fille Clara !... Mais pourquoi donc pleurez-vous si amèrement, Clara ? Quand votre père verra autour de lui la paix et le bonheur, quand il n'aura plus en tête aucun souci, quand il ne rencontrera plus qu'affection et sympathie, il guérira de son mal, et ses vieux jours seront doux et paisibles.

La jeune fille avait porté la main à ses yeux et sanglotait tout haut :

— O mon Dieu, mon Dieu ! dit Lucas d'une voix plaintive et découragée ; je m'imaginai que vous alliez sauter de joie, et voilà que vous pleurez comme si un malheur était arrivé ! Si vous ne voulez pas de moi, Clara, il faut le dire ; je m'en irai... je deviendrai malade, et...

Tout à coup retentit dans une petite chambre un bruit semblable à celui d'un objet qui tombe ou qu'on jette à terre.

— Mon père ! voilà mon père qui vient ! dit la jeune fille effrayée.

Lucas, en faisant un pas pour quitter la maison, joignit les mains et dit d'une voix suppliante :

— Clara, Clara, vous consentirez, n'est-ce pas ? Ah ! ne me faites pas mourir de chagrin ! Je ferai tout ce

que vous voudrez, je vous obéierai, je vous entourerai d'amour...

— Taisez-vous, taisez-vous; allez-vous-en, murmura la jeune fille troublée. Je pleure de joie; je n'aurais osé espérer un aussi grand bonheur sur la terre...

— Ah, merci, mon Dieu! c'était de joie! s'écria le jeune homme en élevant imprudemment la voix et en s'élançant vers la porte.

Il se retourna une fois encore en répétant :

— Clara, pas un mot là-dessus à personne! Je vais avertir mon père! A bientôt! Comme nous allons rire et nous réjouir avec ma mère! Ah! c'était de joie!

Il franchit la porte; lorsqu'il se trouva dans le jardin, il jeta sa casquette en l'air en s'écriant toujours :

— Les filles! les filles! C'était de joie!

Clara tint un instant les yeux sur la porte de la chambre à coucher de son père; mais comme elle n'entendit plus rien, sa pensée revint à la nouvelle qui l'avait si profondément émue. Elle essuya les larmes qui baignaient ses yeux et dit en soupirant et en levant au ciel un regard de reconnaissance :

— Que vous êtes bon, ô mon Dieu! Madame Torfs serait ma mère! Mon pauvre père se guérirait! Il serait bien portant et heureux dans ses vieux jours! Lucas et moi, nous travaillerions, nous prendrions soin de tout, nous épargnerions; nous lui rendrions la vie douce, nous l'aimerions, nous lui donnerions tout ce qu'il peut désirer! Ah! depuis mon enfance, j'ai tant pleuré, tant souffert entre ces quatre murs... Et maintenant je vivrais entourée d'amis qui me chérissent! Je serais toujours

gaie; je travaillerais et chanterais sans cesse! Merci, mon Dieu! c'est le paradis sur la terre!

Elle entendit de nouveau du bruit. La porte s'ouvrit et Jean Staers, son père, apparut.

C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne; mais bien que les proportions de son corps, largement développées, pussent faire songer à une grande force musculaire, ses membres affaissés trahissaient la fatigue et l'épuisement, et son visage morne et inanimé était pâle et boursoufflé.

A son entrée dans la chambre, la vive lumière du soleil l'avait douloureusement saisi et l'avait forcé à fermer ses yeux éblouis. Ses cheveux pendaient en désordre sur son front, et ses vêtements étaient mal-propres et négligés.

Il s'arrêta près de la porte, mit la main à la tête et comprima son crâne comme s'il souffrait d'une violente migraine.

Sur ces entrefaites, Clara, tout en lui souhaitant le bonjour d'une voix douce, avait couru au foyer, posé sur la table une jatte de café, un pain et du beurre, et approché une chaise.

Les yeux baissés, muet et vacillant sur ses jambes mal assurées, Jean Staers s'approcha de la table et se laissa tomber sur la chaise. La lumière du soleil semblait toujours l'affecter péniblement, car il lança au dehors un regard irrité et dit d'une voix bourrue :

— Ferme cette fenêtre, te dis-je!

Clara obéit à cet ordre, puis se tint muette à quelque distance de son père.

Pendant ce temps, son père avait pris le pain et s'efforçait d'en couper une tranche, mais sa main tremblait tellement qu'il lui était extrêmement difficile, sinon tout à fait impossible d'y parvenir.

En proie à un vif mécontentement, il jeta le pain sur la table avec une telle violence qu'un nouveau morceau se détacha de l'assiette sur laquelle était le beurre. Une grossière exclamation, qui ressemblait à un juron, s'échappa de sa bouche; mais il se calma pourtant en voyant que Clara, prévenant son désir, était déjà occupée à lui couper des tartines.

— Mon bon père, dit la jeune fille d'une voix douce et suppliante, ne soyez pas si prompt à vous fâcher. Je ferai tout ce que vous voudrez; mais restez de bonne humeur et ne vous emportez pas. Notre voisin va venir dans un instant pour vous parler.

— Comment! cet hypocrite ladre oserait mettre le pied chez moi? Tu as encore pleuré, je le vois. Toujours des piailleries!

— Ah! mon père, monsieur Torfs va vous faire une si belle proposition; il veut nous sauver, nous rendre heureux...

— Je ne veux pas le voir, te dis-je. Ne me fais pas parler, cela me fatigue!

La jeune fille fit deux ou trois pas en arrière et s'arrêta, immobile, en fixant sur le sol un regard attristé.

Jean Staers saisit la tartine et en mordit une bouchée; il remit avec dégoût le pain sur la table.

— Sec et grinçant comme du sable! grommela-t-il.

Un morceau de bois aurait plus de goût... Pourquoi n'as-tu pas pris de pain frais ?

Clara garda le silence.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de pain frais à la maison ? répéta-t-il avec force.

— Le boulanger ne veut plus faire de crédit, balbutia la jeune fille.

Une expression de colère crispa le visage de son père. Sans faire de nouvelles observations, il posa la tête dans ses deux mains et demeura assez longtemps immobile dans cette attitude.

La jeune fille le contemplait avec une morne tristesse en s'efforçant d'empêcher de nouvelles larmes de s'échapper de ses yeux. Peu à peu elle se rapprocha de lui, saisit sa main d'une main caressante et dit d'un ton de prière :

— Mon père, ne vous chagrinez pas ainsi ; cela ira mieux bientôt. Le père Torfs vous parlera de bonnes choses. Buvez une tasse de café chaud, cela vous soulagera.

— L'envieux traître ! l'intrigant, qui guette le moment de me prendre ma ferme ! s'écria Jean Staers d'une voix que la colère rendait presque inintelligible. Qu'il vienne, et je le flanque à la porte à coups de pied !

A cette brutale menace, Clara ne sut plus contenir sa douleur ; elle se laissa tomber sur une chaise en poussant un cri d'angoisse, mit la main devant ses yeux et se prit à pleurer et à sangloter tout haut.

Sa désolation impressionna douloureusement son

père; il s'agita convulsivement, et ses dents se serrèrent avec un grincement d'impatience.

— J'ai mal à la tête, dit-il; Clara, mon enfant, pourquoi me tourmenter par tes caprices? Allons, voyons, dis, que désires-tu? Réponds donc! s'écria-t-il avec colère.

— O mon père, dit la jeune fille d'une voix suppliante et à travers ses larmes; mon père, ne soyez pas brusque envers le fermier Torfs. Écoutez-le avec bonté; ce qu'il a à vous dire vous causera une grande joie.

— Cesse ces lamentations! Je l'écouterai, dussé-je en crever de colère!

— Non, non, mon bon père, dit Clara en soupirant; pas ainsi! Il faut l'écouter avec bienveillance et avec calme.

Jean Staers, comme si l'attention qu'il prêtait aux paroles de sa fille l'eût fait souffrir, baissa de nouveau la tête et demeura muet pendant quelques instants. Tout à coup, il dit avec aigreur :

— Laisse-moi seul. Tu me fais parler; cela me fatigue, je te l'ai dit. Ta voix me fend la tête. Va-t-en, éloigne-toi; je t'appellerai si j'ai besoin de toi.

Et comme il vit que ses paroles faisaient couler des yeux de Clara un nouveau torrent de larmes, il ajouta d'un ton plus doux :

— Allons, je m'efforcerai d'écouter patiemment le vieux ladre.

La pauvre Clara, le tablier devant les yeux, sortit lentement de la chambre.

Jean Staers la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Il se leva et fit dans la chambre quelques pas incertains. Puis il s'arrêta, serra les bras contre le corps avec un effort convulsif, frappa du pied et parut en proie au plus violent désespoir.

Puis il fit encore quelques pas, murmura de confuses paroles et se frotta le front, tout songeur, comme s'il s'efforçait de se rappeler des choses qui avaient échappé à sa mémoire. De temps en temps, il tremblait de tous ses membres et s'écriait douloureusement :

— Oh ! qu'il fait froid !... Ma tête brûle comme le feu... mon corps est glacé !

Tout à coup une flamme sinistre brilla dans ses yeux ; une expression de profond désespoir contracta ses traits ; on eût dit qu'une soudaine lumière venait de se faire dans son esprit. Un cri rauque et sourd s'échappa de sa gorge, et, de son poing fermé, il se frappa violemment le front comme s'il eût voulu se briser le crâne.

Épuisé par cet effort, étourdi par la douleur, il s'approcha en chancelant de la table et s'affaissa sur une chaise en poussant un soupir désolé.

Son œil égaré se fixa sur le sol, et il s'écria d'une voix désespérée :

— Affreux poison ! Poison pour le corps et pour l'âme ! Ah ! celui qui t'a inventé était l'ennemi mortel des hommes... Misérable ivrogne que je suis ! Où en suis-je arrivé ? La lumière me fait mal ; tout mon corps frissonne ; mon âme même s'affaisse, épuisée... Je ne puis ni marcher, ni me tenir debout, ni manger, ni

penser ! Il y a là, dans ma tête, comme un affreux mélange de désespoir, de rage, de mauvais sentiments, de remords et de lâcheté ! Et mon enfant, ma pauvre Clara ! Elle souffre, elle languit sans se plaindre ; je reconnais son amour par une cruelle brusquerie ; je suis son père, je devrais lui être reconnaissant... et, maudit insensé que je suis, je me fais son bourreau ; infâme ivrogne, je mets sa jeunesse au supplice... Si Dieu me punissait, s'il me frappait de mort, ce serait un bonheur pour elle ! Quelle affreuse idée que la mort d'un père puisse être un bienfait pour son enfant !

Cette dernière pensée l'émut vivement. Ses dents grincèrent, et, de ses poings convulsivement serrés, il saisit le dessus de la table avec une telle force que la planche sembla ployer sous l'effort.

Quand cet accès nerveux fut calmé, il resta un instant immobile, puis sa physionomie trahit de nouveau de tristes pensées. Tandis qu'il appuyait fortement le doigt sur son front pour éveiller sa mémoire rebelle, ses joues pâlirent tout à coup sous le coup d'un soudain effroi.

— Hier, murmura-t-il, hier je devais aller à la ville. J'avais de l'argent, de l'argent destiné à payer une partie de mon fermage... Mais où suis-je allé ? Qu'ai-je fait ? Comment suis-je revenu ici ? Aurais-je payé le fermage ? Ah ! malédiction ! j'ai bu, j'ai dormi.....

Et par un mouvement fiévreux il releva sa blouse et déboucla une ceinture de cuir qui lui ceignait les reins.

Tout en secouant sur la table un certain nombre de pièces de monnaie, son visage exprimait la plus profonde anxiété. Il prit les pièces à pleines mains et parut

vouloir les soupeser. Un tremblement tout autre que celui de tout à l'heure le secoua des pieds à la tête, et ses cheveux parurent se hérissier de désespoir.

— Malheur! malheur! s'écria-t-il; perdu! volé! Je vais compter; peut-être me trompé-je.

Il s'efforça d'aligner précipitamment les pièces sur deux rangs; mais sa main tremblait tellement, qu'il lui fallut longtemps pour n'y réussir que très-imparfaitement. Entre temps mainte parole brutale, mainte imprécation contre lui-même s'échappèrent de ses lèvres serrées.

Son anxiété grandit, et une froide sueur perla sur son front, tandis qu'il comptait et recomptait l'argent et trouvait toujours une somme importante de moins. Enfin il ne lui resta plus d'espoir qu'il pût s'être trompé. Un frisson convulsif parcourut ses membres, et il s'arracha les cheveux en s'écriant d'une voix rauque et altérée :

— Cinquante francs! cinquante francs de moins! que sont-ils devenus? Ah! j'avais vendu notre dernière vache; cet argent devait servir à faire surseoir à l'exécution du jugement qui m'expulse d'ici..... Et maintenant, maintenant je vais être chassé de ma ferme, jeté dans la rue comme un chien... et alors j'irai mendier! Je serai raillé, méprisé, montré au doigt comme un misérable ivrogne! Et ma pauvre Clara!... Que deviendra-t-elle? Damnation, damnation sur moi!

Un cri de désespoir s'échappa de sa bouche, si sombre et si déchirant, qu'on eût dit que son cœur venait de se briser dans sa poitrine.

Il se leva brusquement, parcourut la chambre d'un

pas égaré, frappa les murs de son poing ensanglanté, s'efforça de briser les chaises et donna cours à sa rage en poussant des cris inarticulés qui ressemblaient à des hurlements. Épuisé au bout de quelque temps par ces mouvements furieux et ces actes de violence sur lui-même et sur tout ce qui l'entourait, il s'arrêta soudain immobile comme une statue. Un indéfinissable sourire, sourire de joie ou d'ironie, illumina son visage, tandis que ses yeux étincelants se fixaient sur la porte de sa chambre à coucher.

— Ah! ah! la raison, la lucidité d'esprit, la force du corps, l'énergie du cœur, tout cela est là, derrière cette porte, dans une bouteille! J'ai donné ma raison, mon âme, au démon de l'ivrognerie; lui seul peut me les rendre pour un instant. Il me les faut.... Il me les faut! Oh! une bonne inspiration, un bon conseil... Allons, encore une fois! ce sera la dernière!

En disant ces mots, il s'élança vers la porte et disparut dans la chambre voisine.

Pendant quelque temps un silence de mort régna dans la ferme. Seul un bruit semblable au murmure d'un liquide qui s'échappe du goulot d'une bouteille pénétrait par intervalles jusque dans la grande chambre.

Quand Jean Staers y reparut enfin, il n'était plus reconnaissable. Sur son visage rayonnait un sourire de bonheur, ses yeux étaient limpides et large ouverts, sa tête se tenait droite sur ses épaules; il ne tremblait plus, et un sang plus chaud colorait ses joues. Tous ses mouvements attestaient la légèreté, l'aisance et la force.

Il alla vers la table, et dit d'une voix railleuse :

— Ainsi ces envieux s'imaginaient que c'en était fait de Jean Staers; ces rustres grossiers battaient déjà des mains à l'idée de voir expulser Jean Staers de sa ferme... Mais je ne suis pas encore à bout... Brrr ! C'est du poison, disent les imbéciles ! Doux poison qui coule dans mes veines comme un feu qui me rend la vie... Ah ! maintenant j'ai ma raison ; maintenant mes idées se dégagent nettes et claires dans ma tête... Mais hâtons-nous. J'ai vidé la bouteille ; c'est trop, peut-être ! Comptons une fois encore et décidons ce qu'il faut faire pour montrer qu'on n'abat pas si facilement Jean Staers....

Il disposa les pièces d'argent dans un meilleur ordre, et les compta avec une attentive satisfaction :

Il ne manque que quarante francs, s'écria-t-il avec joie ; voilà dix francs gagnés ! Mais où sont restés ces vingt florins ? Ah ! je sais. Hier je suis parti pour la ville : je me suis arrêté à la *Pomme d'or*, à la croisade des chemins. Il y avait là joyeuse société. J'ai prêté quinze florins à Klaes Grils, le marchand de sable. Pourquoi faut-il aussi que je joue toujours le richard ! Bah ! c'était pour la farce ; j'irai reprendre mon argent... Et les cinq autres florins ? J'y suis. Ils m'ont encore défié ; j'ai payé l'écot. Allons, allons, il n'y a rien de perdu. Je vais me rendre en toute hâte à la ville et porter cet argent à mon avide propriétaire : je prendrai le chemin de traverse pour ne passer devant aucun cabaret. Il sera, ma foi, bien content de voir mes écus ; car qui voudrait reprendre cette cassine et ses maigres champs qui ne rendent rien ? Qui ? Le vieux ladre, peut-être, ce jaloux Torfs qui depuis des années déjà a ma ferme en vue, et qui coupe

an liard en quatre, pour y arriver un jour... Mais je lui montrerai ce que je vauX ! Demain je commence à travailler, et je ne bois plus ; non, de ma vie plus, quand même l'eau de la rivière se changerait en genièvre. Je vends encore quelques-uns des objets inutiles qui sont là dans l'armoire vitrée. Mon nom vaut de l'argent ; je trouverai bien à crédit un cheval et une couple de vaches. En attendant, je ferai le commerce de grains et de bois, et me tirerai d'embarras si vite, que ces maudits envieux en crèveront d'étonnement et de dépit... Mais qui vois-je venir là-bas ? Le vieux ladre, avec sa face hypocrite ! Si je le flanquais à la porte?... Non, non, j'ai promis à Clara que je le recevrais amicalement. Soit, je suis de bonne humeur ; je serai bon enfant et écouterai ce qu'il a à radoter : cela sera joli, ma foi.

Ce fut avec un sourire d'orgueilleuse protection qu'il vit entrer le vieux Torfs, et il se renversa en arrière dans sa chaise, comme s'il eût été un grand seigneur recevant un mendiant.

Une expression de vif mécontentement contracta les traits du vieux Torfs, au moment où, tout en le saluant, il fixa son regard sur Jean Staers ; il remarquait le feu étrange qui brillait dans les yeux du père de Clara, et combien ses joues étaient empourprées.

Cependant il s'approcha de lui avec un bienveillant sourire, et dit :

— Père Staers, je suis venu ici pour vous adresser une demande, et en même temps pour vous faire une importante proposition. Êtes-vous disposé à m'entendre avec sang-froid ?

— Avec sang-froid? que voulez-vous dire? demanda Staers avec ironie. Croiriez-vous par hasard que je n'ai pas ma raison?

Le vieillard hocha la tête avec découragement, et répliqua :

— Je serais fâché de vous avoir dit une chose désagréable. L'affaire dont j'ai à vous parler est très-sérieuse; elle demande de nous la plus grande attention. Permettez-vous que je m'asseoie?

— Que m'importe que vous soyez debout ou assis? répondit l'ivrogne; mais dépêchez-vous, car je dois aller à la ville et j'ai peu de temps. Vous barguignez et lanternez à me faire perdre patience; tenez, mon front est déjà tout en sueur.

— Il est inutile que je demeure davantage, dit le vieillard avec aigreur, et se dirigeant vers la porte comme pour quitter la chambre, il ajouta : Je ne suis venu ici ni pour railler, ni pour être raillé.

— Allons, allons, asseyez-vous, voisin, dit Jean Staers avec un sourire affable. C'est une boutade. Voyons, qu'avez-vous à me demander?

— M'écoutez-vous un instant sans m'interrompre? J'aime à parler seul, voyez-vous, lorsque j'ai à expliquer une chose; mais je sais aussi me taire à mon tour.

— Parlez donc, et si je vous interromps, je veux bien que...

— C'est inutile, dit le vieillard en l'interrompant et en arrêtant d'un signe de la main le blasphème qui allait sortir de la bouche de Staers.

Il s'assit et dit avec un calme qui n'excluait pas l'émotion :

— Staers, vous avez un enfant, une fille. Vous seriez heureux de la voir heureuse, n'est-ce pas? Vous êtes père. Toujours seule dans cette ferme, sans avoir personne à qui parler, chagrinée par de tristes choses, vous comprenez qu'elle doit mener une vie très-dure... Ne vous impatientez pas et laissez-moi dire. Clara est une brave fille, qui mérite un meilleur sort; et il serait déplorable que de nouveaux malheurs vinssent la frapper et qu'un irréparable opprobre lui ravît l'espoir d'une vie plus heureuse...

— Que radotez-vous là? s'écria Staers l'œil enflammé. Un opprobre? quel opprobre?

— Encore quelques mots... ne m'interrompez pas, poursuivit le vieillard. Vous connaissez mon fils Lucas; c'est un brave garçon, qui travaille du matin jusqu'au soir.

— Je le crois bien! S'il ne travaillait pas, à quelle autre chose serait-il bon?

— Eh bien, voisin, il paraît que les jeunes gens s'aiment depuis longtemps, et...

— Et... et? dit l'autre ironiquement.

— Et je viens vous demander pour Lucas la main de Clara.

Jean Staers poussa un long éclat de rire qui impressionna péniblement le vieillard. Il était visible que celui-ci se sentait profondément blessé, car il attachait des yeux surpris et interrogateurs sur son voisin en disant avec aigreur :



— Je pense qu'il n'y a rien de risible dans ce que je vous propose.

— Rien de risible? Ah, ah, la fille du fermier Staers épouserait le fils d'un paysan qui laboure avec des bœufs! Vous portez la tête un peu trop haut: Dieu soit loué, nous n'en sommes pas encore là!

Le vieux Torfs dut faire un incroyable effort sur lui-même pour contenir son indignation en entendant cette injurieuse raillerie. Ses lèvres se contractèrent avec amertume, sa main trembla. Ce fut avec le calme de l'indignation qu'il répliqua :

Vous étiez autrefois un fermier à votre aise, et j'étais moi un pauvre paysan labourant avec deux bœufs; mais ni vous ni moi ne sommes plus ce que nous étions.

— Je devrais me fâcher, dit Jean Staers toujours railleur, mais je ne veux pas me faire de mauvais sang. Ainsi, vous aussi, vous croyez que je suis à bout de ressources? Je vous en ferai encore voir de belles. Rira bien qui rira le dernier!

Il parut au vieillard que les yeux de son voisin brillaient de plus en plus; son sourire, ses gestes avaient quelque chose de si étrange qu'il se prit à douter si le père de Clara n'avait pas déjà trop bu dès le matin.

Dans cette idée il fit un mouvement pour se lever et couper court à sa démarche; mais il songea à son fils, à la pauvre Clara, à l'impossibilité de différer l'affaire, et il se rassit en disant d'un ton ferme et résolu :

— Que vous m'interrompiez ou non, je dirai jusqu'au bout ce que j'ai à dire. Je vous en conjure au nom de votre enfant, écoutez-moi avec un peu de patience.....

— Allez toujours votre chemin ; j'écoute...

— Voyez-vous, voisin, dit le vieillard, il est inutile de feindre avec moi ; je connais très-exactement l'état de vos affaires. Ainsi je sais qu'aujourd'hui ou demain on doit vous mettre hors de votre ferme, si l'arriéré de votre fermage n'est pas payé avant que le jugement soit exécutoire ; je sais aussi que vous avez vendu votre dernière vache, mais le prix que vous en avez reçu n'est pas suffisant, et par conséquent...

Jean Staers frappa du poing sur la table au milieu des pièces de monnaie qui y étaient éparpillées ; un son argentin retentit dans la chambre...

— De l'argent ? s'écria-t-il. En voila de l'argent !

— Ce n'est pas même le tiers de ce qu'il vous faut payer pour obtenir un sursis... Si vous voulez être raisonnable, je vous prêterai ce qui vous manque pour compléter immédiatement votre fermage entier.

— Vous ? dit Staers d'un ton incrédule, où iriez-vous prendre cela ?

— Oui, moi ; et pourquoi non ? Croyez-vous donc qu'il ne reste rien de vingt années de travail et d'économie, quand on a avec cela un bon propriétaire ?

— Parlez-en de notre propriétaire ! Il écorcherait un homme, le chien d'avare !

— Voilà une chose que je ne voudrais pas avoir dite ! s'écria le vieillard avec indignation. Il n'a pas augmenté déraisonnablement mon fermage, bien que ses terres soient devenues bien meilleures depuis qu'elles sont entre mes mains.

— Ah ! vous me prêteriez de l'argent ? reprit Jean



Staers d'un ton adouci. Je n'aurais jamais cru cela de vous. Nous finirons par devenir bons amis. — Combien?

— Si vous voulez consentir au bonheur de votre fille et de mon fils, je vous prêterai assez pour satisfaire votre propriétaire; et quant au reste, je vous aiderai à vous acquitter des dettes que vous pouvez avoir à payer de côté ou d'autre.

— Mais, père Torfs, vous hâblez! Vous parlez d'argent comme si vous en aviez jusqu'au cou. Avez-vous trouvé un trésor... ou en avez vous volé un? Peu m'importe d'ailleurs. Allons, voisin, ne vous fâchez pas; c'est une manière de parler, je ne pense pas ainsi. Que disions-nous donc? Ah oui! vous me prêteriez de l'argent, beaucoup d'argent... pour que votre fils puisse épouser Clara. Eh bien! c'est bon; voici ma main, topez. Lucas n'a qu'à venir s'installer ici, travailler... Les terres ne manquent pas. Pourquoi retirez-vous la main? Qu'est-ce qui cloche encore?

Le vieillard garda le silence un instant et dit ensuite :

— Cela ne peut aller de cette façon, voisin Jean. Laissez-moi vous expliquer franchement et loyalement mon idée. Sans chevaux, sans bétail, cette ferme ne peut être exploitée, n'est-ce pas? Mon fils et vous vous auriez beau vous tuer à travailler tous deux, vous n'en tireriez pas même la moitié du fermage. Voici mon projet : J'ai un peu d'argent et beaucoup de confiance; je reprendrais votre bail et amènerais ici mon cheval et mes quatre vaches. J'achèterais un second cheval et me procurerais peu à peu les bestiaux nécessaires pour tirer profit



d'une métairie comme celle-ci. Vous demeureriez ici avec nous. Lucas et Clara iraient s'établir dans ma ferme actuelle, et je veillerais à leur procurer aussi tout ce qui est nécessaire pour commencer tout doucement. Vous n'auriez plus de souci en tête, et peut-être en viendriez-vous à aimer une maison, où ma femme et moi nous efforcerions par notre exemple et notre amitié à vous rendre la vie plus douce et plus tranquille. Et si vous parveniez à vous guérir du défaut qui est la cause de tous vos chagrins, vous remerciez Dieu de sa bonté, voisin Jean. Clara, qui autrement n'a à attendre que la misère, aura dans mon fils Lucas un bon mari et sera heureuse avec lui jusqu'à la fin de sa vie. Eh bien, acceptez-vous ma proposition, telle que je vous la fais ?

Jean Staers dont la tête était déjà étourdie par la longue attention qu'il avait prêtée aux paroles de Torfs, se trompait probablement sur le sens de la proposition ; car il se leva transporté de joie et voulut se jeter au cou du vieillard ; mais celui-ci recula avec une surprise mêlée de doute et éloigna doucement son voisin.

Néanmoins Staers lui saisit les deux mains et s'écria :

— Vous êtes un brave homme de venir si généreusement au secours de votre prochain. Il était temps en effet ; autrement je n'y voyais plus d'issue... Soit donc, mettez votre cheval et vos vaches ici dans l'écurie. Je vous loge gratis ; nous cultiverons ensemble et partagerons les bénéfices. A chacun la moitié ; il me semble que c'est loyal.

Avec une compassion mêlée d'un certain dépit le vieux Torfs répliqua :

— Vous ne m'avez pas compris ; je serai le fermier ici.

— Comment ! que dites-vous ? rugit Jean Staers avec une explosion de colère. Vous seriez le maître de cette ferme ? Et moi donc ?

— Vous demeureriez chez moi ; et s'il vous convenait de travailler, je vous paierais votre travail. Si vous préfériez aller travailler pour les autres, ou ne rien faire du tout, je vous donnerais gratis le logis, la nourriture et l'entretien, jusqu'à ce que nos enfants, aux termes de la loi, pussent y pourvoir eux-mêmes.

Jean Staers furieux saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, et le jeta violemment sur le sol ; l'assiette au beurre vola en pièces. Et tout en lançant une bordée de grossiers jurons, il s'écria :

— Que m'arrivera-t-il donc encore ! Ah, voilà l'histoire du curé ! La hutte d'argile du misérable paysan qui devait dévorer la ferme de pierre de Jean Staers... Tu vises à cela, envieux ladre... Mais je ne sais ce qui me retient de te briser la tête contre le mur. Tu serais le maître ici et moi le domestique ? Cela vient ici se glissant comme un serpent, flattant et cajolant, pour finir par m'escamoter ma ferme et ma fille !

— Escamoter ? répéta le vieillard avec mépris. Il y a deux ans déjà que notre propriétaire a voulu me donner votre ferme ; j'ai refusé et l'ai prié de patienter encore avec vous, par pitié pour votre malheureuse fille. Je vois bien comment cela finira ; mais faites bien

attention à mes paroles, Jean Staers. Aujourd'hui, je veux bien consentir encore au mariage de mon fils parce que je suis à même de vous épargner la honte d'une expulsion... Mais si cette expulsion avait jamais lieu, je dirais non, non, toujours non!

— Va-t'en, te dis-je! s'écria Staers en fureur. Vilain grippe-sou, mets encore le pied sur mon seuil, si tu l'oses!

Et, la main levée, il menaçait le vieillard qui, très-ému, recula vers la porte, mais en passant autour de son poignet le cordon de cuir de son bâton, et semblant tout prêt à se défendre.

Lorsqu'il vit que Jean Staers, tout en vomissant des blasphèmes et des injures de toutes sortes, n'avancait pas, le vieillard dit avec amertume :

— Ah! je ne crains pas vos menaces; mais vous êtes dans votre demeure; je ne veux pas y rester contre votre gré. Je vous dirai quelques mots encore, vous les prendrez comme il vous plaira. Jean Staers, vous êtes un père sans cœur; vous avez dissipé dans les excès et l'ivrognerie l'héritage de votre fille; vous êtes pauvre; la besace vous attend. Et l'opprobre, la ruine, que vous seul avez mérités, vous voulez que votre innocente enfant la partage avec vous jusqu'à la fin, — jusqu'à ce que la boisson vous tue, jusqu'à ce que le chagrin la fasse mourir! J'étais venu pour vous sauver tous deux; je voulais donner le prix de vingt années de travail pour la rendre heureuse. Dans votre égoïsme, dans votre orgueil, vous brisez son avenir et sa vie... Oh! souvenez-vous qu'il y a un Dieu là-haut. Il vous punira de votre

crime, et quand viendra l'heure de son terrible jugement, il vous demandera ce que vous aurez fait de votre pauvre enfant !

Le ton ferme et imposant du vieillard, et peut-être bien aussi son bâton de néflier avaient saisi d'abord Jean Staers et l'avaient arrêté dans son élan. Il semblait écouter avec un ironique sourire ; mais enfin les sanglants reproches de Torfs le blessèrent au vif.

Un râle semblable au rugissement d'un lion s'échappa de sa gorge, et, les poings en avant, il s'élança sur le vieillard.

Mais avant qu'il n'eût pu l'atteindre, celui-ci avait franchi la porte et se trouvait sur le chemin du village, où passaient en ce moment quelques personnes.

Jean Staers lança encore au vieillard quelques injures, puis il ferma la porte de la maison avec une telle violence qu'un morceau s'en détacha.

A une portée d'arbalète de là, Lucas et Clara attendaient. Le bruit de la dispute les avait déjà frappés d'anxiété et d'effroi ; mais lorsqu'ils virent le vieillard s'approcher, le visage pâle, les yeux étincelants, et les poings serrés, il leur resta à peine assez de force pour lui demander en pleurant ce qui lui était arrivé.

— Laissez-moi en paix, grommela-t-il ; je suis hors de moi, je tremble, le sang me bout dans les veines. C'est comme si j'allais tomber malade : une apoplexie peut-être ! Ah ! mes chers enfants, il n'y a plus d'espoir pour vous ; tout est fini... fini pour toujours !

Lucas suivit son père en sanglotant et en s'arrachant

les cheveux. Clara marchait à côté de lui, le tablier devant les yeux.

Peu de temps après la porte de la ferme se rouvrit. Jean Staers en sortit, traversa d'un pas précipité et en se livrant à une incompréhensible pantomime, la rue du village et l'allée de sapins qui s'étendait dans la direction de la ville, jusqu'à la route.

### III

En proie à de tristes pensées, Lucas rôdait dans la cour de la ferme de son père. Il s'arrêta au coin de la grange et, immobile, fixa son regard au loin vers l'endroit où retentissaient les coups pesants d'une hache ; puis il se retourna et fit quelques pas, s'arrêta de nouveau, croisa les bras, frappa du pied avec colère et descendit enfin, tout pensif, vers la porte de l'écurie. Il se promena lentement devant les vaches, posa tristement la main sur le cou de ces animaux comme s'il eût voulu se plaindre à eux, jeta un peu de foin dans la crèche du cheval, puis entra, toujours muet, dans la chambre commune où sa mère était occupée à verser de l'eau de la bouilloire dans la cafetière.

Lucas se laissa tomber sur un banc de bois au coin du foyer. Il semblait accablé de découragement, car ses membres étaient sans ressort et tout son corps affaissé. Absorbé dans une douloureuse méditation, il arrêta son regard fixe sur le feu qui commençait à s'endormir sous la cendre.

La mère Beth était une petite grosse femme, aux

joues encore vermeilles, et ayant de grands yeux bleus dont le regard doux, mais vif, attestait la tranquille bonté du cœur.

Bien qu'elle secouât la tête avec commisération à la vue de son fils affligé, cependant un léger sourire flottait sur ses lèvres, et il était évident qu'elle n'estimait pas le chagrin de Lucas aussi grand que l'abattement du jeune homme pouvait le faire présumer.

Lorsque l'eau fut versée sur le café, elle posa la cafetière dans la cendre chaude, tira auprès de l'âtre une chaise et un rouet, et fit glisser le lin entre ses doigts. Au milieu du bourdonnement du rouet, elle dit d'un ton consolant :

— Lucas, mon enfant, te voilà là comme quelqu'un qui aurait fait un mauvais coup. Allons, allons, ôte-toi ces idées-là de la tête ; le malheur n'est pas si grand que tu le crois.

— Pas si grand ! dit d'une voix navrée le jeune paysan sans bouger. Pourquoi donc étions-nous si joyeux hier, et pourquoi m'avez-vous rendu à demi fou de bonheur avec toutes ces belles choses ? N'avez-vous pas mis ensemble là, dans l'armoire, tout ce que vous vouliez donner à Clara comme cadeaux de noce ? Ah ! ma mère, j'étais si heureux... si heureux !... Il me semblait voir si loin en avant dans ma vie, et tout y était si beau... mais beau comme au paradis ! Et vous-même, mère, n'avez-vous pas dû essuyer les larmes qui mouillaient vos yeux, tant nous étions tous transportés de joie ? — Et mon père qui me donnait déjà des conseils et m'apprenait comment je devais m'y prendre pour bien cul-

tiver la terre... Oh ! Clara, la pauvre Clara ! Quand je lui dis que vous seriez pour elle une bonne mère, son cœur déborda ; elle fondit en larmes de joie, et le bonheur la mit tout hors d'elle-même. Et maintenant la voilà de nouveau enfermée entre les quatre murs muets de la ferme de pierre, et peut-être s'arrache-t-elle les cheveux de désespoir.

Et sous le coup d'une pensée plus cruelle encore, il se détourna à demi, se tordit les bras et dit en sanglotant :

— Rêver ce bonheur tout une nuit ; ne pouvoir dormir de joie, bondir en sursaut cent fois, avoir l'œil sur la fenêtre pour voir si le soleil du jour désiré ne se lève pas encore ; sentir son cœur qui bat à rompre la poitrine, chanter, danser, perdre la raison... et à la fin sentir un couteau qui vous perce dans le cœur et entendre votre père vous dire : — Plus d'espoir ! C'est fini, fini pour jamais ! Ah ! voyez-vous, ma mère, vous me croirez ou non, mais il y a de quoi en mourir !

— Lucas, Lucas, que tu es un garçon entêté ! dit la mère d'un ton de reproche. Pourquoi n'écoutes-tu pas ce que je te dis ? Laisse s'apaiser un peu la colère du père, et les choses prendront meilleure tournure. Si tu étais à sa place, peut-être serais-tu encore plus fâché que lui. Songes-y donc, il va trouver Jean Staers pour lui faire des propositions qui, de notre part, étaient peut-être une imprudence et un risque. Il veut le sauver et faire le bonheur de Clara... et il reçoit pour réponse : Envieux ladre ! Vilain grippe-sou ! On veut le jeter à la muraille et le mettre à la porte ! Ah ! Lucas, c'est ton

père pourtant, et tu devrais bien sentir qu'il a raison d'être en colère, et très en colère...

— Ah ! ma bonne mère, je sais cela, s'écria Lucas désespéré ; mais est-ce la faute de Clara si Dieu lui a donné un tel père ?

— Ce n'est pas sa faute certainement, dit la vieille femme en soupirant ; mais chacun a sa croix à porter. Si j'avais pu prévoir tout cela, tu n'aurais jamais fait la connaissance de Clara.

— Et mon père dit qu'il y a vingt ans déjà que Jean Staers se livre à la boisson. Vous deviez bien le savoir aussi ?

— Je me suis laissé séduire, Lucas ; oui laissé séduire, c'est le mot. J'ai aimé Clara avant toi, mon garçon. Aussi ça toujours été une si bonne fille depuis son enfance, si pieuse, si laborieuse, et si malheureuse ! et avec cela qu'elle est jolie et a de beaux yeux noirs. Vois-tu, une mère est comme cela ; vous saviez à peine courir seuls tous deux, que dans mon cœur, je me disais déjà : — Cela ferait une bonne femme pour mon Lucas !

Sa voix accusait une émotion croissante ; en disant ces derniers mots, la pauvre femme, remuée par les souvenirs, porta le doigt à ses yeux et essuya de grosses larmes.

Le jeune homme s'élança vers elle, lui saisit la main et s'écria :

— O mon excellente mère, merci, merci ! Et vous croyez encore cela, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, Lucas, avec le temps, oui.

— Comment, avec le temps ?

— Ton père est maître; nous ne pouvons avoir d'autre idée que la sienne. L'épine qui l'a piqué ne sortira pas de sitôt. Il nous faut attendre, mon enfant.

Lucas, comme tout découragé, s'affaissa de nouveau sur le banc et murmura d'une voix rauque :

— Attendre! attendre! Et pendant ce temps savoir qu'elle est malheureuse et ne trouve en ce monde que terreurs et angoisses! Attendre, et devenir malade, et se consumer de chagrin!

— Vois-tu, Lucas, si tu ne veux pas avoir de patience, je n'y puis rien. Il ne faut pas mettre la voiture avant les chevaux, mon garçon. Il y a tant de jours dans l'année; et s'il fait mauvais temps aujourd'hui, demain peut-être le soleil brillera.

— Et le père, qui est encore si fâché, que je n'ose même le regarder. Je ne pourrai jamais plus lui en reparler. C'est fini, fini pour toujours, dit-il.

— Oui, oui... il faut bien qu'il dise quelque chose, vois-tu, pour donner de l'air à sa colère, mais moi qui, durant quinze années, ai rêvé que Clara deviendrait ma fille, je ne renoncerai pas si soudainement à cette idée. Il faut d'abord céder, Lucas; ton père est le maître; nous ne pouvons pas le contrarier. Laisse-moi faire; peu à peu je lui toucherai un petit mot de l'affaire et la ramènerai sur le tapis. Ton père a un bon cœur; sa colère diminuera avec le temps.

Lucas allait remercier sa mère pour ses douces consolations, mais en ce moment le père Torfs entra par la porte de derrière; d'une main il laissa descendre une hache par terre, de l'autre il essuya la sueur qui baignait son

front. Sa physionomie était sérieuse et calme ; son salut bref mais affable.

Il prit place à table sans dire un mot de plus. La femme posa la cafetière et le pain devant lui, et fit signe à Lucas de s'approcher.

Il fallait que le père Torfs fût pour les siens l'objet d'un respect et d'une vénération extrêmes, car son apparition seule avait produit un revirement complet dans les dispositions de Lucas. Le jeune homme parut comprimer sa douleur et s'approcha de la table, les yeux baissés et comme intimidé ; il s'assit vis-à-vis de son père, et à contre-cœur peut-être, but et mangea pour ne pas le mécontenter. Un pénible silence régna jusqu'au moment où le vieillard dit d'un ton calme :

— Lucas, je t'ai permis de ne rien faire ce matin, parce que je savais bien que tu ne peux avoir la tête au travail ; je voulais laisser ton chagrin se passer un peu. Cependant il faudrait maintenant me donner un coup de main pour mettre le bois de hêtre sur le chariot... Demain tu iras à la ville conduire ce bois chez notre propriétaire.

— C'est bien, mon père, je ferai tout ce que vous désirez, répondit le jeune homme avec soumission, mais aussi avec une expression douloureuse dans la voix.

La mère s'était levée pour remettre en place quelques objets ; mais elle était restée debout devant la fenêtre et regardait sur le chemin du village. Son attitude et sa physionomie exprimaient la curiosité ou l'anxiété.

— Aie bon courage, Lucas, dit le père ; cela me fait

peine de te voir souffrir. J'ai été jeune aussi, et je sais combien il est malheureux d'être aussi cruellement trompé dans son espérance; mais je ne puis rien y faire; il faut peu à peu te mettre ces idées-là hors de la tête...

Tout à coup un bruit de voix confuses et d'éclats de rire qui semblaient venir du chemin du village, frappa leur oreille.

— Ce sont les domestiques et les ouvriers du fermier Daelmans qui reviennent des champs avec la dernière voiture de pommes de terre, remarqua le vieillard; je les ai vus de loin tout à l'heure, occupés à garnir la voiture de branches vertes. Ce soir il y a fête chez eux... Ils sont sans doute très-gais, Beth?

La femme se retourna. Sa physionomie avait une expression de crainte et de tristesse.

— Je ne sais pas, répondit-elle, il y a beaucoup de monde devant la porte de Jean Staers; mais je ne puis voir ce qui arrive. Le garde-champêtre est là avec son sabre nu.

— O mon Dieu! s'écria Lucas en bondissant, qu'est-ce que ce peut être? Clara! Clara!

Il courut vers la porte et allait quitter la maison; mais son père lui barra le passage, et lui dit avec un geste impératif :

— Lucas, tu vas rester ici. Ce qui se passe là-bas ne nous regarde pas!

Le jeune homme courut à la fenêtre, posa son visage contre les vitres et s'efforça de deviner ce qui pouvait se passer au milieu du groupe de paysans rassemblés de-

vant la ferme de pierre. La vue du sabre nu du garde-champêtre qui scintillait au-dessus des têtes des spectateurs, le fit frémir et lui fit craindre un affreux malheur.

— Ciel ! Jean Staers aurait-il commis un crime ? s'écria-t-il avec désespoir. Vient-on le prendre pour le conduire en prison ? Ah ! il ne manquerait plus que cela !

— Ne crains rien de semblable, dit le père ; je crois savoir ce que c'est. Les gens de justice seront venus de la ville pour saisir son mobilier ; le garde-champêtre empêche le monde d'entrer... Vois-tu, voilà qu'il repousse les gens parce qu'ils s'approchent trop près.

Le mouvement qui s'opérait leur permit de voir à l'intérieur du cercle formé par les villageois.

Un cri perçant de désespoir s'échappa de la poitrine de Lucas :

— Oh ! s'écria-t-il, voilà Clara contre le mur, près de la porte, assise sur une paille ; elle a les mains devant les yeux ; elle pleure ; on l'a chassée dans la rue. Malheur ! malheur ! on rit autour d'elle ; on se raille de son abaissement, de son malheur ! Mon père, mon père, laissez-moi aller ! Pour l'amour de Dieu, laissez-moi aller !

Le vieillard fit grincer la serrure de la porte et mit la clef dans la poche de sa veste.

— Mais, mon père, s'écria Lucas pour ainsi dire hors de lui, comment pouvez-vous être aussi insensible et aussi cruel. Clara ! pauvre fille, la voilà sans demeure, sans asile ! Elle ne sait où aller, elle fond en larmes, je le vois... Oh ! écoutez, on rit ! Innocent agneau qu'elle

est, il lui faut dévorer cette honte et rester là en proie aux risées insultantes du village entier! N'avez-vous donc plus de cœur, mon père?

— C'est malheureux; mais...

— Mais, mais, mon père, dit Lucas dont les doigts se crispèrent convulsivement dans ses cheveux, vous ne savez ce que vous faites... vous laissez déshonorer la femme de votre fils!

— Ta femme?

— Oui, elle sera ma femme, dussé-je mourir du chagrin de devoir vous irriter à ce point; elle sera ma femme, je vous le dis!

Et, épouvanté de l'audace de ses paroles, il alla à son père, les yeux remplis de larmes, prit sa main d'une main caressante, et posant sa tête sur le sein du vieillard, il dit d'une voix suppliante :

— Oh! pardonnez-moi si j'ose vous parler ainsi... mais c'est bien la vérité. Elle souffre, elle est malheureuse. Ah! laissez-moi aller la soustraire à cette affreuse ignominie!

— Tu irais la chercher? tu l'amènerais ici?

Le vieillard secoua la tête en murmurant d'une voix hésitante :

— Et son père! son père!

La mère Torfs n'avait pas encore eu le temps de dire un mot, bien que les plaintes navrantes de son fils déchirassent cruellement son cœur maternel; elle avait, jusque-là, comprimé son émotion et écouté en silence.

En ce moment elle fondit en larmes, tout à coup, et s'écria en sanglotant :

— Vois-tu, Torfs, tu es pourtant trop cruel; je n'en puis plus. Tu pousseras notre Lucas dans la fosse... Et dire que cette pauvre malheureuse fille est là à se lamenter devant tout ce monde! Peux-tu voir cela et demeurer froid comme une pierre sans âme? Oui, tu as plus d'esprit que moi, je le sais; mais peut-être vaut-il mieux être plus compatissant..... quoi qu'il puisse arriver. Nous sommes des chrétiens, sais-tu, Torfs?

— Ah! écoutez-moi, ma mère! Permettez-moi d'aller chercher Clara!

Le vieillard sembla vaincu par les reproches de son excellente femme.

— Un instant! murmura-t-il le doigt sur le front, les yeux fixés sur le sol; laissez-moi réfléchir!

Il ne tarda pas à tirer la clef de sa poche et ouvrit la porte.

— Vous me faites faire une grande sottise, dit-il, mais enfin, pour l'amour de Dieu, allez et amenez Clara ici.

Lucas et sa mère franchirent la porte et furent bientôt auprès des curieux amassés devant la demeure de Jean Staers.

Le jeune homme recourut à la force pour se frayer un passage dans la foule, repoussa avec violence un rieur, saisit la main de la jeune fille et la contraignit à se lever en disant :

— Venez, venez, ma mère est là! elle vient vous prendre; vous ne pouvez rester ici : j'aurai soin que le mobilier qui vous reste soit porté chez nous; consolez-

vous, chère Clara, je vous en supplie; Lucas ne vous abandonnera pas.

Déjà la mère Torfs s'était emparée de l'autre main de la jeune fille en pleurs, et l'attirait par delà le chemin du village, vers sa demeure.

Lucas, resté à la ferme, fit une vive sortie contre ceux dont le visage avait une expression de raillerie.

— Comment! s'écria-t-il, vous êtes assez méchants, assez cruels pour trouver plaisir au malheur d'autrui? Vous voyez cette pauvre Clara, — la bonté, l'affection même, — pleurant à chaudes larmes, et vous êtes là à rire! Fi, c'est honteux pour des hommes...

— Allons, allons, Lucas, ne te fais pas de mauvais sang, mon garçon, dit un gros paysan. Nous ne rions pas du malheur de Clara, loin de là... Mais qu'il nous faille être tristes de ce que l'orgueilleux ivrogne soit récompensé selon ses œuvres, tu ne le prétendras pas sans doute. Voilà enfin Jean Staers le nez dans la boue. C'est bien fait, il l'avait mérité depuis longtemps. De cette façon ce mauvais garnement quittera notre village.

— C'est singulier, remarqua un autre villageois, je l'ai rencontré ce matin dans le chemin; il portait une ceinture de cuir toute remplie de pièces de cinq francs, et m'a dit qu'il allait payer son fermage.

— Payer son fermage? dit un troisième en ricanant, oui, s'il n'y avait pas tant de cabarets sur la route; je gage qu'il est au *Bœuf-gras*, tellement abruti et ivre qu'il ne sait plus mot de Dieu ni de ses commandements...

— Taisez-vous, mes amis, taisez-vous ! dit Lucas avec une douloureuse impatience. Qui donne un coup de main pour m'aider ? Je voudrais porter ces literies et ces habits chez nous.

Trois ou quatre jeunes gaillards sortirent de la foule, tout prêts à rendre le service demandé.

Lorsque la mère Beth rentra chez elle avec Clara, elle ne vit plus son mari dans la chambre ; elle crut qu'il était allé dans l'arrière-cour et fit peu d'attention à cette absence.

Elle conduisit la jeune fille en pleurs au banc placé près du foyer, et lui dit :

— Clara, ma fille, c'est un malheur ; mais il ne faut pas désespérer. Nous viendrons à votre aide de notre mieux.

— Ah ! pour moi ce n'est rien, dit la jeune fille en sanglotant, je puis travailler et je gagnerai toujours assez pour avoir un morceau de pain... mais mon père, mon pauvre père, que va-t-il devenir ? Où pourra-t-il s'aller coucher ? Plus de demeure, jeté dans la rue comme un mendiant ! Oh ! mère Beth, c'eût été peut-être un bonheur, si nous étions morts tous deux d'une bonne mort !

— Ma fille, ma fille, il ne faut pas souhaiter de pareilles choses ! dit la vieille femme d'un ton de reproche.

— Et tant de joie hier encore ! dit Clara pensive... Tomber du ciel au fond de l'enfer... Etre livrés en proie à l'ignominie, au désespoir... Ah ! mon père, mon pauvre père, que va-t-il faire ?

— En effet, Clara, répondit la mère Torfs, c'est là le

pire. Nous pourrions nous charger de vous et vous faire un lit dans la chambre au-dessus de la cave jusqu'à ce que nous trouvions mieux ; mais votre père, voyez-vous, ma chère fille, c'est une tout autre affaire. Je ne veux pas de lui dans ma maison... et Torfs préférerait aller courir les champs que de dormir sous le même toit que ce... comment dirai-je?... enfin, que ce terrible homme... Il faut songer, Clara, que votre père, quand il a bu, est comme un sauvage. Il mettrait, au milieu de la nuit, notre maison sens dessus dessous ; il blesphèmerait, jurerait et peut-être même répéterait encore ses injures ordinaires : Grippe-sou ! vieux ladre ! Torfs aussi a la tête près du bonnet ; il ne supporterait pas longtemps cela... et qui sait ? dans un moment où ils seraient tous deux en colère, ils pourraient bien faire un malheur. Non, non, Jean Staers ne mettra pas le pied sur notre seuil ; c'est impossible !

— Oh ! Seigneur, Seigneur ! Je sais bien cela, mère Beth, dit la jeune fille en pleurant, mais, pour l'amour de Dieu, ne me le dites pas. Cela me déchire le cœur. Savoir que mon pauvre père est méprisé de chacun, entendre rire de son malheur, voir les gens battre des mains parce qu'on nous chasse de chez nous ! Et pas de ressource, pas d'espoir que notre position s'améliore ; il faut que cela continue jusqu'à ce que tout finisse d'une manière terrible, peut-être ! Oh ! mère Torfs, avouez-le vous-même, ne vaudrait-il pas mieux que le bon Dieu nous retirât tous deux de ce monde.

— L'ivrognerie est une bien affreuse chose ! murmura la vieille femme songeuse ; et dire que la détestable

habitude de boire du genièvre se répand dans nos villages comme une maladie qui se gagne. Dans notre commune ce n'est pas encore si terrible ; mais par là, du côté de la Campine, il y a un tas de gens qui font le malheur de leurs femmes et de leurs enfants, et finissent peu à peu par se pendre une besace au cou...

Elle fut interrompue dans son discours par l'arrivée de Lucas qui alla droit à la jeune fille, lui prit affectueusement la main et lui dit d'une voix consolante :

— Ma chère Clara, ne pleurez donc plus ; tout ira mieux que nous ne le croyions. J'ai mis la caisse et les habits dans la grange, et étendu les literies sur la paille. Votre père pourra dormir là jusqu'à demain. Puis ma mère dira bien une bonne parole au père pour qu'il vous tire d'embarras... Et d'ailleurs, voyez-vous, peu importe, quoi qu'il arrive, je vous aimerai toujours.

— Vraiment ? que dis-tu là, Lucas ? interrompit la mère avec sévérité. Jean Staers coucher dans notre grange ? Je crois vraiment que tu as perdu la tête. Il n'aurait qu'à avoir envie de fumer une pipe... Et avec cette infernale invention des *phosphoriques*... Sur la paille ? Mais ce serait assez pour brûler à ras de terre maison et tout ! Ne parle donc plus de cela et prends garde que ton père n'en entende mot.

— Où est mon père ? demanda le jeune homme en regardant autour de lui.

— Je n'en sais rien. Quand je suis revenue avec Clara, il était déjà parti ; je ne l'ai pas encore vu.

— Ciel ! il est en colère, peut-être ?

— C'est assez possible, mon garçon ; aussi bien as-tu

dit des choses un peu fortes. Et tu sais de longue date que ton père veut être respecté.

— Mais ma mère, dit Lucas attristé, j'ai pour lui tout le respect possible; je l'aime et le vénère à cause de sa bonté et de sa sagesse... Mais je n'y puis rien si mon cœur déborde de chagrin!...

Il se tut, car au même instant son père rentrait.

Le jeune homme s'approcha de lui et l'aborda d'une voix pleine de prière :

— O mon père bien-aimé! vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas? Pardonnez-moi, je vous en prie; je ne savais pas bien ce que je disais.

— Assieds-toi, répondit le vieux Torfs, et écoutez-moi tous avec attention; je ne veux pas être interrompu.

Lucas et sa mère obéirent sans dire mot, et comme s'ils eussent deviné, à l'accent du vieillard, qu'il allait faire une communication importante, leur regard se fixa curieusement sur lui.

— Tu t'imagines que je suis fâché contre toi, Lucas? dit le père. Tu te trompes. J'ai pitié de ton chagrin, et mon unique vœu est de te voir heureux. Tandis que tu étais sorti avec ta mère pour aller chercher Clara, j'ai réfléchi à ce que nous avons à faire. Voici ce que je me suis dit : nous aimons tous Clara, et cela nous fait peine qu'elle soit condamnée à souffrir, innocente comme elle l'est. Si elle était seule, l'affaire serait bientôt décidée; elle ne verserait plus une larme, car je ne le voudrais pas. Mais nous n'avons pas le droit de séparer la fille du père. Il voudra être là où elle sera, et Jean Staers ne peut venir habiter chez moi. J'ai donc songé à autre

chose, et, bien que cela doive me coûter quelque argent, j'ai mis mon idée à exécution dans l'espoir que Dieu m'en récompensera là-haut. Là-bas, derrière, au bord du ruisseau, il y a une petite maison d'ouvrier qui appartient à l'échevin Putkop. Je l'ai louée pour trois mois; tu y porteras les literies; Clara peut y demeurer avec son père.

Lucas fit un mouvement comme s'il voulait parler; Clara tendit les mains vers le vieillard comme pour le remercier; mais un signe de celui-ci arrêta les paroles qui se pressaient sur ses lèvres.

— Je veux faire un dernier effort pour lui, dit-il. Il est possible que, grâce à son malheur, Jean Staers revienne à de meilleures pensées. Clara, vous lui direz que je viendrai lui parler demain avant midi; priez Dieu qu'il renonce à son orgueilleuse vanité et voie les choses comme elles sont. S'il accepte ma proposition et remplit les conditions que je lui ferai connaître, alors, mes enfants, il n'y a rien de perdu, et ce que nous rêvions hier peut encore devenir une vérité. Je me réjouis dans l'espoir que cela réussira... Voilà ce que j'avais à dire!...

Lucas et Clara s'élançèrent en même temps, et les larmes aux yeux saisirent chacun une des mains du vieillard. La jeune fille balbutia quelques paroles de reconnaissance.

— O mon père, s'écria Lucas, un ange ne serait pas meilleur que vous. Merci, merci! comment pourrai-je de ma vie vous prouver combien je suis reconnaissant de ce que vous faites aujourd'hui?

— Reste bon, Lucas, répondit le vieillard d'un ton

ému, et quand je serai vieux et à bout de forces, rappelle-toi ce que j'ai fait et supporté pour l'amour de toi. Et vous, Clara, si Dieu nous était favorable et si vous deveniez un jour notre fille, aimez votre seconde mère jusqu'à votre dernier jour.

La jeune fille vola au cou de la mère Beth et s'écria :

— Ah! quand même je ne vous reverrais plus après aujourd'hui, je n'oublierai jamais votre bonté, et je me souviendrai toujours de vous dans mes prières pour demander à Dieu qu'il vous bénisse et vous accorde une longue, bien longue vie!

Le vieux Torfs s'arracha à son émotion et répéta :

— Allons! ne perdons pas de temps. Beth, prends tout ce qui est nécessaire pour nettoyer, un seau, un balai et le reste. Va-t'en avec Clara, et arrange la petite maison de façon à ce qu'elle soit un peu propre. Portes-y tout ce qu'il faut pour le ménage. Le garde-champêtre demeurera à la ferme pour indiquer à Jean sa nouvelle demeure. Toi, Lucas, prends la brouette et conduis là-bas les literies. Voici la clef. Je dois encore aller parler à l'échevin Putkop. Dépêchez-vous un peu; le soir tombera bientôt.

Le vieillard sortit tandis que chacun se mettait en mouvement pour remplir ses ordres.

#### IV

Il était environ dix heures du matin quand le père Torfs sortit par la porte de derrière de sa ferme pour

se rendre par les champs à la nouvelle demeure de Jean Staers.

A peine avait-il parcouru dans le sentier une bonne portée d'arbalète, qu'il vit dans le lointain Clara venir vers lui. La jeune fille paraissait joyeuse et pleine de courage, car elle portait la tête haute et accourait d'un pas léger.

Cette vue réjouit le vieillard, car elle lui fit espérer l'heureuse issue de sa tentative; aussi fut-ce le sourire sur les lèvres qu'il vit s'approcher la jeune fille.

— Eh bien, Clara, demanda-t-il, votre père a-t-il accepté son malheur avec résignation? Est-il devenu plus raisonnable?

— C'est surprenant, répondit la jeune fille; il s'est fait dans mon père un grand changement. Il n'était pas tard hier quand il est revenu de la ville, et il ne devait pas avoir bu, car il s'est laissé conduire sans résistance par le garde champêtre à notre nouvelle demeure. Il ne m'a dit que quelques paroles calmes et affectueuses, en me conseillant d'aller me coucher tranquillement. J'ai peu dormi, car j'entendais que mon père veillait et parcourait sa chambre de long en large. Lorsque je me levai et descendis, je le trouvai assis dans un coin, les bras croisés sur la poitrine et fixant par terre un regard attristé. Je pâlis et saisis sa main en gémissant; mais lui me consola avec douceur et me demanda pardon pour le mal qu'il disait m'avoir fait.

— En effet, c'est surprenant. Il veut donc s'amender?

— Il m'a assuré vingt fois qu'il ne mettrait plus le pied dans un cabaret, ni ne prendrait plus de liqueurs

fortes, mais là, plus une goutte ! Il accepte son sort avec résignation, et dit qu'il ira travailler comme journalier pour gagner ce qu'il nous faut pour vivre.

— Et vous croyez que ses intentions sont sincères ?

— Assurément, il n'y a pas à en douter. Il a emprunté une bêche au sabotier ; et depuis ce matin de très-bonne heure il est occupé à bêcher le petit jardin qui se trouve derrière notre maison. Ah ! père Torfs, je devrais m'affliger de notre malheur, n'est-ce pas ! Mais cela me serait impossible, voyez-vous ; je suis si heureuse, mais si heureuse, que j'en sauterais bien de joie. Désormais mon père ne boira plus ! Fussions-nous réduits à la dernière misère, ce serait encore un grand bonheur... Et si nous allons tous deux travailler pour les gens, nous gagnerons bien assez pour payer le loyer de notre maison et nous tirer d'affaire tout doucement. Je me sens un tel courage que je ne puis trouver de mots pour le dire. Si je ne craignais de faire mal, je remercierais Dieu de nous avoir faits si profondément malheureux !

Le vieillard hocha la tête tout songeur en murmurant à part lui :

— Hum, hum, c'est bien vite !

Et se tournant vers Clara, il dit :

— Ainsi, il a dit qu'il ne boirait plus ? qu'il veut aller travailler dehors comme journalier ? C'est là une bonne résolution, et c'est justement à propos de cela que je venais lui parler.

La jeune fille montrant du doigt en avant :

— Tenez, dit-elle, mon père est occupé à bêcher là-bas, derrière la haie.

— L'avez-vous prévenu de mon arrivée?

— Oui; il vous écoutera avec respect; il me l'a promis.

— Eh bien, donc, Clara, allez pendant ce temps auprès de la mère Beth et attendez-y mon retour; je dois être tout à fait seul avec votre père. Ayez bon courage; si ce que vous dites est vrai, nous irons un jour tous ensemble à l'église remercier Dieu de sa bonté.

La jeune fille reprit à pas lents le sentier, tandis que le père Torfs entra dans le jardin de la maisonnette.

Lorsque Jean Staers vit approcher son vieux voisin, son visage se couvrit d'une vive rougeur, et une étrange expression contracta ses lèvres. Était-ce uniquement la honte de sa misérable position ou au contraire un amer ressentiment qui se peignait sur ses traits? En tout cas, son émotion n'échappa pas au vieillard; mais elle ne fit pas sur lui une impression défavorable, parce qu'il sentit que cette rencontre était assez humiliante pour le père de Clara, pour le frapper au moins d'une passagère émotion.

Jean Staers avait enfoncé sa bêche en terre et cessé son travail. Après qu'il eut adressé au père Torfs un salut triste, froid peut-être, ils entrèrent dans la maison.

Staers offrit une chaise au vieillard, et dit d'une voix embarrassée et comme contrainte :

— Père Torfs, vous avez eu la bonté de me procurer une demeure; je vous en remercie au nom de ma fille.

— Au nom de votre fille? répéta le vieillard.

— Oui, car vous ne l'eussiez sans doute pas fait pour moi!

— Voyez-vous, voisin, il ne faut pas prendre la chose comme cela, répliqua Torfs avec une certaine énergie ; j'avoue que j'ai été longtemps en colère contre vous, parce que vraiment il n'y avait pas moyen de rester de sang-froid en vous voyant, comme vous le faisiez, gaspiller votre bien et faire le malheur de votre fille ; mais croyez-moi, si vous voulez vous guérir de votre défaut et dire à l'eau-de-vie un adieu éternel, je vous prouverai que vous ne pourriez avoir de meilleur ami que moi.

— C'est possible, mais je ferai bien en sorte que je n'aie besoin de devoir mon pain à la main de personne, grommela Jean Staers avec un brusque mouvement qui trahissait une colère concentrée. Je paierai le loyer de cette cabane, et vous, vous n'aurez pas d'aumône à faire à Jean Staers !...

Il appuya avec amertume sur le mot *vous* comme pour faire entendre que si tout autre offrait de venir à son secours, cette proposition l'humilierait moins que venant du père Torfs. Le ton de ses paroles accusait un sentiment d'inimitié.

— Voisin, voisin, dit le vieillard, l'orgueil est un mauvais conseiller. J'avais l'intention de vous proposer de nouveau des choses qui n'avaient pour but que le bonheur de votre fille et votre propre bien-être ; mais je vois bien que la misère même n'a pu vous changer. Cela me fait grand'peine ; et je ne puis cependant faire l'impossible. Adieu donc.

Il se leva comme pour se retirer, et dit en soupirant et avec l'accent d'une profonde douleur :

— Pauvre Clara !

Tout à coup Jean Staers porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer amèrement. Comme si la secousse qui brisait son orgueil eût violemment ébranlé son système nerveux, il fut saisi de mouvements convulsifs et un cri lugubre s'échappa de sa poitrine oppressée.

Le père Torfs le considéra pendant quelque temps sans parler. Une profonde compassion se peignit sur son visage; bientôt il posa la main sur l'épaule de son voisin et dit d'une voix qui cherchait à consoler :

— Allons, Jean Staers, modérez votre douleur; écoutez-moi; je vais vous dire ce que je voulais vous proposer...

— Ah! je suis une misérable créature, un scélérat abandonné de Dieu! s'écria Jean Staers désespéré. Je mériterais d'être anéanti et précipité dans l'enfer pour y brûler éternellement, comme un affreux démon que je suis! Cette nuit je n'ai pas dormi; car, pour la première fois depuis longtemps, je n'avais rien bu, absolument rien. Mon père, ma mère, ma femme, sortis de leur tombe, sont apparus à mes yeux; ils m'ont reproché mon infâme conduite, accusé d'avoir empoisonné leur vie, et dit que j'étais cause de leur mort prématurée.....

— Vous vous égarez; ne vous faites pas plus coupable à vos yeux que vous ne l'êtes en réalité, murmura le vieux Torfs.

— Je m'égare! reprit Staers avec une amère ironie. Pendant quinze années j'ai scandalisé tout le village en vivant comme une brute; j'ai englouti le fruit des sueurs de mon père, l'héritage de mon enfant, dans d'ignobles

débauches ; j'ai juré, maudit, blasphémé à toute heure comme si du fond de mon ivresse dégoûtante, j'eusse voulu me dresser contre Dieu même. Ah ! ivrogne sans cœur, j'ai vu avec une égale insensibilité les soins que me prodiguait Clara, son amour, sa douleur ! J'ai jeté sur sa jeunesse un ineffaçable opprobre... et, comme dernière récompense de son dévouement, je l'ai jetée sur la paille de la misère, et livrée en proie aux plus affreuses humiliations. Damnation ! je n'ai plus d'âme : il n'y a plus dans mon cœur qu'un vil mélange d'appétits brutaux, d'égoïsme, de lâcheté et d'orgueil... Vous venez m'offrir votre aide, vous voulez rendre Clara heureuse et l'arracher à la misère... et moi, monstre dénaturé, je n'ai pas assez de puissance sur moi-même pour vous en être reconnaissant. Loin de là, mon âme avilie repousse le bienfait et s'écrie que votre bonté m'humilie. Oh ! abandonnez-moi ; je ne suis pas digne de votre bienveillance. Dieu m'a maudit !

Le vieux Torfs était tellement ému par l'aveu que faisait Jean Staers de sa culpabilité, que des larmes de pitié brillaient dans ses yeux. Il garda un instant le silence, puis se rassit sur la chaise qu'il venait de quitter, prit avec intérêt la main de son voisin, et lui dit d'une voix pleine d'amitié :

— Jean, il n'y a pas de faute si grande que ne rachète le repentir. Bien que je sois sensible à votre douleur, je suis cependant bien heureux de voir que vous avez ouvert les yeux sur les erreurs de votre vie passée. C'est beaucoup de gagné. Laissez-moi vous faire quelques questions, et vous verrez que nous arriverons

bientôt peut-être à une bonne résolution. Dites-moi, combien vous reste-t-il du prix de votre vache ?

— Rien, répondit Staers ; je l'ai remis entre les mains de l'homme d'affaires de notre propriétaire, et ce n'est qu'après l'avoir serré dans un coffre, qu'il m'a dit que le jugement n'en serait pas moins exécuté.

— C'est égal ; vos dettes sont diminuées d'autant... Clara m'a dit que vous aviez pris la résolution de ne plus boire ! Avez-vous pris ce parti sérieusement, irrévocablement ?

— Si je bois encore, ne fût-ce qu'une seule goutte, s'écria Jean Staers en serrant les poings, je veux bien que...

— Non, non, pas de serments ! interrompit le vieillard ; votre parole suffit pour le moment.

— Boire ? reprit l'autre. Je suis si fermement décidé à ne plus mettre le pied dans un cabaret, que je ne le ferais pas, même au prix d'un monceau d'or. Jamais ! jamais !

— A la bonne heure ! Voilà qui est bien ! Et vous avez l'intention de travailler comme il convient à un homme...

— Ah ! voisin Torfs, je ne sais si je dois vous dire cela... mais je veux mourir parce que ma mort fera le bonheur de mon enfant. Et comme c'est là le seul bien que je puisse lui faire, j'en finirai avec ma misérable vie...

— Comment ? comment ? en finir avec votre vie ? s'écria le vieillard avec horreur ; mais vous êtes fou ! Ne croyez-vous donc plus que vous avez une âme et qu'il

Y a un Dieu au ciel? Malheureux, vos paroles me font trembler!

— Vous vous trompez! répliqua Jean Staers; ce n'est pas là ce que je voulais dire. J'ai résolu de travailler comme un esclave, tant et si longtemps que ce soit fait de moi et que mon corps succombe sous la peine...

— Ce n'est que cela? dit le vieux Torfs avec joie et en poussant un soupir de soulagement. Alors, soyez tranquille; le travail qu'on accepte de bonne volonté n'a jamais tué personne; au contraire, il donne la force et la santé... Mais, voisin Jean, vous avez tort de vous exalter comme cela. Même quand il s'agit de bien faire, le meilleur chemin à prendre est de délibérer avec calme, comme aussi la modération est le seul moyen sûr d'arriver à son but. Voulez-vous sérieusement sacrifier votre fatale passion pour la boisson au bonheur de votre fille? Commencez alors par accepter avec patience l'épreuve de l'adversité, et regardez en face l'humiliation avec courage et fermeté. Maîtrisez votre orgueil; c'est lui qui vous fait parler si durement et vous fait vous révolter avec colère contre un sort que vous ne pouvez éviter. Écoutez-moi avec calme; je vous prouverai que vous n'avez pas de raisons pour désespérer. Hier, vous ne vous êtes pas bien conduit à mon égard; j'étais fermement résolu à ne plus jamais vous adresser un mot. Mais la douleur de Clara exposée à l'insulte et fondant en larmes devant votre porte, m'a vaincu. Tout est oublié et pardonné. J'ai réfléchi toute la nuit, à ce que je pouvais encore faire pour vous venir en aide, à vous aussi bien qu'à votre fille. La première

condition que je pose, c'est que vous renonciez à boire... car si j'apprenais que vous eussiez encore une fois pris du genièvre, je vous abandonnerais irrévocablement à votre sort et ne m'inquiéteraï désormais pas plus de vous que si je ne vous avais jamais connu.

Une bouffée de colère gonfla le cœur de Jean Staers et se refléta sur sa physionomie ; il fit visiblement effort pour comprimer ce sentiment, mais il en demeura néanmoins quelque chose dans ses paroles :

— Vous voulez sauver Clara de la misère ? Eh bien, prenez-la chez vous ou ayez soin d'elle d'une autre façon. Je quitterai le village et irai chercher ailleurs un pain amer, jusqu'à ce que je n'en aie plus besoin.

— Toujours l'orgueil ! grommela le vieillard. Non, non, je ne l'entends pas ainsi. Si par hasard vous buviez encore une fois, vous recommenceriez comme adis et me feriez des avanies que je veux et saurai éviter.

— Mais je vous dis que je ne boirai plus jamais... jamais !

— Voilà ce qu'il nous fallait savoir avant tout, vous comme moi. — Écoutez-moi attentivement, et ne m'interrompez pas. Vous ne possédez plus rien ; et si vous ne voulez pas aller mendier, il vous faut travailler, travailler comme journalier. Eh bien, voici ce que je vous propose : vous travaillerez pour moi ; je vous donnerais le salaire le plus élevé, et même je n'y regarderai pas si, dans les commencements, vous deviez vous reposer de temps en temps.

— Travailler pour *vous*? être *votre* ouvrier, *votre* domestique? murmura Jean Staers avec désespoir?

— Qu'importe pour qui vous travaillez? Cela n'est-il pas égal?

— Non, cela ne m'est pas égal à moi, répondit Jean Staers. C'est plus fort que moi; cette pensée me fait mourir de honte!

— Je comprends : vous m'en avez toujours voulu; mais était-ce ma faute? Vous ai-je jamais fait le moindre mal?

— Non! s'écria Jean Staers, c'était l'envie qui me rongea. Votre prospérité croissante était pour moi un éternel reproche que je ne pouvais digérer... Maintenant encore, j'eusse mieux aimé travailler pour d'autres que pour vous.

— C'est impossible, voisin; pour votre propre bien, il est nécessaire que je vous aide dans la lutte que vous aurez à soutenir contre votre malheureuse passion. Ne vous fâchez pas; il ne suffit pas de dire : *Je ne bois plus!* pour être guéri de ce terrible mal. Ainsi vous travaillerez à la journée chez moi. Je ne tiens à cette condition que pour trois mois. Ce n'est pas pour être votre maître; bien au contraire, c'est de ma part une tentative pour pouvoir un jour devenir votre ami. Ensuite il est bien sérieusement entendu, n'est-ce pas? que, durant tout ce temps, vous ne boirez pas de genièvre, mais pas une seule goutte; car, voyez-vous, quelque ferme et bonne que soit votre résolution, ayez la témérité d'approcher les lèvres du verre, et le diable vous tient de nouveau et infailliblement

dans ses griffes!..... Eh bien, acceptez-vous l'épreuve?

Un ironique sourire contracta les lèvres de Jean Staers.

— C'est inutile! répondit-il, soyez sûr que je ne boirai plus.

— Mais vous soumettez-vous à l'épreuve avec bonne volonté et en ami?

— Oui, puisque vous le voulez.

— J'ai encore quelque chose à dire. Si vous tenez parole et que, durant trois mois vous vous absteniez de boire, vous aurez gagné assez de puissance sur vous-même pour remplir désormais vos devoirs d'honnête homme et de père. Je serai devenu un ami pour vous. Nous commencerons alors à parler de nos enfants, et nous aviserons s'il ne serait pas bien de les laisser se marier après Pâques. Vous ne resteriez donc pas longtemps journalier, Jean Staers. Mon fils vous nommerait son père, et vous comprenez que nous ne vous laisserions pas dans une condition humiliante. Ma première proposition, celle que vous avez rejetée hier, reviendrait alors sur le tapis. Nous établirions nos enfants dans une petite ferme, et vous viendriez demeurer avec nous, non comme ouvrier ou comme domestique, mais comme parent, comme membre de notre famille.

Pendant que le vieillard parlait, Jean Staers le contemplait avec une expression de physionomie qui ne lui était pas habituelle; son visage semblait s'illuminer sous l'influence d'une douce émotion, et ses yeux brillaient comme si les paroles de son voisin eussent versé dans son cœur une bienfaisante consolation.

Le vieux Torfs s'aperçut de cet heureux revirement dans ses dispositions. Aussi fut-ce d'une voix plus douce et avec plus de sentiment encore qu'il poursuivit son discours :

— Jean, jusqu'ici chacun dans le village vous a blâmé et dédaigné; vous-même avez horriblement souffert, et vous vous êtes livré aveuglément à la boisson pour étouffer la voix de votre conscience, n'est-il pas vrai? Ah! mettez à exécution votre bon propos, et vous verrez combien la vie sera pour vous pleine de joies! Les gens se réjouiront de vous voir devenu meilleur, ils vous rendront leur estime à cause du sage parti que vous aurez pris. Avec le temps tout sera oublié, et vous trouverez force et courage dans la conviction que de nouveau vous remplissez, comme il convient, vos devoirs envers Dieu et envers les hommes; vous pourrez marcher la tête haute et n'aurez à baisser les yeux devant personne. Nous serons bons amis; nous travaillerons ensemble pour nos enfants, car ils doivent un jour hériter de tout notre bien, n'est-il pas vrai? Nous nous réjouirons de leur amour, de leur bonheur... et quand, à la fin, le bon Dieu qui est au ciel nous appellera devant son tribunal, nous y paraîtrons, confiants dans sa miséricorde!

Depuis quelques instants déjà, Jean Staers se sentait profondément ému par le ton inspiré du vieillard. Des larmes abondantes coulaient silencieusement sur ses joues.

— Vous avez trop de bonté, dit-il enfin, je ne mérite pas cela!

Et, levant soudain les mains au ciel, il s'écria :

— Ah! je pourrais encore échapper à l'opprobre! Il ne serait pas trop tard pour expier mes fautes passées! je trouverais une famille qui m'aimerait! je pourrais travailler pour ma chère Clara et me rendre digne de la douce affection qu'elle me porte! je pourrais la voir heureuse? Ah! Torfs, excellent homme que vous êtes, vous voulez me rendre la vie, le repos de l'âme, la confiance en la bonté de Dieu! merci, merci!

— Donnez-moi la main là-dessus, dit le vieillard, donnez-la-moi comme un gage d'amitié et de persévérance.

Jean Staers serra la main de son voisin d'une étreinte fébrile; et comme s'il ne pouvait garder de mesure en rien, il accabla le vieillard d'ardents remerciements, à tel point que Torfs, pour mettre fin à ses protestations de reconnaissance, l'interrompit d'un ton grave et sérieux :

— Jean, dit-il, j'ai foi dans la loyauté et la fermeté de votre résolution; mais permettez-moi de vous parler, une fois encore, comme s'il était possible que vous succombassiez à la tentation. Ce que je demande de vous est le prix de l'avenir et du bonheur de votre fille. Si vous vous laissiez, une seule fois encore, séduire par la boisson, je briserais sans miséricorde toute relation avec vous, et je défendrais même à mon fils de voir désormais Clara, dussé-je employer pour cela toute mon autorité paternelle. Ce n'est pas la fermeté qui me manque; ce que j'ai mûrement décidé est toujours infailliblement exécuté. Mais je suis certain que vous ne

briserez pas, comme un père inhumain, la vie de votre fille, pour satisfaire une malheureuse passion. Vous reconnaîtrez qu'un abîme d'opprobre, de misère et de réprobation est ouvert sous vos pieds; vous ne vous y précipiterez pas en y engloutissant votre enfant avec vous, maintenant que le salut et le bonheur vous sourient.

— Non, non, ne craignez rien, dit Jean Staers d'une voix émue, je suivrai votre conseil; je me laisserai guider comme un enfant, je me soumettrai à votre volonté et vous servirai avec gratitude et respect. Je ne puis dire davantage, les paroles me manquent pour exprimer comme il faut le sentiment de reconnaissance qui fait battre mon cœur. Mais soyez-en bien sûr, je ne boirai plus jamais, jamais rien que de l'eau...

— Et du café et de la petite bière que vous aurez chez nous. Il ne faut pas aller si loin, voisin, c'est dangereux. Celui qui lance sa flèche au delà du but manque celui-ci tout aussi bien que celui qui lance la sienne en deçà.

Le vieillard se leva, pressa une fois encore la main de Staers et dit :

— Je suis content; un heureux espoir remplit mon cœur. Nous passerons encore ensemble de bons jours sur la terre. Quand viendrez-vous travailler chez nous?

— Demain, si vous voulez.

— Demain? j'aurais préféré que vous vinssiez dès cette après-dînée; car, voyez-vous, Jean, le travail est l'arme la plus puissante contre tous les vices, et il n'est pas bon que l'homme demeure trop longtemps seul avec

ses pensées. Quand on est oisif, il passe par la tête autant de mauvaises pensées que de bonnes.

— Va donc pour cette après-dînée; je veux faire tout ce qui vous plaira...

— Nous battons ensemble de l'orge nouvelle. Vous sentirez combien le travail soulage l'esprit et réjouit le cœur. A tout à l'heure donc!

Le père Torfs quitta la cabane, le cœur tout joyeux. Quelque souci que lui eussent donné d'abord et sa tentative et les conséquences qu'elle pouvait amener, il s'applaudissait intérieurement de l'avoir faite. La pensée qu'il allait être le bienfaiteur de son prochain remplissait son âme d'une sorte de joyeux orgueil. A ce sentiment se mêlait la douce satisfaction d'avoir préparé le bonheur de son fils et de lui avoir épargné de grandes douleurs et de cruelles souffrances.

Il traversa les champs d'un pas rapide et gagna bientôt sa ferme, sur l'arrière-porte de laquelle il vit sa femme et Clara qui le regardaient d'un œil interrogateur, et qui semblaient se réjouir d'avance en le voyant sourire.

Toutes deux firent quelques pas à sa rencontre, et lui demandèrent avec impatience le résultat de sa visite à la cabane.

— Tout va bien; je suis content, dit le vieillard. Il y a encore du sentiment, de la vertu même dans Jean Staers. J'espère que tout ira à souhait.

— A-t-il accepté vos propositions? demanda la mère.

— Oui. Cela a coûté un peu de peine d'abord; mais, vois-tu, Beth, il ne faut pas trop demander à un homme

si malheureux. Cologne et Aix-la-Chapelle n'ont pas été bâties en un jour. Cela ira , cela ira. Je suis content que Dieu m'ait inspiré cette pensée , il en sortira quelque chose de bon.

Il saisit la main de la jeune fille qui l'écoutait toute tremblante.

— Et vous, Clara, dit-il d'une voix pleine d'affectueuse bonté, vous nous aiderez un peu, n'est-ce pas, à fortifier votre père dans sa bonne résolution? Ah! réjouissez-vous aussi : les beaux rêves d'hier deviendront une vérité. Vous serez pour nous une fille bien-aimée, et nous passerons tous ensemble une vie douce et heureuse.

La jeune fille était tellement touchée que, dans son émotion, elle détourna la tête pour cacher ses larmes.

Tout à coup un bruit lointain parut avoir frappé son oreille, car elle leva vivement la tête et regarda dans la campagne, du côté où le sifflement d'un fouet s'était fait entendre.

Elle poussa un cri de joie, leva les mains au-dessus de sa tête et les agita joyeusement.

— Que faites-vous, Clara? demanda la mère Beth étonnée.

— Regardez, regardez, s'écria la jeune fille, là-bas dans le chemin creux... voilà Lucas avec sa charrette! Oh! comme il va être content!

Elle continuait toujours de faire des signes à Lucas.

— Ah, ah! il l'a vue! s'écria-t-elle. Écoutez comme il fait claquer joyeusement son fouet! il arrive! il arrive!

Et en effet on entendait au loin le claquement répété, d'un fouet qui coupait l'air.

— Oh ! le vaurien ! s'écria le père Torfs en frappant du pied avec colère. L'étourdi ! il va faire courir le cheval ! Il va se casser bras et jambes tout à l'heure. Voyez comme la charrette cahote dans le chemin ; il va tout briser. Soyez sûres qu'il n'arrivera pas jusqu'ici sans mettre tout en pièces. L'écervelé me paiera cela ! Oh ! ces jeunes gens ! Il n'y a pas moyen de les contenir. Attends ! attends, va !

— Non, non, ne vous fâchez pas, père Torfs, dit Clara d'une voix insinuante ; c'est le plaisir, la joie... Je vais courir au-devant de lui et lui dire d'aller moins vite.

— Oui, vous avez beau dire ; écoutez comme ma pauvre charrette craque et grince ! grommela le vieillard. Le forgeron y trouvera son compte. Et dire que mon pauvre argent est gaspillé comme cela ! Tenez tenez, voilà le cheval qui trotte !

Clara n'entendit pas cette dernière lamentation ; rapide comme la flèche qui s'échappe de l'arc, elle s'était élancée au dehors et courait, les mains étendues, au-devant du jeune homme.

## V

L'après-dînée, Jean Staers se rendit chez son voisin pour y travailler comme journalier.

Le père Torfs lui mit un fléau en main et le mena

vers la grange où ils devaient battre de l'orge nouvelle avec un second ouvrier.

Lorsque Jean Staers entra dans la grange, il fut saisi d'un douloureux frisson ; la colère contracta ses lèvres et le rouge de la honte couvrit son front. Il venait de reconnaître dans l'ouvrier un de ses anciens domestiques, que, dans un accès d'ivresse, il avait brutalement chassé de sa ferme.

Le pauvre manœuvre lui sourit familièrement, et dans son sourire il y avait comme une raillerie vengeresse. C'est du moins ce que crut Jean Staers, dont le cœur, à cette vue et sous cette présomption, s'emplit d'un fiel amer.

Ce fut pis encore quand Jean Staers, soit qu'il fût distrait, soit qu'il eût perdu l'habitude de ce travail, fit retomber son fléau avec maladresse et en dehors de la mesure. L'ouvrier se mit à dire des plaisanteries et s'égaya aux dépens de l'inhabileté de son ancien maître. Celui-ci comprima à grande peine sa colère, fixa obstinément les yeux sur la paille étendue dans l'aire, et ne regarda plus ses compagnons de labeur.

Le vieux Torfs crut voir dans le mutisme obstiné de Staers une suite naturelle du chagrin que lui causait le malheur qui l'avait frappé. Pendant l'après-dînée entière il fit tous les efforts possibles pour relever son courage, et même lorsqu'on jeta sur l'aire de nouvelles gerbes, le vieillard profita de l'occasion pour dire des joyeusetés afin d'amener, si c'était possible, un sourire sur les lèvres de son voisin attristé.

Tout fut inutile ; Jean Staers travaillait avec un zèle

tel que la sueur ruisselait de son front, et bientôt il s'acquitta de sa tâche avec plus d'habileté; mais à toutes les marques d'amitié du vieillard, il ne faisait que de brèves réponses et ne disait pas un mot de plus qu'il n'en fallait pour ne paraître ni grossier ni impoli.

Cela dura ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Jean Staers salua froidement, prit congé de son voisin et se rendit à sa demeure. Lorsque l'ouvrier lui avait souhaité le bonsoir amicalement, il avait détourné la tête sans répondre.

Le lendemain et les jours suivants, cela n'alla pas mieux. Au contraire, comme Jean Staers travaillait dans les champs, et par conséquent devait traverser de temps en temps le village avec la voiture de son nouveau maître, son orgueil toujours vivant reçut de profondes blessures. Les gens qu'il rencontrait le regardaient avec une sorte de curiosité étonnée qui l'irritait et l'abreuvait de honte; il voyait dans chaque regard, dans chaque parole des habitants du village, une insultante raillerie.

Il fut plus irrité encore quand il remarqua que les paysans accouraient du fond des granges et des écuries pour le regarder passer et paraissaient rire et se moquer entre eux de son abaissement.

Son cœur saignait; une colère renfermée le consumait et arrivait parfois au paroxysme d'une rage désespérée mais muette.

Ne voyant aucun moyen de traduire en paroles ou en actes, les cruelles impressions qui torturaient son âme, il tomba dans un mutisme de plus en plus sombre.

Cependant il avait promis de subir l'épreuve jusqu'au bout et de tenir sa parole ; le bonheur de sa fille était à ce prix. C'est pourquoi il s'efforçait, pour autant que le lui permettait son indomptable orgueil, de complaire au père Torfs, et il exécutait ponctuellement ses ordres avec une patiente résignation.

Le morne silence que gardait toujours son père, attristait extrêmement Clara. Il n'y avait pas d'efforts qu'elle ne fît pour donner à son cœur courage et espérance. Quand il rentrait pour le dîner à midi, ou quand, le soir, il revenait du travail, épuisé de fatigue, elle l'entourait des plus tendres soins, lui adressait les plus affectueuses paroles de consolation, et d'une voix enjouée faisait passer sous ses yeux les joies d'un avenir meilleur.

Il lui répondait avec bonté et lui semblait reconnaissant de sa douce affection ; mais il savait rompre l'entretien sur-le-champ et réduire la jeune fille au silence par une soudaine et invincible froideur. Il allait alors s'asseoir dans un coin, et, la tête dans les mains, demeurait absorbé dans une muette méditation, jusqu'au moment où, après avoir souhaité brièvement la bonne nuit à Clara, il se retirait dans la chambre au-dessus de la cave et fermait la porte derrière lui.

Cette étrange conduite remplit bientôt de tristesse Clara et Lucas ; le bonheur qu'ils avaient rêvé se voilait peu à peu à leurs regards, et bien qu'ils ne sussent pas ce qu'ils avaient à craindre, souvent leur cœur se serrait d'angoisse, quand ils songeaient à l'avenir.

Le père Torfs était, sur ce point, d'un tout autre sentiment. A vrai dire la triste morosité de Jean Staers ne

lui plaisait guère, mais il lui paraissait suffisant qu'il s'abstînt de boire et fit le travail qui lui était confié. A son avis, on ne pouvait exiger davantage de prime-abord, et la tristesse de Jean Staers disparaîtrait à mesure qu'il s'habituerait à sa nouvelle condition. De plus, s'il subissait triomphalement l'épreuve et résistait victorieusement pendant trois mois à sa fatale passion pour la boisson, il ne serait plus réduit à travailler comme journalier; au contraire, il deviendrait un parent, un membre de la famille, en un mot, l'égal de Torfs. Cette amélioration dans sa position, l'affection de sa nouvelle famille, le bonheur de sa fille, tout cela parviendrait à l'arracher à la mélancolie qui l'accablait.

Voilà ce que disait le vieillard à son fils et à Clara. Il s'efforçait à leur faire comprendre que tout allait pour le mieux; et pour chasser la tristesse de leur âme, il se moquait même parfois de leurs appréhensions.

Ce qui lui inspirait ces rassurantes idées, c'était l'apparente soumission de Jean Staers à ses moindres ordres et la patiente douceur de ses réponses à ce que lui, Torfs, disait-on, demandait.

Si le vieillard eût vu comment le père de Clara, quand il n'était pas en sa présence, grinçait parfois des dents, frappait du pied et grommelait de sourdes imprécations, il n'eût véritablement plus regardé les craintes de ses enfants comme dénuées de fondement. Mais devant lui Jean Staers comprimait toute explosion d'impatience ou de colère et feignait une triste mais calme résignation.

Dix jours déjà s'étaient écoulés sans que Jean Staers

eût laissé voir quelque envie de boire de l'eau-de-vie; et l'on commençait à croire généralement dans le village que, grâce à une puissance extraordinaire de volonté, il parviendrait à vaincre un vice si difficile à dominer autrement.

Cependant, à cette époque, se manifestèrent quelques présages qui commencèrent à inquiéter sérieusement le père Torfs et le forcèrent à se demander avec défiance si le père de Clara avait accepté de bon cœur et avec une ferme volonté l'épreuve imposée.

Quand parfois il lui rendait visite dans la campagne, il n'était pas rare qu'il le surprît les bras croisés, et le travail fait par lui à la fin de la journée attestait aussi qu'il avait dû passer bien des heures dans l'inaction.

Les deux vices que le vieux Torfs haïssait et exécrait le plus au monde, étaient l'oisiveté et l'ivrognerie. Cela le peinait de devoir s'avouer que, tout en se guérissant du second, Jean Staers persévérerait probablement dans le premier. Cependant le vieillard l'excusait sur ce point autant que cela lui était possible; il croyait avoir remarqué que, depuis quelques jours, le père de Clara était plus pâle que d'ordinaire et que ses joues étaient visiblement amaigries.

Torfs en lui parlant de cela, lui avait dit que si, par hasard, il se trouvait indisposé, il devait le dire, et qu'en ce cas, il pourrait demeurer chez lui pendant quelques jours pour se reposer; mais Jean Staers avait répondu qu'il était très-bien portant et se sentait capable d'accomplir tout travail qui ne surpasserait pas les forces d'un autre.

Le douzième jour, — c'était un samedi, — le père Torfs revenait de la ville où il avait été mandé par son propriétaire. Arrivé au bout du chemin creux, il n'avait pas pris l'allée de sapins, mais bien un sentier qu'il savait devoir le conduire aux abords d'un champ auquel Jean Staers était occupé à distribuer du fumier.

Lorsqu'il fut en cet endroit et se trouva devant le père de Clara, il lui prit la main et dit d'un ton joyeux :

— Bon courage, ami Jean; cela ira. Voulez-vous que je vous dise une chose qui vous réjouira?

Il lui frappa sur l'épaule et poursuivit :

— Hein, que diriez-vous si je vous assurais que vous pourrez vous coucher plus tôt que vous ne vous l'imaginez, là-bas, dans la grande ferme?

— Moi? Le nouveau fermier aurait-il besoin d'un domestique? murmura Staers avec une ironie contenue.

— Vous ne me comprenez pas; je veux dire que vous habiterez la ferme de pierre, tout à fait comme jadis.

— Mais le nouveau fermier est pourtant bien Frans Vlengels du coin du bois?

— Il a en effet eu l'idée de la ferme et en a offert beaucoup d'argent; mais l'homme, voyez-vous, Jean Staers, l'homme!...

Le vieillard porta la main à la bouche et lui fit décrire un quart de conversion à l'instar de la main d'un buveur.

— C'est pour cela, voyez-vous, voisin Jean, que le propriétaire n'a pas voulu entendre parler de lui. Il

aime encore mieux louer sa ferme à bon marché avec la certitude qu'on le paiera et que ses champs épuisés seront mis en meilleur état. Devinez un peu qui est le nouveau fermier.

— Que m'importe? grommela Jean Staers. Je voudrais ne plus jamais entendre parler de cette ferme, ce vilain trou où je me suis perdu.

— Allons, allons, réjouissez-vous, voisin Jean; c'est moi qui suis le nouveau fermier.

— Je savais bien que cela finirait ainsi! s'écria Jean Staers avec un sourire contraint qui simulait la joie sans cacher l'envie.

— Et je l'ai obtenue à un prix raisonnable, poursuivit le vieillard. Je ne donne par an guère plus que vous. C'est une mine d'or, mon ami. Le propriétaire, qui m'aime parce qu'il me connaît depuis vingt ans comme un honnête homme et sait que j'améliorerai son bien, le propriétaire ouvre sa caisse pour moi; je puis acheter vaches et chevaux et tenir domestiques tout autant qu'il me plaît. Cela ira, et nous allons retrousser nos manches! Ah! voisin, nos enfants finiront par avoir assez douce vie en ce monde; car si aujourd'hui nous ne gagnons pas des tas d'argent, il faudra tirer l'échelle et dire: Que la volonté de Dieu soit faite, mais nous sommes trop bêtes ou trop paresseux pour devenir riches!

Pendant cette triomphante explication du vieillard, les yeux de Jean Staers demeuraient opiniâtrément fixés sur le sol; on eût même dit que sa main affaissée le long du corps tremblait.

— Eh bien ! que dites-vous de ces nouvelles ? demanda Torfs, surpris de son silence.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien ; je vous souhaite de réussir, murmura Jean Staers.

— En attendant, gardez-vous de perdre courage, dit le vieillard avec une joie croissante. Le temps fixé pour l'épreuve sera bientôt écoulé. Alors vous quitterez votre chaumière et viendrez demeurer avec nous à la ferme de pierre. Nous ne différerons plus longtemps le mariage de nos enfants, sinon ma petite ferme pourrait rester vide. Heureusement encore que nous sommes en hiver, et qu'il n'y a pas mal d'ouvrage pour le maçon et le charpentier à la ferme de pierre ; car le propriétaire veut la remettre entièrement en bon état. Lundi, nous irons voir ensemble par là, et nous aviserons au moyen de préparer les champs avant l'hiver, de façon à en retirer de bonnes moissons l'an prochain. La terre a reposé, ami Jean ; elle sera avantageuse à cultiver. Venez dans une petite heure à la maison ; nous y prendrons une jatte de café et dirons un mot au pain de seigle de la mère Beth. A tout à l'heure ! à tout à l'heure !

L'œil sombre et dans une attitude immobile, Jean Staers, appuyé sur sa fourche à trois dents, suivit de l'œil le vieillard, et, même après que celui-ci eut entièrement disparu, son regard conserva la même direction.

Plongé dans le plus profond désespoir, les traits contractés par de douloureuses convulsions, il resta comme anéanti dans la même position, jusqu'à ce qu'il enten-

dît aux alentours de la maison de Torfs le retentissement de voix joyeuses qui paraissaient acclamer la bonne nouvelle qui arrivait.

Il fut alors tout à coup saisi de violents mouvements nerveux ; il jeta sa fourche loin de lui en murmurant d'incompréhensibles paroles. Il frappa du pied et serra les poings ; les sons qui s'échappaient de ses lèvres, tout inarticulés qu'ils fussent, avaient le ton d'horribles blasphèmes.

Il ne resta qu'un instant sous le coup de cette formidable émotion, et ne tarda pas de retomber dans une complète immobilité ; et comme si sa raison lui eût peu à peu rendu une juste idée de sa position, ses membres se détendirent, tandis qu'il se disait à lui-même d'un ton découragé :

— Misérable ! on t'apporte le bonheur de ton enfant, et tu te consumes d'envie. Lâche ! tu gis au fond du goufre de misère que toi-même as creusé, et tu hais comme un ennemi celui qui te tend une main fraternelle pour t'arracher à l'humiliation où tu te trouves. Oh ! la boisson ! la boisson ! Elle corrompt le cœur, elle tue l'âme... Mais je la vaincrai, j'étoufferai dans mon sein l'affreux démon qui me possède. Allons, Staers, misérable ivrogne, tu seras domestique dans la ferme de ton père ! Tu obéiras, tu travailleras comme un esclave, tu épui-  
seras tes forces au profit d'autrui dans la maison même où tu devrais commander en maître. Les gens se riront de ton abaissement ; ils se railleront de toi, et, dans leur envieuse satisfaction, se réjouiront de ton malheur... ~~mai~~ toi, tu te courberas, tu ramperas, tu dévo-

reras ta douleur, tu boiras à longs traits le poison de l'opprobre, et cela jusqu'à ce que tu succombes à la peine!

Il fit quelques pas en avant, ramassa sa fourche et se mit au travail; mais il y avait dans ses mouvements quelque chose de si désordonné, de si fébrile, qu'on eût dit qu'il voulait assouvir sa rage sur le fumier. Il y enfonça violemment sa fourche et dispersa çà et là la portion enlevée sans calcul ni mesure et avec la gesticulation d'un véritable insensé.

Au bout d'un quart d'heure, la sueur ruisselait de son front, et il avait peine à reprendre haleine. Cependant, il continuait toujours, et de temps à autre un rauque murmure sortait de sa gorge, comme s'il se fût excité lui-même à poursuivre cette lutte désespérée, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé et à bout de forces.

Tout à coup, il entendit la voix du père Torfs qui lui criait deloin de venir prendre le café promis.

— Damnation! hurla Jean Staers. Va, va t'asseoir à cette table! Vois comme tous sont heureux et battent des mains de joie! Écoute ta fille unique qui applaudit à ta honte! Et toi, dissimule, ris, sois joyeux... Sinon, on te chassera comme un valet qui ne suit pas assez servilement l'exemple de ses maîtres! Allons, allons, rampe, vile vermine que tu es!

Et tout en continuant à grommeler, il se dirigea à pas lents vers la demeure du père Torfs.

## VI

C'était le lendemain, vers deux heures de l'après-dînée.

Clara, son livre de prières à la main, était sur le point de partir pour l'église. Elle dit d'une voix douce à son père :

— Ainsi, vous allez sortir et aller vous promener dans la campagne pour vous distraire, n'est-ce pas? Voyez comme le soleil brille, et il fait si agréable et si doux dehors. Rester toujours ici, assis dans un coin, à vous chagriner, ce n'est pas bien, mon père. Vous vous rendrez malade. Le père Torfs dit aussi que vous devez prendre l'air. Ah! si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour moi. C'est une petite marque d'amitié qui ne doit pas vous coûter beaucoup, et je ne saurais vous dire combien j'en serais heureuse. Croyez-vous donc que cela ne me fasse pas de chagrin de penser que vous êtes encore là sur votre chaise pour toute l'après-dînée, la tête dans les mains, et songeant à mille choses tristes?

— Cela vaut mieux que d'affronter encore une fois la vue des gens et de devoir répondre à toutes sortes de questions insultantes! murmura Staers.

— Mais, mon père, reprit la jeune fille, c'est dimanche; presque tout le monde sera au salut. Vous ne rencontrerez personne. Et d'ailleurs, si vous ne voulez voir absolument personne, allez sur la lisière du bois; vous y serez bien certainement seul. On sonne déjà : je dois me hâter...

Elle prit la main de son père, et, fixant sur ses yeux un regard suppliant, elle dit :

— Cher père, ferez-vous ce que je vous dis? Irez-vous faire une petite promenade?

— Eh bien, oui! Qu'est-ce que cela peut me faire? Tout m'est parfaitement égal, répondit Jean Staers d'un ton brusque.

— Et si vous n'êtes pas encore de retour quand je reviendrai de l'église, j'irai chez la mère Beth; elle m'a priée de venir. Venez-y plus tard aussi, mon père. Vous savez que nous devons y jouer tous ensemble aux cartes vers le soir; le père Torfs l'a dit.

— C'est bien, c'est bien! grommela Staters. Fais en sorte de ne pas manquer le salut : il va cesser de sonner.

La jeune fille jeta encore à son père un rapide adieu et franchit la porte en courant.

Pendant quelques instants, Jean Staers resta assis dans une immobilité complète; un amer sourire grimaçait sur ses lèvres, et il regardait vaguement devant lui d'un œil farouche comme s'il eût vu apparaître devant ses yeux une image qui l'irritait :

— Jouer aux cartes! murmura-t-il. Oui, joue aux cartes et ronge-toi le cœur, tandis que les autres sont joyeux... Se promener! Oui, va errer à l'aventure dans la campagne! Kobe<sup>1</sup> Pasmans te demandera comme hier combien le grippe-sou te donne par jour. Le faiseur de balais, — un mendiant! — aura pitié de toi et

1. Abréviation de *Jacobus*, Jacques.

te dira qu'il est dur et humiliant d'en être réduit à aller travailler comme domestique dans la ferme de son père... et le forgeron ivre, tournant d'un air moqueur la main devant la bouche, te criera de loin : — Jean, Jean, mon brave, cela vient de là ! cela vient du verre ! Et jusqu'aux enfants qui courent après toi comme si tu étais une bête curieuse, et qui parlent avec mépris du fermier Staers, ce vaurien qui était riche autrefois et que la boisson a réduit à la misère.

Il se tut pendant quelques instants, pour évoquer sous des couleurs peut-être encore plus tristes, ces irritantes pensées.

Un désespoir croissant et une envieuse colère agitaient son âme dont tous les sentiments se peignirent successivement sur sa physionomie. Il reprit enfin avec un amer sourire :

— Et demain déjà il me faut aller travailler à mon ancienne ferme, aider aux maçons à placer de nouvelles tuiles sur le toit... Je serai là, au haut d'une échelle, en pleine rue. Tout le village voudra m'y voir ; les pères me montreront à leurs fils comme un exemple qui doit leur inspirer horreur. Mon histoire sera répétée cent fois en nouveaux termes ; et tandis que, mourant de honte et de colère, je serai sur le toit comme un martyr à la torture, en bas, dans la rue, on rira de moi, on plaisantera, on raillera, on criera tout haut que je l'ai mérité ! Oh ! quinze jours seulement se sont passés... et déjà je me sens faiblir ! Encore dix semaines, dix siècles d'affreuses souffrances, d'inferral désespoir !

Tous ses membres se contractèrent sous le coup

d'une violente émotion nerveuse. Il bondit en poussant une sorte de hurlement, et se mit à parcourir la chambre en tout sens, comme un insensé, en disant d'une voix rauque :

— Non, non, cela ne peut continuer ainsi. Il faut que cela finisse ! Clara ? Mais si j'étais mort, elle serait heureuse ! Rien n'empêcherait son mariage... Mon cadavre ne serait pas encore refroidi, que déjà les Torfs en parleraient de ce mariage ! Ah ! je serais délivré de l'opprobre qui pèse sur moi, je serais insensible comme la pierre, je n'aurais plus ni conscience qui torture, ni cœur qui sente !

Il s'élança, mit la main à la serrure du garde-manger et en ouvrit la porte. Une lueur semblable au rayonnement de l'acier brilla à ses yeux.

Tremblant, il resta un instant en contemplation... puis il parut saisi tout à coup d'horreur et d'effroi ; car il referma la porte et fit un bond en arrière en poussant un cri sourd et étouffé.

Comme s'il voulait échapper à une idée effrayante, il se mit de nouveau à parcourir la chambre en laissant échapper mille paroles confuses, mille exclamations sans forme ni sens.

Tout à coup il s'arrêta devant la fenêtre et se mit à regarder au dehors. Un sourire, expression d'une joie étrange, illumina ses traits, et il aspira avec toute l'ardeur du désir vers une chose dont la vue semblait lui donner un indicible bonheur.

A une portée d'arbalète, de l'autre côté du ruisseau, se trouvait un cabaret au-dessus de la porte duquel se

balançait une enseigne. Sur cette enseigne était peint un cygne et à côté de ce cygne une pinte remplie de bière brune et une bouteille verte entourée de petits verres.

C'est sur cette bouteille que Jean Staers, la bouche ouverte, la poitrine haletante, arrêta son regard fasciné, tandis qu'il disait d'une voix tremblante :

— Du genièvre!... Ah! être mort, ne plus penser, ne plus souffrir! Boire, boire, et puis tomber là sans raison, sans âme! Sentir le feu circuler dans son corps, être riche, heureux, grand et fort!... Tout oublier, tout! Allons, allons!

Et d'un mouvement fébrile, Jean Staers tâta et chercha dans toutes ses poches.

— De l'argent? murmura-t-il, je n'ai pas d'argent. Le grippe-sou ne me paie que le lundi. Il se défie de moi; je pourrais aller boire le dimanche! Ah! j'ai vu de l'argent hier! Il doit y en avoir encore, là, dans le coffre de Clara!

A ces mots, il se pencha sur le coffre et en retira une petite boîte dont il versa le contenu sur la paume de sa main.

— De l'argent! s'écria-t-il avec joie. De l'argent! Un, deux, trois francs et demi! C'est assez, assez pour vivre... pour mourir...

Mais, comme si les pièces de monnaie lui eussent adressé une émouvante apostrophe, il les considéra bientôt d'un œil fixe et effrayé, et se prit à trembler et à chanceler sur ses jambes tellement que, pour ne pas tomber, il s'affaissa sur une chaise voisine.

L'œil égaré et toujours fixé sur les pièces de monnaie, il murmura d'une voix sombre :

— Misérable Judas, vendre l'âme de ton enfant ! C'est affreux ! Qu'allais-je faire ? Pauvre Clara, elle a travaillé pendant tant de nuits en secret, pour gagner cet argent ! La brasseuse lui avait donné des chemises à coudre. Elle a rassemblé, centime par centime, le prix de son travail, et cela en cachette ; je n'en devais rien savoir. Mais Lucas l'a trahie : elle veut m'acheter une belle cravate pour les dimanches ; elle veut me faire cette surprise, ce plaisir ! Et cet argent, cet argent amassé par l'amour filial, servirait à... Non ! non !

Il se leva brusquement et remit avec une précipitation fiévreuse l'argent dans la boîte et la boîte dans le coffre.

Comme il se penchait pour cela, un bruit étrange frappa soudain son oreille. C'était comme la voix lointaine d'un homme qui se rapprochait en suivant le chemin.

Jean Staers se leva et écouta avec un étonnement extraordinaire la chanson qui semblait devenir de plus en plus distincte pour lui, bien que l'air mutilé et les paroles bredouillées parussent plutôt venir d'un fou que d'un homme sensé.

— Le marchand de sable ! murmura Jean Staers, tandis qu'une expression d'envie se peignait sur son visage. Comme il est heureux ! Il a bu, il chante, il vit, il a de l'énergie, il ne connaît ni humiliation ni honte ! Il n'a pas de fille ; il peut boire. boire autant qu'il le veut !

Le chant s'approcha, la porte de la demeure de Jean Staers s'ouvrit et son ancien compagnon de cabaret apparut dans la chambre.

Klaes Grils, le marchand de sable, paraissait très-gai et de très-bonne humeur; ses yeux égarés tournaient dans leur orbite; ses joues et son nez étaient colorés d'une vive rougeur; il s'escrimait des mains dans le vide, et s'écria enfin en éclatant de rire :

— Eh! bon Dieu! tu vis encore! Jean Staers, mon brave garçon, je croyais que tu étais allé te fourrer dans un trou de taupe. Depuis que je ne t'ai vu, nous en avons bu passablement de ces diables de petits verres. Il est bon maintenant le genièvre au *Veau-Blanc*! J'ai voulu reconduire chez lui le fils du charron, mais il s'est couché là-bas dans une ornière et ne veut plus se relever. Chacun son goût; c'est son affaire!

Jean Staers arrêta sur son ancien compagnon un regard étrangement fixe; le marchand de sable, vacillant sur ses jambes, poursuivit avec mille gestes étranges :

— Ah ça! ami Jean, tu fais une figure comme si tu avais envie de manger de la chair humaine. Où vas-tu donc maintenant? Ferais-tu, par hasard, le grand seigneur et prendrais-tu ton petit verre à ton aise chez toi? Je vais en faire autant; j'ai là une petite bouteille; quand elle est pleine, elle ne contient qu'un demi-litre...

En disant ces mots, il plongea la main dans la poche intérieure de sa redingote et en tira une bouteille. Il tendit celle-ci à Jean Staers en bredouillant :

— Tiens, ça vient du *Veau-Blanc*. Goûte-moi un peu ce genièvre-là ! Mais seulement un coup : ne fais pas le goulu ; car cela est tellement bon que cela ferait sauter un mort hors de son cercueil.

La main était toujours tendue vers Jean Staers qui, frémissant et en proie à une muette angoisse, suivait tous les mouvements de la bouteille et de la main du marchand de sable.

— Ah çà, dit celui-ci d'un ton moqueur, est-ce que ton gosier serait bouché ? ou crois-tu peut-être que c'est de l'eau de savon du *Chien-Bleu* ?

— Arrière, arrière ! Ote cette bouteille de devant mes yeux ! s'écria Jean Staers tout en étendant involontairement la main pour saisir la bouteille.

Un lutte terrible s'engagea en lui. Un instant auparavant, le souvenir du pur et tendre amour de sa fille l'avait sauvé au bord de l'abîme, d'une chute décisive ; et maintenant voilà que la fatale bouteille venait faire chatoyer sous ses yeux son miroitement fascinateur. Elle lui souriait, elle lui apparaissait entourée de mille images de bonheur ; elle l'attirait avec une puissance irrésistible comme l'aimant attire l'aiguille.

Cependant la bestiale et repoussante physionomie du marchand de sable, qui grimaçait derrière la bouteille, lui eût peut-être donné la force de triompher de la séduction ; mais son compagnon lui dit avec un rire ironique et en retirant la bouteille :

— Ah ! ah ! je sais ce que c'est ; on en parle au *Veau-Blanc*. Tu attraperais des coups de verge, n'est-ce pas ?

Le grippe-sou te chasserait si tu prenais encore une seule goutte...

— Donne, donne ! hurla Jean Staers en s'élançant en avant et en étreignant la bouteille de la main comme d'une serre.

— Holà, un instant ! s'écria l'autre en courant après lui autour de la chambre ; un coup seulement ! Je te connais depuis longtemps ; ton gosier n'a pas de fond. Rends-la-moi ! rends-la-moi !

Jean Staers tenait la bouteille à la bouche et repoussait violemment le marchand de sable.

Il s'engagea une lutte de quelques instants qui dura jusqu'à ce qu'à la fin Jean Staers, poussant un long soupir, rendit la bouteille à son propriétaire, et, à bout de forces, tombât sur une chaise.

Le marchand de sable considérait tour à tour avec une muette stupéfaction la bouteille vide et son camarade hors d'haleine.

— Oh ! sors, va-t'en ! démon ! Tu m'as volé mon âme, tu as assassiné ma fille ! dit Jean Staers comme fou et frémissant d'horreur sur son siège.

— Superbe, par ma foi ! dit le marchand de sable. Que diable radotes-tu là ? Nous allons voir si tu ne me paieras pas ce que tu viens de me boire ! Je viens d'être en plein jour attaqué et volé comme dans un bois. Ah ! tu n'aimes pas le genièvre ; tu as peur de t'y brûler les lèvres ! Je m'en vais là-haut, sur la côte, au *Bœuf-Gras*, y boire un demi-litre du meilleur, et cela à ton compte. Si tu refuses de payer, je te fais venir devant le tribunal, aussi vrai que je m'appelle Klaes Grils. Voler, c'est

voler; on a bien mis à l'ombre pour six mois Sus, le ramasseur de fumier, parce qu'il avait trouvé un pain de vingt cents sur le comptoir du boulanger.

Le marchand de sable fit deux pas vers la porte comme pour s'en aller; pourtant il se retourna encore une fois et demanda :

— Tu le paieras, n'est-ce pas? Alors nous resterons, comme toujours, bons amis... Jean Staers, mon garçon, comme tu es laid avec ces grands yeux vitreux. Si je ne savais d'où cela vient, je te fuirais comme un chien enragé. Le diable qui est à l'église dans le tableau du *Jugement dernier* et toi, vous vous ressemblez comme deux gouttes de genièvre, comme deux gouttes d'eau, veux-je dire. A propos, j'oubliais de te demander une chose encore : est-ce vrai ce qu'on raconte au *Veau-blanc*, que le grippe-sou a loué ta ferme et que tu vas travailler chez lui comme domestique? sur ton propre bien... c'est-à-dire sur un bien qui a été le tien? Il faudrait qu'on ne pût dire qu'une chose a été, n'est-ce pas, Jean? Que de beaux écus nous aurions qui s'en sont envolés! Ainsi, la comparaison du curé, qui te faisait si bien faire le diable à quatre quand tu avais le vent arrière, cette comparaison est devenue une vérité? La hutte d'argile a fini par dévorer la ferme de pierre. Ah! mon brave, le curé est un homme d'esprit : dire la vérité quinze ans d'avance! Ainsi, tu deviens domestique de ce vieux ladre qui couperait un cheveu en quatre? Je te plains; il te faudra travailler comme un esclave... Et puis, le genièvre?... Ah bien, oui! Libre à toi de tirer du puits par seaux du vin de grenouilles!

Pendant cette ironique allocution, Jean Staers était resté sur sa chaise, l'œil égaré, perdu dans le vide; il ne fit pas le moindre mouvement; mais sa physionomie trahissait les violentes émotions qui agitaient son âme, et à chaque blessure que les railleuses paroles du marchand de sable portaient à son orgueil, ses dents grinçaient et de plus ardents éclairs de courroux s'allumaient dans ses yeux. Il était visible aussi que le genièvre commençait d'enflammer son cerveau; car la pâleur habituelle de son front faisait place de plus en plus à une teinte plus chaude.

— Adieu! dit le marchand de sable en reprenant la direction de la porte. Dis à ton maître, le grippe-sou, que je me moque pas mal de lui, quand même il louerait la ferme de Pierre...

Jean Staers bondit, courut au marchand de sable et le ramena dans la chambre.

— Attends, attends! s'écria-t-il d'une voix rauque gutturale et en se penchant sur le coffre; je vais et avec toi; je te paierai ta bouteille là-bas, au *Bœuf-Gras!*

— Voilà ce qui s'appelle parler! Ah! tu as de l'argent? et dans un coffre, encore? Pendant que tu y es, prends-en un peu davantage. Voyons voir!... De l'argent!

— Viens! viens! s'écria Jean Staers en franchissant la porte avant le marchand de sable.

Mais lorsqu'il mit le pied sur le seuil, une pensée qui le retenait lui passa probablement par la tête; peut-être voyait-il se dresser devant son esprit troublé l'image de

sa fille, tendant vers lui des mains suppliantes et demandant pitié pour elle et pour lui.

Sa main crispée s'attacha au jambage de la porte, et il s'arrêta, immobile et frémissant; mais le marchand de sable le poussa dehors et le suivit en fermant violemment derrière lui la porte de la cabane.

Jean Staers se mit à marcher avec une inquiète précipitation, en longeant une haie de chênes comme s'il eût craint d'être vu par quelqu'un. Mais la campagne était complètement déserte; aussi loin que pouvait s'étendre le regard, on n'apercevait pas un être vivant.

Le marchand de sable le suivait d'un pas chancelant et mal assuré, et grommelait :

— Hé, Jean ! est-ce que la terre brûle que tu cours ainsi ? Je te rattraperai bien, pourtant ; mes jambes sont encore bonnes... Oh ! me voilà tant soit peu dans la boue ? Et on appelle cela entretenir les chemins... Un honnête homme ne peut même aller au *Bœuf-Gras* sans se rompre le cou ! Allons ! me voilà, Jean ! Jean ! attends un peu ; nous nous reposerons un instant sur la lisière du bois, chez Kobe Snoeks...

Tandis qu'il trottait tant bien que mal tout en bredouillant, les deux ivrognes disparurent bientôt au coin du bois de sapins.

Un quart d'heure après, on vit de tous côtés de nombreuses personnes s'éloigner du village et regagner, par les chemins et les sentiers, leurs demeures situées dans la campagne. Le salut était fini.

Lorsque Clara rentra chez elle, un sourire de joie se dessina sur ses lèvres.

— Ah ! mon père est allé se promener ! s'écria-t-elle avec bonheur. C'est la première fois. Maintenant les choses iront mieux. Il se remettra peu à peu, et le cruel chagrin qui le tourmente se dissipera tout doucement. La brasseuse m'a donné de nouvel ouvrage... Quelle belle cravate j'ai vue à la fenêtre du sacristain ! Elle m'a donné dans l'œil ; mais je parviendrai bien à l'avoir... Et mon père sera bien content d'aller à l'église avec ; car il y a de quoi être honteux de sortir avec le chiffon usé qu'il a au cou. Et puis, il n'en sait rien ; je travaille quand il est au lit... Allons, je cours raconter bien vite les bonnes nouvelles à la mère Beth. Et ce soir nous jouerons tous ensemble aux cartes... et celui qui perdra devra dire trois *Notre Père*, et on lui mettra de plus une pincette sur le nez... Oh ! comme nous allons nous amuser, comme nous allons rire !

Légère comme un oiseau, elle franchit la porte et disparut au coin de la maisonnette.

## VII

— Bonjour, mère Torfs. Comme il fait beau temps, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'air bien joyeux, Clara ?

— Oui, oui, et je suis bien joyeux aussi !

— Asseyez-vous près du feu ; nous causerons un peu. Tout va probablement très-bien là-bas ?

— Mère Torfs, mon père est allé faire une promenade. C'est toujours un signe qu'il commence à se faire

à son nouvel état, et que petit à petit, il se guérira de sa tristesse.

— Il est allé se promener, dis-tu, Clara? C'est dimanche, ma fille; les cabarets sont ouverts tout au large!

— Oh! il n'y a rien à craindre, mère Beth; il est allé faire un tour dans les champs pour prendre l'air. Les cabarets? Encore une fois, ne craignez rien. Si mon père avait voulu... boire, il en a eu l'occasion assez souvent chaque jour; mais, soyez-en sûre, il persévère fermement dans ses bonnes résolutions... et si son esprit se calme un peu, je ne doute plus qu'il ne soit guéri pour toujours de son défaut.

— C'est bien ce que je pense aussi, Clara; tout ira bien. Peut-être surviendra-t-il encore une chose ou l'autre; mais Lucas ne renoncera pas pour cela... à ce que je puisse vous nommer ma fille. Voyez-vous bien, au dehors, Lucas ressemble peu à son père, dirait-on; mais au dedans, ils sont tous deux jetés dans le même moule. Lucas paraît patient, doux, facile à mener comme un enfant, n'est-ce pas? Fiez-vous-y, c'est une tête joliment dure que Lucas porte sur les épaules, Clara, et quand lui, tout aussi bien que son père, s'est imaginé de faire une chose qu'il croit bonne, je vous conseille d'essayer de l'en faire démordre. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, ils reviennent toujours tous deux à leur affaire jusqu'à ce qu'ils en soient venus à bout. Ils sont un peu entêtés; tous les Torfs ont cela; c'est dans le sang.

— Mais, mère Torfs, je croyais que Lucas devait revenir ici après le salut.

— Il est allé avec son père à la Gilde de Saint-Georges. Il y a réunion. Ils resteront absents au moins une heure encore.

— J'ai entendu dire qu'on veut nommer le père Torfs doyen de la Gilde; cela est-il vrai?

— Il paraît; mais Torfs refusera. Il ne veut pas avoir ces soucis en tête. La Gilde, voyez-vous, est sur un mauvais pied, et si Torfs acceptait, il voudrait améliorer les choses; car il aime mieux ne pas se mêler d'une chose que de la faire à demi.

— Cela serait beau pourtant si le père Torfs était doyen. Dites un peu, mère Beth, quel honneur pour la famille!

— Ah, ah, chère Clara, vous me faites rire! Innocente fille; vous vous inquiétez de l'honneur de la famille! Vous croyez sans doute que nous en sommes au dimanche des Rameaux et que Pâques est à la porte? Mais ne plaisantons pas. Je vous disais donc que les Torfs sont entêtés de leur naturel. Si vous alliez croire que c'est un vice, vous vous tromperiez. Il vous faut savoir aussi qu'ils ne prennent jamais une résolution sans l'avoir ruminée dans leur tête au moins pendant vingt-quatre heures; ils sont quelquefois préoccupés d'une idée pendant des années avant qu'elle puisse se réaliser. Et puis il leur arrive de se tromper de temps en temps, cela arrive à tout le monde et ce n'est pas leur faute. Mais ce qui est vrai, c'est que les Torfs sont des gens laborieux et qui mettent un grand scrupule à remplir tous leurs devoirs aussi bien envers Dieu qu'envers les hommes; et cela à tel point, qu'il y aurait de

quoi se fâcher parfois qu'ils ne fassent jamais rien où il y ait à redire un petit mot.

— Je songe à une chose, mère Beth. Ne pourrait-on nommer Lucas doyen de la Gilde ?

— Folle que vous êtes, il est bien trop jeune encore. Je ne sais vraiment quelle idée vous avez là. Clara, Clara, il ne faut pas avoir tant d'ambition. Honneur et gloire, voyez-vous, c'est tout comme le vent : soufflez sur votre main, vous le sentirez très-bien et croirez que c'est quelque chose, et pourtant ce n'est rien... Si je vous disais que les Torfs sont entêtés, ce n'était pas sans raison. Il faut savoir les prendre, ou l'on ne réussit pas. Une fois que vous en serez venue à vous appeler « madame Torfs, » — vous riez, hein ? — il faudra faire attention à ce qui se passe dans la tête de Lucas ; et si vous pensez qu'il songe à faire ou à entreprendre une affaire où il y ait du risque, faites vos observations à temps, et ne lâchez pas, quand même vous devriez l'ennuyer un peu, avant qu'il ait renoncé à son projet. Si vous ne pouvez lui faire abandonner son idée et si sa résolution est prise, ne le contrariez pas davantage : les Torfs ne supportent pas cela.

— Oh ! bonne mère, quand on s'aime bien, tout va de soi-même.

— Non, non, ma fille, rien ne va de soi-même en ce monde. Ce à quoi il faut surtout faire attention, c'est de ne jamais lui permettre, — mais jamais, entendez-vous ? — de rester au cabaret un quart d'heure de plus que dans les premiers temps de votre mariage. Dès que vous remarquerez chose pareille, mettez-vous à gron-

der, à être triste, à faire la mine, à pleurer, et ainsi de suite, sans cesser. Les hommes ne peuvent rien contre ces moyens-là et font tout ce que nous voulons pour se débarrasser de cette *éternelle scie*, comme ils disent. Je ne vous parlerai pas du fléau des villages, du genièvre. Pendant votre vie entière, vous avez eu sous les yeux un exemple trop triste, et Lucas aussi. Mais qui peut savoir? Un malheur, une contrariété! Les hommes prennent une ou plusieurs gouttes pour noyer leur chagrin, disent-ils, et souvent c'en est fait pour toujours. Voyez, dans le village là-bas, de l'autre côté du Lysterberg, voyez le tisserand Tist Mees, jusqu'à l'âge de quarante ans, il est resté honnête homme et gagnant bien sa vie. Il avait cinq enfants. L'un d'eux fut tué par accident, par le cheval du brasseur. Tist Mees devint comme fou de chagrin : sur le conseil de mauvais amis, il but, pour la première fois, du genièvre; c'était pour se soulager le cœur, disaient-ils. C'était fini : le pauvre tisserand est devenu un ivrogne et s'est tout à fait ruiné. Pour se consoler de la perte d'un de ses enfants, il a réduit les quatre autres à la besace et a fait leur malheur. Clara, ma fille, si l'on ne se corrige pas dans nos villages de ce goût de boire le genièvre, il en arrivera sûrement de vilaines choses. Si encore les ivrognes en souffraient seuls, on pourrait dire : Ils n'ont que ce qu'ils méritent. Mais que la femme et les enfants, et quelquefois le père et la mère, en viennent, à cause d'eux, à mourir de faim, et à se morfondre de chagrin et de honte, cela n'est pourtant pas juste, et je dis qu'un ivrogne ne doit pas avoir de cœur, pour oublier ainsi les siens et faire

souffrir, de sa pleine volonté, ces pauvres innocents. Comme vous êtes tranquille, Clara ! Vous n'écoutez pas et pensez à autre chose.

— Je suis triste, mère Beth ; vos paroles m'épouvantent. Vous parlez comme si Lucas pouvait prendre goût au genièvre. Il n'y a cependant pas de raison pour cela, n'est-ce pas ? Oh, mon Dieu ! le monde est-il si mauvais qu'on ne puisse pas même compter sur le jour de demain ?

— Il ne faut pas prendre la chose comme cela, Clara ; mais, voyez-vous, il faut avoir l'œil toujours ouvert... Il faut aussi que vous sachiez une chose. Dans un ménage, la femme paraît toujours être esclave et toujours obéir ; mais ce n'est qu'une apparence, ma fille. Sur cent ménages, il y en a nonante qui sont justement ce que la femme les a faits ou les a laissé devenir. C'est pour cela qu'il faut toujours vous lever la première, même avant les domestiques, et veiller à ce que tous aillent à l'heure à leur ouvrage ; il ne faut jamais permettre qu'on reste le soir plus tard que ce n'est nécessaire, car c'est perdre de l'huile, et les gens ne sont plus bons au travail le lendemain. Vous devez donner l'exemple à chacun : quand la fermière est trop souvent assise ou les bras croisés, le chariot va de travers et le cheval mange inutilement l'avoine à l'écurie. Il vous faut être toujours propre et nette en tout, Clara ; la propreté dans une maison rend le cœur léger et l'esprit content. Et l'économie, Clara, l'économie, voilà le premier devoir de la femme. Les hommes, voyez-vous, n'y regardent pas de très-près ; mais cela leur donne du courage quand, à la

fin de l'année, ils voient dans l'armoire un petit tas d'argent, bien qu'ils ne demandent pas qui l'a ramassé à force de soins et de ménagements. Il ne faut pas oublier que tout a sa valeur. Il y a à la ville un homme qui est devenu riche en ramassant de vieilles ferrailles et des chiffons. Une assiette écornée peut encore faire son service, et, quand à la fin elle tombe en pièces, on peut se dire qu'elle se casse au lieu de la nouvelle qu'on aurait achetée pour la remplacer. C'est toujours une assiette épargnée, et il en est de même de tout. Si votre Lucas veut jeter là sa veste ou sa blouse, parce qu'elle est devenue trop mauvaise, mettez-y une pièce ou deux et elles iront encore pendant six mois; et après cela, vous pourrez encore les vendre pour quelques cents au marchand de loques. D'une vieille culotte du père, une mère doit savoir faire une veste neuve pour son fils aîné, et quand cette veste est devenue trop petite pour l'aîné, elle va juste au petit frère qui le suit, et cela jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus tirer qu'une bonne paire de chaussons pour le père. Mais, Clara, il y a une chose sur laquelle il ne faut pas faire d'économies déraisonnables; c'est le manger. Je ne veux pas dire qu'il faille mettre sur la table des choses friandes; non : mais il doit y avoir assez. C'est un mauvais calcul que d'épargner sur la nourriture des domestiques; car, à la fin, on se trouve trompé. Celui qui travaille bien doit bien manger, sans cela il ne continue pas longtemps. Ce qu'on peut perdre à cet arrangement se retrouve double dans le travail fait. C'est la même chose avec les bêtes. Voyez un peu notre cheval; quand nous l'avons acheté,

il était maigre comme un clou et ne savait presque plus travailler. Quoiqu'il nous eût coûté très-bon marché, nous croyions être vilainement attrapés. Nous avons bien traité la pauvre bête; eh bien, elle s'est refaite et est devenue forte. Allez voir dans toute la commune si vous trouverez un cheval qui fasse tant de besogne et soit si courageux au travail! Et les vaches, Clara, les vaches, si vous n'en prenez pas soin et ne les aimez pas comme vos propres enfants, vous ne ferez jamais bien aller votre ferme. Les vaches, voyez-vous, c'est la ressource du paysan, et c'est une grande affaire d'en tirer tout ce qu'elles peuvent donner, tout en les rendant meilleures. Je vous apprendrai cela quand vous en serez là. J'ai entendu un jour prêcher le curé je ne sais plus sur quoi; mais il parlait d'idoles de peuples du temps passé. Entre autres il y en avait qui se mettaient à genoux devant le soleil ou la lune, devant un éléphant, un oiseau et d'autres bêtes pareilles; mais il y avait aussi un pays où l'on croyait que les vaches et les bœufs étaient des dieux, et où, par respect, on ne voulait ni les tuer ni manger leur chair. Je pensais en moi-même : les pauvres gens sont idolâtres et ne savent rien de mieux; mais pourtant leur idée n'est pas encore si mauvaise... Car, voyez-vous, Clara, la vache est la reine de toutes les bêtes et la bienfaitrice de l'homme; sans la vache, il n'y aurait pas de culture possible, et les gens, — il y en a tant maintenant, — se mangeraient les uns les autres, si la vache n'avait pas été créée par Dieu... Clara, mon enfant qu'avez-vous donc? Il me semble voir des larmes dans vos yeux.

— Ah ! ce n'est rien, balbutia la jeune fille ; je pense à ma pauvre petite mère Blanche qui nous a soutenus si longtemps, et qui n'en a pas moins fini par mourir avant le temps. Ce que vous dites là est bien vrai, mère Beth,

— Ainsi vous avez écouté ce que je vous disais ? Je vous croyais distraite : Lucas vous trottait par la tête, n'est-il pas vrai ? Allons, allons, c'est tout naturel.

— Vous vous trompez, mère Torfs, j'ai écouté, attentivement écouté, et je vous remercie mille fois pour votre bon conseil. Vos paroles me rendaient toute pensive ; je ne savais pas que la mère de famille eût une tâche si lourde ; mais maintenant je commence peu à peu à m'en apercevoir.

— Oui, oui, on n'arrive pas vite à la fin de cette litanie-là. Attendez un peu que le chapitre des enfants arrive. Nous en avons eu trois ; mais ma petite Marie et mon petit Pierre sont allés au ciel vers l'âge de sept ans... Mais il est encore trop tôt pour parler de cela ; vous en ferez vous-même l'expérience. Je voulais encore vous parler de l'écurie et du bétail ; mais il me semble entendre le pas de Torfs. Allons, préparons les cartes.

Le père Torfs et son fils entrèrent. Lucas alla droit à Clara, qui s'était levée, et lui parla à part et à voix basse. Le doux sourire qui illumina leurs deux visages, et les gestes joyeux de Clara faisaient deviner que la jeune fille racontait à son ami comme quoi son père, pour se distraire, était allé faire une promenade dans les champs.

— Eh bien, dit la mère Beth à son mari, comment

cela s'est-il passé là-bas? Tu n'es pas doyen, sans doute?

— Non, non, dit le vieillard en souriant, mais on ne s'est pas épargné la peine.

— Allons, mon père, dit Lucas en l'interrompant, dites la chose tout net. Aller si près! Pensez un peu, mère : on l'avait nommé malgré tout, et il était là à songer à part lui, comme il fait quand il réfléchit à une chose sérieuse. Je vis au hochement de sa tête qu'il allait accepter; mais je lui marchai bien vite sur le pied, et alors il dit : Je vous remercie de l'honneur que vous voulez me faire, mais mon dernier mot est *non!* On connaît le père; il n'y avait plus rien à répondre que : « C'est dommage! » Et c'est ce que tout le monde a fait.

— Vraiment, Torfs, dit la mère Beth d'une voix moqueuse, vraiment! tu avais un tantinet idée d'être doyen!

— Ma foi, il y a du vrai, répondit le vieillard. Quand vous voyez vos vieux amis qui vous prient, vous supplient, et vous donnent encore, après tous les refus, une preuve si claire de leur affection! J'en ai été touché, et j'avoue que cela m'a fait peine de devoir les attrister par un refus. Mais ne parlons plus de cela. Faisons plutôt une partie de cartes, cela me mettra l'affaire hors de la tête... Où est Jean Staers? Je l'avais engagé à venir vers trois heures et demie, et il est déjà quatre heures!...

— Mon père est allé se promener dans la campagne, dit Clara. Il est allé prendre l'air un instant pour se

distraire. Je lui ai dit, père Torfs, que vous le lui conseilliez, et il l'a fait volontiers. Il va venir tout de suite; peut-être n'a-t-il pas fait attention à l'heure.

— Vraiment? il est sorti? C'est bien; nous commencerons toujours en l'attendant. Mettez-vous à table... Non, non, pas Lucas auprès de Clara! Ils s'entendent ensemble; il faut jouer franc jeu!

Tous s'assirent autour de la table; le père Torfs prit le jeu de cartes et en distribua à chacun sa part.

— Une tierce au roi d'atout! s'écria Clara. Vingt... Le valet et le mariage, soixante. Je gagnerai. Je voudrais pour je ne sais quoi, Lucas, que vous eussiez le moins. Je vous mettrais pour le coup sur le nez une pincette qui ne serait pas de paille. Faites bien attention, elle est déjà prête.

A ces mots elle montra une allumette d'une grosseur extraordinaire en ajoutant :

— Voilà ce qui s'appelle une pincette! Celle-là vous pincera le nez à vous faire faire vingt grimaces en un instant.

— Est-ce possible, dit la mère Beth en riant. Elle a été chercher la plus grosse allumette de toute la boîte... Et si je perdais, moi?

— Oh, alors, nous ferons la fente un peu plus profonde. Ceci est pour Lucas seul. Cela lui apprendra à me tourmenter comme il l'a fait dimanche dernier.

— Allons, allons, est-ce que cela s'appelle jouer aux cartes? dit le père Torfs.

— Mon nez commence à me faire mal, dit Lucas. Je



crois qu'on a choisi les cartes exprès pour moi. Je n'ai que des huit et des neuf et pas un seul atout.

— Le dix de trèfle! s'écria le vieillard, qui, selon l'habitude des paysans, frappa sur la table en abattant sa carte, comme si une pierre tombait du ciel.

— As de trèfle! A moi la levée! s'écria avec joie la mère Beth.

— La dame de cœur! reprit-elle.

— Je ne veux pas couper, dit Clara; cela fait que le père Torfs aura aussi une levée. Voilà qui est fait. Neuf de carreau!... Et maintenant, à mon tour. Le valet d'atout! Bon, le neuf et l'as tombent. Une, deux, trois! Tout à moi... Lucas n'a pas une levée. Ici, mon garçon, ici, tendez le nez. Le bon Dieu mettra les *Notre Père* sur votre compte là-haut!

Lucas devait garder la pincette sur le nez sans y porter la main jusqu'à la fin de la seconde partie.

L'allumette fendue que lui infligea Clara devait le pincer vivement; car des larmes jaillirent de ses yeux, et il se mit à faire des grimaces si étranges (peut-être était-ce pour amuser les autres), que tous éclatèrent de rire; Clara surtout frappait des mains et remplissait la chambre de cris joyeux.

Tout à coup il se fit un profond silence; et Lucas, comme saisi de honte, ôta la pincette de son nez et la jeta sous la table. Tous les autres s'étaient levés.

La porte venait de s'ouvrir, et le père Knops, un paysan du village, était sur le seuil.

— Ah! vous jouez aux cartes, dit-il. Je suis fâché d'avoir interrompu votre plaisir; mais je suis venu vous avertir

d'une chose que vous serez contents de savoir, je le crois... Je veux dire que, puisque cela est, vous devez mieux aimer le savoir que l'ignorer.

Les autres le regardèrent avec une indécise curiosité.

— Voyez-vous, reprit-il, j'étais allé au *Bœuf-Gras* pour voir après notre Thomas; car on est en train de débaucher le garçon... Dix-huit ans, et cela est déjà enragé après le genièvre! Il y a de quoi en gagner des cheveux blancs! Je n'ai pas trouvé Thomas; mais en revenant, j'ai passé par les côteaux, à travers le bois de sapins pour m'informer de Thomas chez Kobe Snoeks... Derrière la croix de pierre, j'entendis tout à coup un murmure... et qui trouvai-je étendu là, mais tellement ivre qu'il ne savait bouger ni bras ni jambes?...

Tous les auditeurs pâlirent; la main tremblante de Clara s'appuya sur le dossier d'une chaise.

— Qui?... le marchand de sable! continua le père Knops.

— Ah, merci, mon Dieu! s'écria Clara en levant les bras au ciel.

— Merci, dites-vous? reprit Knops. Oui, mais je n'avais pas fait quatre pas plus loin, qu'il y en avait un autre à terre... Je l'ai pris par les mains et l'ai secoué pour le réveiller... Ah, bien, oui; il était là comme une pierre; c'est à peine si j'ai pu voir qu'il avait encore de l'haleine. Vous pouvez deviner peut-être qui c'était. C'était Jean Staers...

Clara tomba sur la chaise en poussant un cri déchirant et en portant les mains à ses yeux. Laca et sa mère étaient debout au milieu de la chambre, pâles,

immobiles et comme anéantis. Le visage du père Torfs s'était empourpré, au contraire, et tandis que ses lèvres serrées attestaient le mépris et la colère, il frappait violemment du pied.

— C'est seulement pour dire, ajouta le père Knops en se dirigeant vers la porte, qu'il serait bon que vous prissiez une brouette pour reconduire l'ivrogne chez lui; autrement, il resterait bien sûr couché là toute la nuit. Quant à le ramener en lui donnant le bras, il n'y faut pas songer; il n'a plus de sentiment. Bonjour tout le monde.

Clara se leva vivement, et, tendant vers Lucas et le vieillard des mains suppliantes, elle s'écria en versant un torrent de larmes :

— Ah! père Torfs, Lucas, venez, aidez-moi, venez avec moi! Il ne peut pourtant pas rester étendu là!

— Moi? s'écria le vieillard avec irritation. J'irais, aux yeux de tout le monde, traîner par les chemins avec cet ingrat ivrogne? J'aimerais mieux... Je ne le connais plus; je ne l'ai jamais connu. Tout est rompu entre nous. Et vous, Clara, cela me fait peine; mais, quelque chagrin que j'en éprouve, vous non plus, je ne vous connais plus, pauvre enfant!...

Lucas, comme brisé par ce coup inattendu, baissait les yeux et tremblait affreusement.

— Mais, insista de nouveau Clara d'une voix pleine de supplications, je ne puis porter mon père toute seule! Que tout soit fini entre nous, soit! peut-être en mourrai-je plus tard... mais maintenant... vous êtes des chrétiens, n'est-ce pas? Eh bien, faites envers moi une

dernière œuvre de miséricorde. Je vous promets, père Torfs, de ne plus mettre désormais le pied sur votre seuil... Je comprends bien aussi que tout est perdu... Et j'aime beaucoup trop Lucas pour songer encore... Oh! mon Dieu! mon Dieu! venez avec moi! Ramenez mon pauvre père à la maison... et puis abandonnez-nous à notre malheureux sort!

Lucas joignait aussi les mains et semblait demander à son père la permission d'accompagner Clara. La mère attachait sur son mari un regard triste et interrogateur; mais elle n'osait parler.

La jeune fille crut voir que le père Torfs chancelait dans sa résolution. Elle tomba à genoux devant lui et s'écria :

— Oh! j'irai avec mon père habiter un autre village!... loin d'ici... vous ne nous reverrez plus jamais!

Le vieillard releva la jeune fille et dit en mettant son chapeau :

— Soit, par amour pour vous; mais c'est la dernière fois. Viens, Lucas, nous irons voir... Mais que j'en entende encore parler! de lui ou de ce qui le touche de près ou de loin, et je te montrerai, Lucas, que je suis le maître.

La mère Beth, dont l'âme se détendit comme un ressort, s'assit et se mit à pleurer en voyant son mari, son fils et Clara franchir la porte.

Le chemin le plus court pour arriver au coteau sur lequel devait être étendu Jean Staers devait être, d'après les indications du père Knops, la grande rue du village, et, dans son impatience filiale, Clara s'efforça

de faire prendre cette direction au père Torfs; mais lui, sans égard à ces instances, prit sa route à travers les champs et atteignit bientôt ainsi l'allée de sapins. Là il reprit son pas ordinaire, rompit le silence et dit avec abattement :

— C'est pourtant malheureux! Tout était si bien arrangé! J'avais d'avance ruminé dans ma tête comment je devais m'y prendre pour le traiter vraiment comme un frère et lui donner la conviction qu'il était sur la même ligne que moi. Vous vous seriez encore mariés avant Pâques, mes enfants; vous seriez allés vous établir dans notre petite ferme, et Jean Staers et moi aurions travaillé en commun à l'exploitation de la ferme de pierre pour vous laisser plus tard un bel héritage! Ah! c'était un paradis de joie pour nous tous... Et l'insensé, le lâche ivrogne qu'il est, vend le bonheur de son enfant pour une goutte de genièvre! Vous pleurez, Clara? Oui, ma chère enfant, pleurez, car vous êtes profondément malheureuse. Dieu vous récompensera dans le ciel de tous les chagrins que vous avez sur la terre.

Ni Lucas ni Clara ne dirent un mot. La jeune fille sanglotait et baignait de ses larmes le sable du chemin; le jeune homme, abîmé dans le plus profond désespoir, suivait son père d'un pas chancelant et mal assuré. Seulement, de temps en temps un douloureux soupir s'échappait de son sein oppressé.

Le vieillard reprit d'un ton attristé :

— Mes enfants, il faut être raisonnables. Vous savez que j'ai fait tout ce qu'il était possible pour vous voir

heureux; mais si vous ne vous mettez pas tout cela hors de la tête, savez-vous ce qui en arrivera? Vous rendrez la vie triste et dure au vieux père Torfs et à la mère Beth, et vous changerez leurs vieux jours en jours de honte et de chagrin...

— Oh, ne croyez pas cela! s'écria Clara d'une voix étouffée par les larmes. Je sais bien ce que je deviendrai; ma place est déjà marquée au cimetière... Mais, c'est égal, je ne vous rendrai pas malheureux, vous, mes bienfaiteurs... J'oublierai Lucas... je l'oublierai et ne songerai plus jamais à lui... excepté seulement quand je demanderai à genoux au bon Dieu de vous donner à tous une longue vie...

Un cri sourd s'échappa de la poitrine du jeune homme.

— Et vous, Lucas, dit la jeune fille en soupirant, oubliez-moi aussi; il le faut... Et si vous voulez me prouver encore votre amour, même alors que vous ne me reverrez jamais, ah! souvenez-vous de mon pauvre père dans vos prières, pour que Dieu du moins soit miséricordieux là-haut pour l'âme du malheureux pécheur!

— Clara, ma chère enfant, vous parlez d'or! dit le vieillard profondément ému. Je le sens bien... Je vous aime tant que je donnerais la moitié de mon bien pour vous sauver de votre misérable position; mais le Seigneur en a décidé autrement dans le ciel... Lucas, mon bon ami, sois courageux aussi; promets à ton vieux père de renoncer à un espoir dont la réalisation est devenue impossible.

Le jeune homme, saisi d'un terrible tremblement nerveux, s'arrêta, et, tournant vers son père un visage décomposé par les tiraillements convulsifs, il dit d'une voix tremblante et altérée :

— Renoncer à elle, l'oublier, non, jamais ! Clara vous trompe ; elle ne dit pas la vérité. Elle m'oublier ! elle ne le peut pas, je l'en défie ! qu'elle essaie seulement ! Ah ! vous croyez, mon père, qu'il suffit de dire : Je ne penserai plus à elle ? Qu'elle m'oublie, si elle le peut ! Lucas, lui, n'est pas une girouette qui tourne à tout vent. Cet amour-là a grandi dans mon cœur et rien ne l'en arrachera, tant que je vivrai !

— Lucas, Lucas ! murmura le père d'une voix triste, tu veux donc faire le malheur de ton vieux père et de ta pauvre mère ?

— Non, non ! s'écria le jeune homme avec une fiévreuse émotion, je ne parlerai plus de Clara, je ne la verrai plus, je l'éviterai par affection pour vous, mon père ; mais je n'aimerai jamais une autre femme... J'attendrai... j'attendrai pendant des années ; et quand d'ici là les cheveux blanchiraient sur ma tête, Clara sera ma femme un jour... ou il faudrait que la mort enlevât l'un de nous deux de la terre !

La jeune fille avait écouté en tremblant ces paroles inspirées par le désespoir ; ne pouvant résister à son émotion, elle s'élança vers le père Torfs ; et, comme si elle voulait conjurer sa colère, elle passa le bras autour du cou du vieillard et laissa tomber la tête sur sa poitrine, en disant d'une voix suppliante :

— Oh ! père Torfs, pardon, pardon pour lui !

Soudain l'expression de la physionomie du vieillard changea : il éloigna de lui la jeune fille avec une douce violence et lui dit :

— Silence ! voilà du monde là-bas ! Dépêchons-nous !

Ils s'acheminèrent d'un pas plus rapide. Ils baissaient les yeux et détournaient la tête, dans l'espoir que les gens qui venaient au loin à leur rencontre passeraient à côté d'eux sans remarquer leur émotion ; mais, à une certaine distance encore, un des villageois qui s'approchaient leur cria :

— C'est sûrement Jean Staers que vous venez chercher ; il s'est vilainement mis dedans cette fois-ci ! Mais vous ne le trouverez plus au *Bœuf-Gras*, il s'en est allé avec le marchand de sable, si cela peut s'appeler aller que se retenir des deux mains comme un aveugle, pour passer d'arbre en arbre.

— Voyez-vous bien, dit un second d'un ton moqueur, ne vous ai-je pas dit, père Torfs, qu'il est impossible de rendre blanc en le lavant un vieux More ?

Le vieillard pressa le pas sans répondre, et atteignit bientôt le pied de la colline sur laquelle s'élevait la croix commémorative de l'infortuné Darincko.

Parvenus à cette hauteur dans le bois de sapins, tous trois se mirent à chercher parmi les arbres et aperçurent bientôt, à quelques pas plus loin, Jean Staers étendu à terre sur le dos.

Il fallait que le père de Clara eût subi une crise terrible ; peut-être avait-il été saisi d'affreuses crampes ou de violentes convulsions nerveuses ; car, tout couché qu'il fût sur le dos, le sol, à ses pieds, était comme

labouré par ses talons, et chacune de ses mains crispées tenait encore une poignée d'aiguilles de sapin et d'herbe qu'il avait arrachées au sol et broyées convulsivement entre ses doigts. Ses yeux étaient fermés, ses lèvres bleuies.

Clara poussa un cri horrible et, tombant à genoux, elle saisit une des mains de son père et la baigna de larmes silencieuses.

Le vieillard et son fils s'agenouillèrent de même à côté de Jean Staers, l'appelèrent par son nom, lui secouèrent la tête et les membres, mais ne réussirent pas à lui arracher le moindre signe de sentiment.

L'effroi peint sur le visage, le père Torfs hocha la tête en réfléchissant profondément. Il fit signe à son fils de demeurer immobile et silencieux, et pencha la tête sur la poitrine de Jean Staers, comme pour écouter s'il respirait encore.

Cette exploration le convainquit que l'ivrogne n'avait pas cessé de vivre.

— Défait sa cravate, dit le vieillard à son fils; cela le soulagera.

— Eh! que diable fait-on là? bredouilla une voix sortant du taillis. Passez votre chemin et laissez dormir les gens!

— C'est le marchand de sable! grommela Lucas irrité. Le misérable vaurien! c'est lui qui est cause de tout notre malheur!

Sur ces entrefaites, le marchand de sable s'était appuyé sur le coude et contemplait avec un étonnement railleur ce qui se passait dans son voisinage.

— Ah bien oui ! balbutia-t-il de nouveau, appelez-le, je vous le conseille : il ne reviendra pas à lui avant demain. Cela veut lutter avec moi à qui boira le plus de genièvre ! J'en mettrais dix comme cela sur le flanc... Tiens, n'est-ce pas vous, vieux grippe-sou?... holà ! père Torfs, veux-je dire... Ah ! finaud qui ne vouliez le payer que le lundi pour que l'oiseau ne s'envole pas le dimanche ; c'était fort bien, mais il avait encore certaine petite boîte dans son coffre...

Un double cri d'angoisse s'échappa de la poitrine de Clara et de celle de Lucas.

— Qu'y a-t-il ? demanda le père surpris.

— Ah ! c'est affreux ! c'est abominable ! s'écria le jeune homme. L'argent de Clara ! l'argent qu'avait épargné son affection et pour lequel elle avait travaillé tant de nuits... oh ! s'il n'était le père de Clara, je m'enfuirais et le laisserais là ! Dieu l'a maudit !

La jeune fille, sur le point de perdre connaissance, posa sa main tremblante sur la bouche du jeune homme.

— Allons, allons, dit le père agité par une indicible anxiété, éloignons-nous d'ici. Tâchons de le porter au bas du coteau, nous prendrons une brouette là-bas, chez le père Vlym.

Le vieillard prit sous les bras le corps inanimé ; Lucas le prit par les jambes, et ils le transportèrent ainsi, non sans grand effort et grandes difficultés, à cause des inégalités du terrain, jusqu'au pied de la colline.

Clara les suivait silencieusement ; ses larmes coulaient à flots sur ses joues, et si quelque plainte lui

échappait, ce n'était qu'un écho étouffé de son désespoir.

Au pied de la colline, les membres de Jean Staers se contractèrent et un bruit sourd et rauque sortit de sa bouche.

Un cri de bienheureuse surprise échappa à ceux qui le transportaient. Ils le déposèrent sur le sol, et, de même que Clara, fixèrent les yeux sur son visage pour épier le retour de la vie en lui. Mais c'était un vain espoir : pas un mouvement, si petit qu'il fût, ne se fit remarquer dans ce corps inanimé.

Le père Torfs pâlit; une sinistre conviction se fit jour dans son âme : il crut que l'apparence de vie qui venait de se manifester dans Jean Staers n'était rien autre que la dernière convulsion de la mort !

— Cours, Lucas, s'écria-t-il, va prendre la brouette... Vite ! hâte-toi !

Et posant la main sur la tête de Clara, il dit d'une voix triste et pleine de pitié :

— Pauvre Clara, malheureuse enfant, que Dieu vous soit miséricordieux !

La jeune fille, agenouillée de nouveau auprès de son père, pressait en sanglotant sa main glacée sur ses lèvres, tandis que le cri : Mon père ! mon père ! ne cessait de sortir de son sein haletant.

Lucas fut bientôt de retour avec la brouette; il aida son père à y déposer le corps insensible, et, sans tarder, il s'éloigna en suivant le sentier qui devait le conduire à la demeure de Jean Staers.

Le vieillard avait pris la main de Clara et cherchait,

par de consolantes paroles, à alléger sa douleur. Il dissimulait ses propres craintes à l'infortunée jeune fille, et voulait la convaincre qu'après un long repos elle retrouverait son père. Inspiré par la compassion, il lui promit qu'il viendrait encore secrètement à son secours, et ne la laisserait pas dans le besoin, du moment qu'il lui serait possible de lui aider sans avoir à craindre pour sa propre famille le malheur ou la honte.

La jeune fille murmurait à voix basse de vagues remerciements, mais n'avait plus la force de rendre intelligiblement ses sentiments. Son œil immobile et accusant le plus profond désespoir était fixé sur le pâle visage de son père, et parfois des secousses si violentes ébranlaient son système nerveux que sa main frémissait dans la main du vieillard.

Par bonheur ils atteignirent la porte de la demeure de Jean Staers sans avoir rencontré personne. Le corps fut enlevé de la brouette et déposé sur le lit... La jeune fille en approcha une chaise, s'assit épuisée et laissa tomber la tête sur le sein de son père, en pleurant amèrement... Mais le vieillard la prit par le bras, et, l'obligeant à se lever, lui dit :

— Clara, ne perdez pas de temps; courez chez le médecin; dites-lui que je le paierai double, mais qu'il faut qu'il vienne sur-le-champ, sans retard.

La jeune fille, la tête perdue, le regarda comme si elle ne le comprenait pas; mais bientôt la conscience de la situation lui revint :

— Ah, merci! oui, le médecin! s'écria-t-elle en s'élançant à travers la porte.

Le père Torfs la suivit un instant du regard ; puis il se tourna vers son fils et dit d'une voix sombre :

— Lucas, peut-être sommes-nous auprès d'un cadavre. Va bien vite chercher le curé. S'il revenait encore à la vie, il pourrait se réconcilier avec Dieu. Qui sait ? sur le bord de la fosse...

Le jeune homme n'avait pas attendu la fin des paroles de son père et avait déjà disparu.

Alors le vieillard se tourna vers le lit, croisa les bras sur sa poitrine et resta dans cette attitude, le regard attaché sur le visage de Jean Staers et hochant de temps en temps la tête, en murmurant à part lui :

— Il y a tant de gens qui commencent par prendre une goutte et ne s'attendent pas à mal pour cela ; mais qui d'entre eux dira : Je ne finirai point ainsi ! Pauvre âme, peut-être es-tu déjà là-haut, tremblante devant le tribunal de Dieu.

## UNE PRÉFACE

### EN GUISE DE CONCLUSION.

C'était dans les premiers jours d'octobre 1851.

Séduit par les derniers beaux jours de l'automne, je m'étais mis en route pour la Campine, avec l'intention de pousser, tout en flânant, jusqu'en Hageland. Là, dans un village situé au milieu des roches ferrugineuses particulières au pays, demeurait, comme vicaire, un de mes anciens camarades d'école.

Dans certaine circonstance, il m'avait décrit si poétiquement, dans une lettre, les environs de son village, que depuis lors j'avais ressenti, plus d'une fois, l'envie de répondre à l'invitation qu'il m'avait adressée et de l'aller voir.

J'étais donc dans ce beau pays au sol tourmenté, qui monte et descend comme si, pendant une tempête, les flots de la mer en furie s'étaient soudainement pétrifiés...

J'avais parcouru, avec mon ami le vicaire, tous les alentours, et même nous nous étions reposés un instant au pied de la croix de pierre qui domine le coteau dont j'ai parlé au début de cette histoire.

Nous nous rappelâmes nos jeunes années. Lui me raconta ses études au séminaire et la lutte que le monde avait engagée contre Dieu dans son âme pour lui faire

choisir une autre carrière; il me parla du triomphe qu'il avait fini par remporter, de la paix qui régnait dans son cœur et du calme bonheur dont il jouissait.

Je lui racontai les tribulations de la vie militaire; la mort affreuse d'un de nos amis communs qui, dans la fatale bataille de Louvain, avait été frappé par un boulet à côté de moi; les débuts difficiles de la carrière littéraire et les obstacles qu'on y rencontre; l'ardente lutte des passions politiques, la renaissance des Flandres, notre patrie si longtemps méconnue.

Tout en nous entretenant ainsi de la poésie et des poètes, des beautés de la nature et des souvenirs de la vie passée, nous vîmes la brume du soir s'élever lentement au pied des bois, monter de plus en plus, et s'étendre sur la plaine jusqu'à ce que le soleil eût depuis longtemps disparu à l'horizon.

La lune brillait, comme un gigantesque globe de feu, dans la partie opposée du ciel au-dessus des sombres cimes des sapins.

Nous nous rendîmes au presbytère où je devais recevoir l'hospitalité ce jour-là.

Après le souper, nous écoutâmes avec intérêt ce que nous raconta le curé octogénaire sur le temps de la fermeture des églises<sup>1</sup> et sur la guerre des paysans<sup>2</sup>. Poursuivi et harcelé par les cruels sans-culottes, il avait

1. Le temps où la République française fit fermer les églises parce que les prêtres refusaient de prêter le serment qu'on demandait d'eux. On baptisait et prêchait alors dans les caves, les étables, les bois et autres retraites. (*Note de l'Auteur.*)

2. Henri Conscience a écrit sur ce sujet et sous ce titre une de ses œuvres les plus remarquables.

cherché un asile au milieu de ses compatriotes armés et était resté avec les prétendus *brigands*, jusqu'au moment où ils furent enfin anéantis. Par un hasard qui ressemblait à un miracle, il avait été sauvé alors que les cadavres de ses compagnons d'infortune jonchaient les environs de Hasselt.

Ce récit avait pour moi le plus haut intérêt parce que j'étais occupé, dans ce temps-là, à réunir les matériaux d'un ouvrage dont le sujet était précisément cette suprême mais glorieuse lutte de la liberté belge contre la tyrannie étrangère.

Il pouvait être huit heures lorsque le curé termina son récit. Nous parlâmes, pendant quelques instants encore, de choses et d'autres; mais bientôt le prêtre aux cheveux blancs fixa les yeux sur l'horloge et dit au vicaire :

— N'oubliez pas ce que vous avez promis au père Torfs.

Le vicaire se leva, mit son chapeau et, prenant un livre sur la tablette de la cheminée, il me dit :

— Ami Conscience, il me faut aller là-bas sans tarder; c'est au delà du ruisseau, à quelques minutes d'ici. Je serai de retour dans une bonne demi-heure. Causez encore un peu d'ici là avec monsieur le curé.

Mais moi qui, depuis quelques instants, avais les yeux fixés sur les vitres supérieures de la fenêtre, à travers lesquelles brillait pure et limpide, la bleuâtre lumière de la lune, je quittai aussi ma chaise et dis :

— Il doit faire bien beau dehors! Permettez-moi de vous accompagner; je vous attendrai dans le chemin et

recueillerai pendant votre absence, les impressions de ce beau pays pendant les heures silencieuses de la nuit. Monsieur le curé ne s'en formalisera pas.

— Oh ! pas le moins du monde, dit le vieux prêtre ; mon heure est arrivée ; je vais me coucher.

A peine avais-je suivi avec le vicaire, à une distance de deux portées d'arbalète, un sentier qui traversait les champs, qu'il me montra au loin une maisonnette située toute seule au bord du ruisseau, au milieu de quelques arbres.

J'admirai l'humble demeure qui s'élevait isolée, sur la plaine dépouillée au milieu du silence de la nuit, et qui scintillait comme un diamant sous les rayons de la lune.

On eût dit que le céleste flambeau des nuits concentrait sur la cabane ses plus vives lueurs ; les petits carreaux des fenêtres brillaient de reflets de mille couleurs ; la vigne qui tapissait le pignon balançait doucement ses feuilles couvertes d'une rosée cristalline, sous le souffle d'une douce brise ; la cime des arbres oscillait au-dessus du toit comme si l'air y eût semé une pluie de vif-argent.

— Que c'est beau, m'écriai-je. C'est un effet vraiment magique !

— Tout à l'heure, quand nous retournerons au presbytère, je vous raconterai l'histoire de cette chaumière, me dit mon ami d'un ton attristé. Cela pourra vous donner matière à un émouvant récit, pourvu que, selon votre habitude, vous changiez les noms des lieux et des personnages, de façon à ce qu'on ne puisse les recon-

naître... Vous voyez bien cette maison, n'est-ce pas, ami Henri? Eh bien, il y a trois jours il s'y trouvait une jeune fille qui n'avait que des rêves de bonheur, qui regardait avec confiance dans l'avenir et dont la vie entière était illuminée des radieuses lueurs de l'espérance. Elle aimait : elle devait être unie après Pâques, au bien-aimé de son cœur. Dans sa naïve innocence, elle parlait tout haut du bonheur qui l'attendait après toute une existence de souffrance et d'ignominie. Lorsqu'elle rencontrait notre vieux curé, elle lui racontait tout ce qui se passait dans son âme si pure, et comment la joie lui ôtait pour ainsi dire le sommeil. Par la grâce de Dieu elle allait être riche, être mère, rendre heureux tous ceux qui l'entouraient et répandre autour d'elle comme un fleuve béni les trésors d'amour que renfermait son âme... Et maintenant!

Mon ami se tut; j'écoutais toujours, car le ton de sa voix me faisait pressentir un émouvant et triste dénouement.

— Et maintenant? répétai-je avec curiosité.

Nous étions tout près de la maisonnette, à quelques pas de la porte de derrière.

— Et maintenant, dit le vicaire en me conduisant à une fenêtre latérale; et maintenant regardez, voilà ce qui en est!

Je dirigeai mon regard à travers les vitres; un frisson me saisit, et je ne pus comprimer tout à fait le cri d'angoisse qui s'échappa de mes lèvres comme un soupir étouffé.

La lune estompait la chambre de teintes bleuâtres et

teignait tous les objets de couleurs funèbres. Sur une table, il y avait un crucifix, au milieu de deux petits cierges de cire jaune dont les flammes vacillaient comme des feux follets. Trois personnes, — une vieille femme, un vieillard et un jeune homme, — étaient agenouillées sur le sol. Leur immobilité et leur silence m'effraya ; ils ressemblaient à des statues inanimées.

Au milieu d'eux, sur deux chaises, était posé un cercueil ! et sur ce cercueil s'appuyait la tête d'une jeune fille dont les cheveux épars couvraient les planches fatales inondées de ses larmes !

Le vicaire me prit la main, et m'écartant de la fenêtre, il dit :

— Quittez cet endroit maintenant ; promenez-vous là, dans le sentier. Je vous rejoindrai dans un quart d'heure : je dois aller prier dans cette maison. Gardez l'impression de ce que vous avez vu ; je vous raconterai tout à l'heure une lamentable histoire.

Déjà sa main touchait le loquet de la porte.

— Qui gît là... dans ce cercueil ? demandai-je tout ému.

— Un ivrogne ! dit-il à voix basse en entrant dans la maison.

Lorsque mon ami, après avoir rempli son pieux devoir, quitta l'humble demeure, il me trouva à quelques pas plus loin, les bras croisés sur la poitrine et les yeux fixés sur le sol.

Il se mit à me parler de Jean Staers, du père Torfs, de la mère Beth, de Lucas et de Clara. L'histoire était véritablement longue, car nous étions assis dans la

grande chambre du presbytère sans que je susse qui étaient les personnes que j'avais vues dans la chaumière du cercueil.

Mon ami m'engagea à raconter ces événements.

Le sujet me semblait assez émouvant ; mais mon âme se révoltait contre l'idée de devoir mettre sous les yeux de mes lecteurs des scènes qui ne pourraient exciter dans leur cœur que du dégoût.

Le vicaire se donna grande peine pour me faire comprendre qu'il est permis de montrer le vice dans toute sa laideur, du moment qu'un bon sentiment guide la plume et qu'on a loyalement pour but de combattre le mal et d'amener le triomphe du bien. Il ajouta que mon récit pouvait être une leçon pour les villageois et que, ne dût-il sauver qu'un seul homme de sa perte, un pareil résultat serait déjà une belle récompense.

Je lui fis observer que ma manière d'écrire m'ordonne de peindre des scènes douces et touchantes, et que je ne pouvais me résoudre à employer les couleurs de ma palette à esquisser d'après nature un sujet aussi repoussant que l'ivrognerie ; qu'il m'était impossible de laisser mes peintures inachevées et que je courrais risque, par conséquent, de devoir rendre des scènes que ma propre conscience condamnerait comme immorales.

Il m'objecta l'exemple des anciens Grecs qui, à certaines époques de l'année, faisaient boire leurs esclaves jusqu'à l'ivresse et les montraient en cet état à leurs fils pour éveiller dans ces jeunes âmes un profond dégoût pour ce méprisable vice.

Ce soir-là, le procès resta indécis.

Lorsque, le lendemain matin, je fus près de quitter le presbytère, mon ami renouvela ses efforts.

Bien que la nuit eût un peu modifié mes idées, je n'osai cependant lui promettre positivement que je suivrais son conseil. En lui disant un cordial adieu, je pris congé de lui par ces mots :

— J'y songerai ; peut-être bien avez-vous raison.

Près de trois années se sont écoulées depuis lors. Souvent le cercueil et la jeune fille aux cheveux épars ont reparu à mes yeux ; mais jamais je n'avais osé entreprendre de satisfaire au vœu de mon ami.

Il y a peu de temps, — j'avais terminé depuis deux mois mon grand ouvrage sur *Clovis*, — et j'étais à la recherche d'un nouveau sujet ; mais ce ne devait être qu'un simple récit, un récit *pour les paysans*, une branche de plus dans la couronne de bruyère que j'ai promis de tresser pour mes amis.

Tandis que, la tête appuyée dans les mains, j'étais à songer, le facteur m'apporta une lettre. Elle est de mon ami le vicaire. Que peut-il avoir à m'annoncer ? Depuis ma visite à son beau village, je n'ai plus eu de nouvelles de lui. La lettre s'informe de ma santé, parle avec une enthousiaste admiration des *Rêves de jeunesse*, de notre excellent poète flamand Van Beers, et finit ainsi :

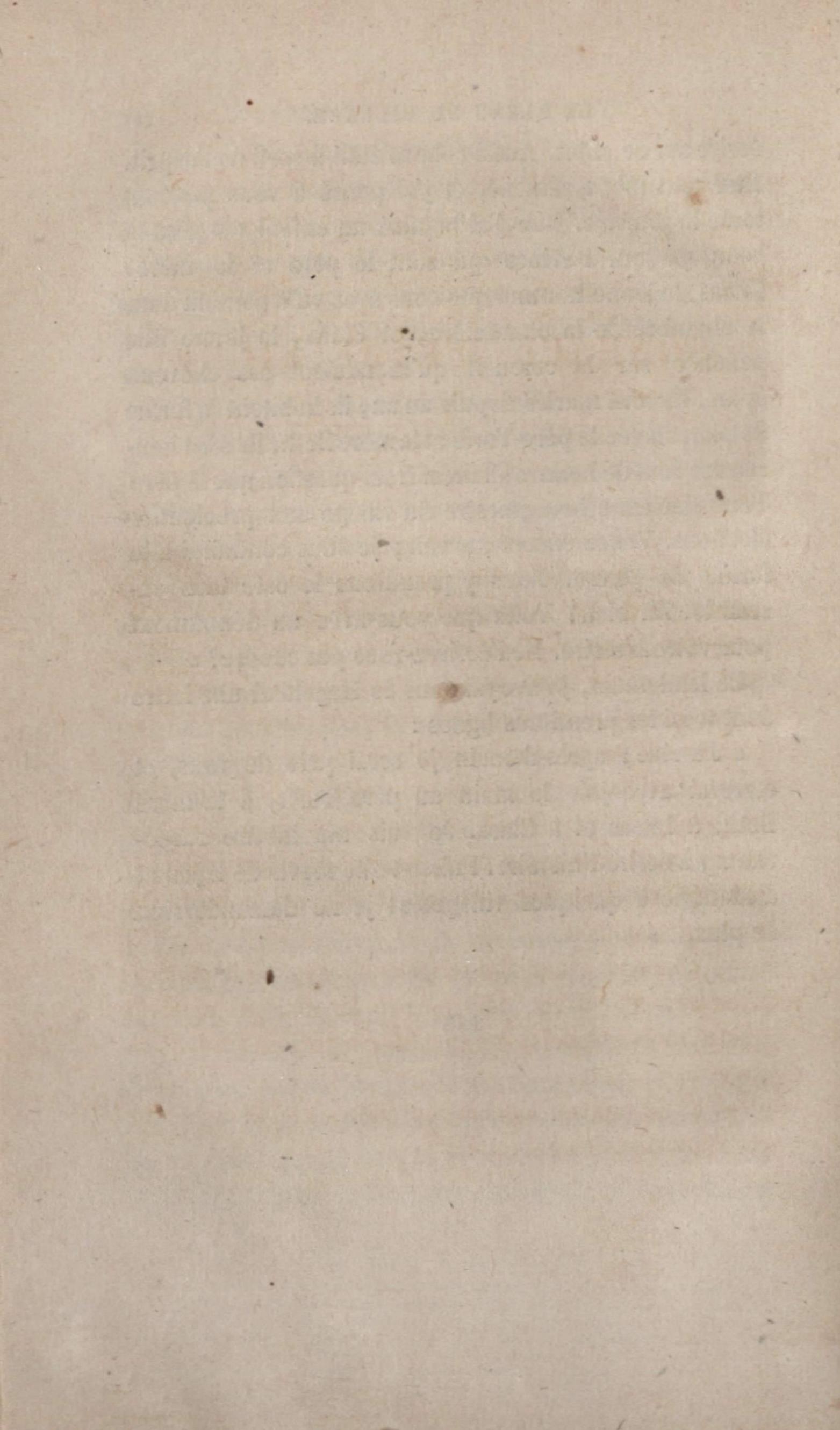
... Je ne vous ai pourtant pas encore dit le véritable motif pour lequel je vous écris. Savez-vous pourquoi ? Peut-être vous souviendrez-vous encore du cercueil et de l'histoire que je vous ai racontée ? J'ai attendu avec impatience, mais inutilement, le récit que vous deviez

écrire sur ce sujet. Aussi cela m'était-il sorti de l'esprit. Hier tout m'y a ramené, et j'ai pensé à vous pendant toute la journée. Hier j'ai baptisé un enfant, un gros et beau garçon. Devinez qui sont le père et la mère? Lucas, le jeune homme que vous avez vu à genoux dans la chambre de la chaumière, et Clara, la jeune fille penchée sur le cercueil qu'inondaient ses cheveux épars. Ils sont mariés depuis un an; ils habitent la ferme de pierre avec le père Torfs et la mère Beth. Ils sont heureux et font de bonnes affaires. Il est question que le père Torfs devienne bourgmestre du village aux prochaines élections. Venez encore me voir; je vous conduirai à la ferme de pierre. Nous y prendrons le café tous ensemble. Eh bien? Voilà que vous avez un dénoûment pour votre histoire. Ne l'écrirez-vous pas encore? »

Le lendemain, j'envoyai dans le Hageland une lettre dont voici les premières lignes :

« J'a rive; après-demain je serai près de vous, et serreraï avec joie la main au père Torfs, à la mère Beth, à Lucas et à Clara. Je vais me mettre sur-le-champ à écrire l'histoire. Puisse-t-elle servir de leçon et d'exemple à quelques villageois! je ne demande rien de plus... »

FIN



LE

## BONHEUR D'ÊTRE RICHE

— Oh ! chère Trinette, quel temps magnifique ! Le beau mois de mai ! Comme l'air est doux et frais !

— Oui, Annemie, je ne sais ce qu'ont mes pieds, mais ils danseraient bien d'eux-mêmes. Ce premier rayon de soleil me fait frissonner de bien-être ; c'est comme s'il me pénétrait jusqu'à la moelle des os.

— Aussi, vois comme chacun sort de chez soi pour en prendre sa part. Voilà qu'il recommence à faire bon vivre ; nous pourrons nous asseoir dans la rue, et chanter, raconter des histoires et respirer le grand air tout en travaillant.

— C'est pourtant une terrible chose, n'est-ce pas, Trinette, que d'être enfermée à la maison pendant quatre mois éternels, comme un pauvre oiseau dans sa cage ?

— Et de pouvoir à peine reprendre haleine dans l'air étouffant de sa chambrette.

— Et de se crever les yeux à travailler pendant ces jours gris et tristes de l'hiver.

— Et puis on attrape des rhumes et on tousse à en croire que le mois de mars va vous emporter dans l'autre monde.

— On oublie qu'il y a un soleil au ciel; on compte les jours un à un jusqu'à ce que le cher mois de mai ramène la lumière et la chaleur, aussi bien pour les pauvres gens que pour les riches...

— Allons, allons, l'hiver est oublié; ne songeons plus à ce vieux perclus.

Joyeux bergers et bergères,  
Chantez, dansez, voici le mois de mai!

— Rapprochez un peu vos carreaux, et tenons-nous toujours ensemble; sans cela quelque trouble-fête viendra encore se mettre de la partie.

Les jeunes filles qui, tout en jasant ainsi, chantaient un hymne bien senti au frais mois de mai, étaient assises dans une étroite mais longue ruelle de la ville d'Anvers.

Des deux côtés, les maisonnettes étaient basses et petites; chacune d'elles avait une petite porte d'entrée ronde et recevait une maigre lumière qu'affaiblissaient encore les carreaux verdâtres de leurs étroites fenêtres.

Une seule d'entre elles se distinguait par une hauteur plus considérable et par des fenêtres de façon moderne; c'était la boutique de l'épicier; bien que les habitants de cette demeure n'eussent pour chalands que de petites gens, ils avaient fait un bon chemin en peu

d'années et pouvaient s'appeler riches, en comparaison de leurs humbles voisins.

A peu près vis-à-vis de la boutique se dressait une vieille maisonnette qui, elle aussi, avait un étage, mais était d'un aspect sombre et malpropre. Au-dessus de son étroite porte s'avancait en saillie une enseigne sur laquelle étaient peintes seulement deux grandes lettres : A. B. Cela indiquait la demeure d'un ramoneur de cheminée. Ce personnage occupait, après l'épicier, le second rang dans la rue, car cette maisonnette lui appartenait en propriété <sup>1</sup>.

Après lui venait, quant à l'aisance, un cordonnier ou, pour mieux dire, un savetier qui, à la vérité, ne possédait pas de maison en propre, mais qui, grâce à ses instincts laborieux, parvenait à gagner sans trop de peine son pain quotidien.

C'était devant la porte du cordonnier que Trinette était assise et travaillait avec ses trois amies; plus loin, dans la rue, on pouvait apercevoir beaucoup d'autres jeunes filles qui, partagées aussi en petits groupes, poursuivaient leur labeur en s'extasiant sans relâche sur la beauté du temps.

Chacune d'elles tenait devant soi un carreau de forme quadrangulaire sur lequel était tendu un morceau de tulle ou de dentelle au métier où elles brodaient, à grand renfort de fil et d'aiguilles, des fleurs et des feuilles

1. En Flandre les ramoneurs ne sont pas des étrangers comme c'est le cas dans maint autre pays. A Anvers, la plupart d'entre eux appartiennent à la petite bourgeoisie, et ils se distinguent en général par leur caractère gai et leur bonne humeur inaltérable. Les deux lettres A.B. sont le signe indicateur de leur profession.

(Note de l'auteur.)

de toute espèce. Elles travaillaient à qui mieux mieux pour mériter au bout d'une longue journée quelques sous et soulager d'autant le ménage maternel, — et puis aussi, dans les bons moments, pour pouvoir s'acheter une robe neuve ou un joli bonnet garni de rubans de couleur.

Bien que ces brodeuses appartenissent aux régions inférieures de la classe ouvrière, leurs vêtements se faisaient remarquer par leur propreté et même par leur élégance. C'est, du reste, un fait connu qu'à Anvers les filles du peuple se distinguent par une propreté particulière et davantage encore par la façon coquette avec laquelle elles savent disposer leur costume; mais les dentellières et les brodeuses méritent d'être signalées entre toutes pour cette qualité. Et comment aussi ne seraient-elles pas toujours d'une exquise propreté puisque, depuis le matin jusqu'au soir, leurs mains se promènent sans relâche sur la dentelle et le tulle d'une blancheur de neige? La moindre négligence souillerait leur ouvrage, et alors le marchand ou la marchande de dentelles leur reprocherait leur malpropreté, leur retrancherait une partie de leur salaire, ou même refuserait de leur confier un nouveau travail.

Ne croyez pas pourtant que cette exquise propreté ait sa source dans la seule nécessité. Cela a dû être ainsi au commencement; mais on connaît la force de l'habitude. Cette coquette propreté a passé aujourd'hui dans les mœurs des dentellières, et quand il leur arrive de chercher à gagner leur vie par un autre travail, elles n'en conservent pas moins leurs instincts primitifs.

Aussi regardez-les bien de la tête aux pieds : à la vérité leurs vêtements sont modestes et de commune étoffe de coton ; parfois la couleur en est quelque peu altérée ; mais comme ils sont proprement lavés et gentiment portés ! Pas une tache , pas la moindre souillure ; on dirait qu'il y a pour elles sept dimanches dans la semaine.

Sont-elles jolies ? Oui et non. Elles sont jeunes et c'est déjà beaucoup. La plupart devraient même être jolies, car leurs traits ne manquent ni de finesse ni de régularité ; mais leurs joues sont généralement si pâles et leurs membres si amaigris ! Pauvres filles du peuple, le luxe les a chassées de toutes les rues bien aérées ; on a bâti partout des maisons dont il leur serait impossible de payer le loyer ; et elles ont été de plus en plus refoulées avec leurs parents dans les ruelles étroites, obscures et malsaines où pas plus que le riche le petit bourgeois ne voudrait demeurer. Fleurs languissantes, élevées dans de sombres caves, leur sang est sans couleur, et la phthisie, ver rongeur, attaque jusqu'à la racine la vie de bon nombre d'entre elles. Et cependant elles sont gaies, elles chantent tout en poursuivant leur éternel labeur !

Toutefois, sur les quatre jeunes filles assises devant la porte du cordonnier, il y en avait deux dont la santé florissante n'avait eu à souffrir ni du manque d'air, ni du défaut de nourriture suffisante. Aussi faut-il dire que leurs parents étaient plus à leur aise que ce n'est l'ordinaire dans cette classe, et peut-être, d'ailleurs, leurs familles n'habitaient-elles pas de génération en géné-

ration, comme celles de leurs compagnes, cette étroite ruelle dont le séjour prolongé doit amener un infaillible abâtardissement.

L'une d'elles se nommait Catherine et était la fille même du cordonnier; l'autre s'appelait Annemie et demeurait chez le marchand de légumes. Sur les joues de toutes deux s'épanouissaient les roses de la jeunesse, et leurs lèvres n'avaient pas perdu l'éclat du corail. Catherine avait de doux yeux bleus et des cheveux blonds; Annemie semblait avoir du sang espagnol dans les veines, car une légère teinte brune couvrait son visage et ses yeux, et ses cheveux étaient noirs comme le jais.

Après avoir, de même que leurs deux compagnes, travaillé pendant quelque temps en silence, elles virent s'avancer au bout de la rue une femme déjà âgée. Elles la considérèrent d'un regard oblique et la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la petite porte de la maison du ramoneur. Alors l'une des jeunes filles dit :

— La mère Smet ne se refuse rien. Voilà qu'elle a encore une robe neuve et un bonnet à double rang de dentelles...

— Oh ! Annemie, toujours de méchantes moqueries ! Que nous importe la façon dont les autres s'habillent, du moment qu'ils ont le moyen de payer ?

— Oui, Trinette, c'est vrai. Et pourtant, vois-tu, on peut dire son fait à l'orgueil.

— L'orgueil ? Ah ! c'est une si bonne femme !

— Oui, oui ; la mère Smet fait une mine comme si

madame de Hoogenberg <sup>1</sup> était sa sœur; et quand elle passe là avec son manchon, elle nous regarde du haut de sa grandeur comme si nous n'étions pas dignes de cirer ses souliers.

— Tu crois cela, Annemie; mais sois-en sûre, il n'en est rien. Chacun agit à sa manière. La mère Smet est d'une bonne famille. Elle a une tante en Hollande qui est très-riche, mais très-riche... Elle a je ne sais combien de tonnes d'or... Et, tu comprends, quand on est de bonne famille, cela est dans le sang, et on ne s'en défait pas.

— Bah! elle affiche toujours sa famille! Il n'en vient rien pourtant, et son mari lui-même en rit tout comme les autres. Je serais honteuse de faire tant d'embarras; et dire encore que c'est la femme d'un ramoneur!

Ces critiques déplurent à Trinette; elle éleva la voix et dit, d'un ton plus incisif, et comme si elle eût été fâchée :

— Je ne sais pas pourquoi tu t'avises de t'occuper de cela. Ramoneur ou non, elle habite une maison qui lui appartient et ne doit rien à personne; elle a de quoi payer ce qu'elle achète et n'a pas à se soucier de l'envie des voisins!

— Il serait étonnant que tu ne lui donnasses pas raison, dit en riant une autre jeune fille; elle est la mère de Paul!

— Allons, allons, Trinette, ne sois pas fâchée; c'est seulement par manière de parler, dit Annemie. Chacun

1. Madame de *Haute-Montagne*, locution populaire.

cuit son pain comme il entend le manger, et s'il se brûle les doigts, c'est pour son compte.

Après un court silence, une des jeunes filles demanda d'une voix amicale :

— Mais, dis donc, Trinette, j'ai entendu dire hier chez l'épicier une chose que je ne puis croire. Est-il vrai que tu vas bientôt te marier ?

Trinette rougit et balbutia :

— Oh ! les voisins ! quand ils tiennent un pouce, ils en font une aune !

— Ah ! c'est donc vrai ?

— Mon Dieu, non. Le père Smet en a parlé pour rire à mon père...

— En ce cas la voiture est plus qu'à mi-chemin. Je t'en fais mon compliment.

Une autre pinça les lèvres avec une sorte de dédain et dit :

— Aïe ! aïe ! Trinette, avec un ramoneur ! Avec un homme aussi noir que le diable pendant six jours de la semaine. Vois-tu bien, quand il serait doré des pieds à la tête, je n'en voudrais pas encore.

— Ah ! si tu pouvais l'avoir seulement ! dit Trinette.

— Je n'en voudrais pourtant pas non plus, dit une autre, quoique ce soit le garçon le plus joyeux de tout le quartier. Le dimanche, quand il est lavé, cela va encore : mais pendant la semaine ! Vous ne pouvez même lui donner la main sans courir à la pompe ; et puis, en lui parlant, vous avez toujours cette trogne noire sous les yeux. Fi, il y a de quoi en avoir peur. Quand il rit et montre ses dents blanches, il fait une

mine comme un chien qui a mangé du poivre d'Espagne...

— Quelles mauvaises langues vous faites! s'écria Annemie en interrompant la bavarde. Paul est le meilleur garçon qu'on puisse trouver; il sait de si jolies chansons, il danse, il saute; il amuse la rue entière. Chacun se réjouit en le voyant paraître; car partout où il est, on rit et l'on se met en joie. Et puis, voyez-le un peu le dimanche, quand il s'en va avec sa redingote bleue, la tête haute et couverte de sa belle casquette! Je vous le dis, moi, c'est un beau garçon; et Trinette a raison d'aimer son Paul, d'autant plus que ses parents en sont contents.

En ce moment elles entendirent résonner sur un ton joyeux, dans l'étroite ruelle, le cri : Ape! âpe! âpe!

— Ah! voilà Paul et son père! s'écrièrent-elles toutes ensemble en souriant... Ah! voilà *Jean le farceur* et *Paul le rieur!*

A l'une des extrémités de la ruelle, et à une assez grande distance des jeunes filles, s'avancait un homme d'une cinquantaine d'années; il était encore dans toute la force de l'âge et marchait d'un pas léger et la tête droite. Comme chez tous les ramoneurs, ses vêtements étaient de toile grossière et serraient étroitement les membres; tout son corps, y compris le visage et les mains, était noir et couvert de suie.

Il était de bonne humeur; car, en passant, il souriait

1. Cri habituel des ramoneurs anversoïis et qu'ils sont tenus de faire entendre du haut de la cheminée qu'ils nettoient, comme preuve de la loyauté avec laquelle ils se sont acquittés de leur tâche. (Note de l'auteur.)

sans cesse aux voisins et saluait chacun par un joyeux bon mot.

A cinq ou six pas derrière lui, venait son fils Paul, garçon leste et bien découplé, qui venait à peine d'atteindre l'âge d'homme. Son visage et ses habits étaient noirs et couverts de suie comme ceux de son père. Le blanc de ses yeux et de ses dents et le rouge vif de ses lèvres se détachait étrangement sur la teinte foncée de sa physionomie.

Il portait sur l'épaule un sac plein de suie, et tenait dans la main droite un petit balai et une branche d'aubépine blanche, cette fleur de mai des Anversois.

Au moment où il entra dans la rue en chantant un air populaire et en faisant de joyeux entrechats, tous les voisins se prirent à rire.

— Le drôle de corps ! disait l'un.

— On a bien raison de le nommer *Paul le rieur*, observa un autre ; il est toujours en joie !

— Ainsi chantent les vieux, ainsi piaillent les petits. Son père et lui riraient encore à l'article de la mort.

— Tous les ramoneurs d'Anvers sont comme cela ; cela tient au métier. Un ramoneur triste est encore plus rare qu'un croquemort gai.

— Je le crois bien, dit un vieux tourneur de chaises ! ils font tout pour le mieux ; ils ne négligent pas leur ouvrage et donnent à chacun ce qui lui revient. Bien faire et vivre gaiement, il n'y a rien à ajouter à cela... ;

Soudain Annemie se leva en s'écriant :

— Écoutez donc, il sait encore une nouvelle chanson. Où donc va-t-il les chercher toutes !

— Mais il les fait lui-même ! dit Trinette triomphante.

— Est-il si savant ? Je n'en savais, ma foi, rien.

— Oui, oui, et il n'y a pas une seule affiche à la chapelle des *petits frères* qu'il ne sache lire sur le bout du doigt !

Sur ces entrées faites, le jeune ramoneur s'était assez rapproché pour qu'on pût comprendre ce qu'il chantait à pleine voix. C'était une fort jolie chansonnette dont le rythme sautillant semblait choisi exprès pour accompagner des entrechats.

Paul le rieur chantait ainsi avec accompagnement de force gestes :

Ramoneur, sors de ta ch'minée !  
 Bon compagnon,  
 Joyeux luron,  
 Sors, ta journée est bien gagnée !  
 Le ramoneur est bon enfant,  
 Noir au dehors, au dedans blanc ;  
 Si le visage est plein de suie,  
 Le cœur est gai, l'âme hardie !  
 Du matin jusqu'au soir  
 Il monte, grimpe, rampe, gratte ;  
 Le tuyau vide, il tend la patte,  
 Et par son museau noir  
 Après chaque cheminée  
 La pinte est vidée !

Et comme il faisait mine de vouloir s'approcher très-près de Trinette, les compagnes de celle-ci jetèrent un cri en posant les mains sur leurs carreaux pour les protéger.

— Paul, ne vous approchez pas ; restez tranquille, vous allez salir notre ouvrage ! s'écriaient-elles.

Mais le doux sourire que Trinette lui avait adressé à la vue de la branche d'aubépine, parut avoir calmé l'effervescence de Paul ; la jeune fille savait que ce premier présent du doux mois de mai lui était destiné. Dans ses yeux bleus rayonnait une tendre reconnaissance qui avait profondément ému le jeune ramoneur et avait arrêté la chanson sur ses lèvres et le sourire sur ses traits.

Cependant, comme il ne pouvait rester longtemps sérieux, il maîtrisa son émotion et dit en riant :

— Trinette, je suis allé me promener dans la campagne, — c'est-à-dire que j'ai couru de village en village, et chanté au mieux avec le rossignol, si bien que mon gosier en était devenu sec comme une râpe. J'ai rencontré là-bas une jeune fille si belle, si charmante, et si avenante pour moi... Allons, allons, ne faites pas la moue, Trinette. La jeune fille me demanda d'une voix douce si je n'aimais personne. Je songeai à répondre non, mais je n'osai mentir, et comme je fis un signe d'affirmation, elle me demanda le nom de celle que je préférais à toutes les autres. Ah ! me suis-je écrié, ne le savez-vous pas encore ? Eh bien, c'est une jeune fille fraîche comme une rose et qui s'appelle Trinette. Vraiment ! dit la belle dame ; en ce cas faites-lui mes compliments et donnez-lui ces fleurs de ma part...

Les jeunes filles contemplaient le ramoneur silencieuses et la bouche béante, mais en souriant à demi.

— Et si vous continuez à vous aimer en tout bien tout honneur, a-t-elle ajouté, je viendrai vous réjouir

tous les ans et vous donner des fleurs de toute sorte autant que vous en voudrez.

— Qui pouvait être cette dame? demanda avec stupéfaction la plus pâle d'entre les jeunes filles.

— Vous la connaissez toutes très-bien! dit Paul en riant.

— Comment donc s'appelle-t-elle?

— Madame de Mai.

— Madame de Mai? Je connais bien la mère de Mai qui vend du *stokvisch* là-bas au coin; mais ce n'est certainement pas elle!

— Oh! ne voyez-vous donc pas qu'il se moque de nous toutes? s'écria Annemie. Il veut parler de la dame du mois de mai!

— Justement, c'était cette vieille connaissance! dit Paul toujours souriant, en donnant à Trinette un bouquet de fleurs parfumées, et en disant à une autre :

— En voulez-vous aussi? Oh! elles sentent si bon!

La jeune fille tendit la main, mais Paul la frappa légèrement avec la branche d'aubépine.

— Aïe! vilain ramoneur! s'écria-t-elle.

— Il n'y a pas de roses sans épines! dit Paul d'un ton moqueur.

Mais la jeune fille était si irritée qu'elle se leva, mit les poings sur les hanches et s'écria :

— Noir racleur de cheminée, à quoi penses-tu? Crois-tu, parce que tu joues de bêtes tours aux innocents, que tu en soies plus malin? Va te faire laver, sale nègre! Ton père est rentré depuis longtemps, et dépêche-toi, sans cela gare la baguette!

— Voyez donc ce petit dragon qui monte sur ses grands chevaux ! dit d'un ton de raillerie le jeune ramoneur. Vous êtes trop nerveuse, ma fille. Cela ne vous va pas de vous fâcher ; il vous faudrait pour cela une paire de moustaches...

A ces mots, il fit un geste comme s'il voulait réellement toucher de son doigt noir le visage de la jeune fille ; mais toutes se levèrent en même temps et s'écrièrent en le prenant à partie de commun accord :

— Vilain ramoneur ! noiraud ! sac à suie ! âpe ! âpe ! et mille autres exclamations.

Paul chercha vainement à dominer le vacarme, et secouant la tête comme pour se débarrasser des injures dont on l'accablait, il s'écria tout à coup :

— Holà, mes petites amies, je vais d'abord en finir avec vous, après quoi, je m'empresserai d'aller me laver. Attention ! une, deux, trois !

Il fit quatre ou cinq bonds et secoua si bien son sac à suie qu'un nuage noir se répandit autour de lui, tandis qu'il chantait :

Chante, danse, Paul, mon ami,  
Personne ne te touchera !

Toutes les jeunes filles serrèrent leurs carreaux et se dispersèrent avec des cris d'angoisse, pour mettre leur ouvrage à l'abri de la souillure qui le menaçait.

Tandis que les unes se sauvaient en poussant les hauts cris et que la plupart riaient de bon cœur, le ramoneur cria tout en gagnant sa porte à grand renfort d'entrechats :

— A tout à l'heure, mes tourterelles; je vais prendre mon visage des dimanches!

## II

Les ombres du soir étaient descendues depuis une demi-heure à peine sur l'étroite ruelle.

La mère Smet, femme du ramoneur, était assise à une table et occupée à ravauder, à la lueur d'une petite lampe, les bas de laine de son Paul.

Elle était mise non-seulement avec propreté mais même avec plus de recherche que sa condition ne semblait le comporter; car bien qu'elle se trouvât chez elle et ne dût probablement plus sortir ce jour-là, elle portait encore une jaquette de couleur rose semée de petites fleurs, une jupe de calmande bordée de velours et un bonnet à grandes ailes d'une blancheur de neige.

Des pensées tristes et désagréables semblaient occuper son esprit, car très-souvent elle interrompait son travail et une expression de colère contractait ses traits.

— Voilà comme on trompe toujours les pauvres gens qui doivent hériter! murmura-t-elle enfin. Les coquins savent tenir la chose cachée et la traîner en longueur jusqu'à ce que les héritiers soient morts, et alors ils mettent eux-mêmes en poche l'héritage. Quand j'y pense encore! Le vieux maçon Kobe, de la rue de la Boutique, devait hériter de cent mille florins; tout était en règle... mais on l'a fait aller pendant si longtemps d'Hérode à Pilate, qu'il a fini par mourir dans son grenier. Six mois après, l'héritage a été partagé entre trois

ou quatre grands messieurs qui n'en avaient que faire ; et peut-être bien que la meilleure part de la fortune de Kobe est restée aux mains des avocats... Mais on ne m'y prendra pas ainsi. Dussé-je y dépenser mon dernier sou, je saurai ce qu'est devenu l'héritage de ma tante de Hollande. Honnêtes voleurs, va !

En ce moment son mari descendit l'escalier, souffla la petite lampe qu'il tenait à la main, la posa sur une armoire, et les bras croisés sur la poitrine, se mit à contempler sa femme en souriant.

Le visage du ramoneur était lavé ; ses habits étaient en tout semblables à ceux des gens de la petite bourgeoisie quand ils sortent le soir pour aller boire une pinte dans le voisinage.

— J'ai joué un fameux tour aux rats là-haut sur le grenier ! s'écria-t-il. Devine un peu, Thérèse, ce que j'ai fait ?

— Oh ! laisse-moi en paix, répondit la femme d'un ton bourru ; il y a dix ans que tu joues des tours aux rats, mais ils nous en font encore davantage ; laisse un peu au grenier la première chose venue, et, fût-ce même ton sac à suie, tu verras s'ils ne l'auront pas dévoré le lendemain.

— C'est vrai, mais que puis-je y faire ? Crois-tu que je puisse prendre tous les rats de la ville ? Cette engeance est toujours en route et passe en ribambelle par les égouts et les rigoles ; ils n'ont pas de bail à faire ; là où ils se trouvent bien, ils s'installent. Je viens d'en voir courir un, Thérèse, un gros noir avec une queue assez longue pour en faire une paire de jarretières... Mais,

femme, tu as encore une fois le bonnet à l'envers ; tu es contrariée... Toujours c̄ette vilaine moue !

— Je fais la mine qu'il me plaît.

— Certainement, certainement, et c'est d'autant plus mal que tu le fais avec intention. J'ai bien vu pendant toute la journée que tu as marché sur quelque épine. Il est sans doute encore question d'avocats, de ta tante de Hollande, d'héritage, de tonnes d'or et autres châteaux en Espagne ?

— Cela ne te regarde pas. Qu'entends-tu à ces choses-là ?

— Vois-tu, Thérèse, il faut que je dise cela une bonne fois, mais là sérieusement, sans rire !

— Sans rire ? Je t'en défie, moqueur éternel !

— Soit, je ne te demande que de m'écouter. Nous sommes mariés depuis vingt-cinq ans à peu près ; l'année prochaine, à la fête de saint Jean, nous fêterons notre jubilé, notre noce d'argent<sup>1</sup>. Pendant tout ce temps, tu n'as cessé de courir chez les avocats, de lever et de ramasser des actes de décès et des extraits de baptême... et tous les mois tu as porté quelques beaux et bons francs aux noirs hommes de loi... Si tous ces francs étaient réunis, cela ferait déjà un petit patrimoine, car il y a bien des mois dans vingt-cinq ans. Jusqu'ici je t'ai laissé faire sans te contredire, mais aujourd'hui tout est diablement cher ! Les pommes de terre coûtent près de deux francs l'étuvée, le prix d'une cheminée ramonée nous donne à peine à chacun un

1. Expression flamande.

petit morceau de viande, juste assez pour en frotter notre pain, — et le pain, le pain!

— Allons donc, voilà que tu t'inquiètes de ce que coûte le pain ! dit la femme d'un ton railleur. Pourvu que la bière ne hausse pas !

— Oh ! tant qu'il y aura assez, la chair fût-elle même un peu maigre, je n'en pleurerai pas, petite mère. La joie est aussi un excellent pain ! Mais j'oublie mon affaire. Ce que je voulais te dire est ceci : Tu es toujours à rêver de tantes, d'oncles, et d'immenses héritages que tu dois recevoir. Sottises que tout cela ! Et cela va de mal en pis tous les jours, Thérèse : si tu n'y prends garde, — les vieux jours approchent, — sois sûre qu'ils te détraqueront quelque chose dans la tête ; et si tu ne veux pas être plus raisonnable, Dieu sait si tous tes oncles et tantes de Hollande ne te conduiront pas à la maison des fous...

La femme se leva et répondit avec un sourire de dédain sur les lèvres :

— Mon Dieu, quelles choses on est forcée d'entendre de son mari ! Tu veux dire que je suis d'une famille de rien ?

— Oh non, petite femme, mais je veux dire d'une famille ordinaire, d'une famille comme il y en a tant. Ton père tenait boutique de chiffons, de friperie, si tu veux, et on le croyait riche, peut-être à cause de son avarice ; mais lorsqu'il vint à mourir subitement, on ne trouva rien de rien, et nous n'héritâmes que de notre maisonnette. Enfin c'est toujours assez. Votre cousine colporte des citrons, votre tante ramasse du vieux fer et des os, et le fils de votre oncle est pompier...

Tous sont d'ailleurs de braves et honnêtes gens!... mais qu'ils vivent grassement, cela n'est pas vrai.

— Qui parle de ma famille en Belgique. Il y a une foule de *Van den Bergen* en Hollande.

— On y trouve encore bien plus de Janssens. Depuis vingt-cinq ans, tu cherches parmi tous les *Van den Bergen* s'il n'y en a aucun qui soit de notre famille, et tu as dépensé pour cela, je ne veux pas dire combien de florins. Chacun sa manie. On voit ce qu'on veut voir. Allez au bord de l'Escaut, quand il fait du vent, et fixez les yeux sur les nuages qui passent. Que voulez-vous voir? Un homme à cheval? Napoléon? un géant? une voiture à quatre chevaux? un dragon à sept têtes? Vous n'avez qu'à souhaiter; la chose désirée est là à l'instant. Eh bien, il en est de même de toi, chère Thérèse; tu as une lubie en tête!

La femme se rassit et dit, la physionomie empreinte d'un triste doute :

— Il est bien étrange que tu sois si entêté à parler de cela aujourd'hui, et je suis tentée de croire que tu es allé, cette après-dînée, chez notre avocat. Ce coquin-là, après m'avoir fait espérer pendant deux ans et m'avoir soutiré bien des florins, pour des timbres, des lettres, des papiers et je ne sais quoi encore, m'a dit aujourd'hui que ma famille, toute grande qu'elle soit, ne compte que de pauvres gens. Il m'a rendu toutes mes lettres et m'a priée amicalement de ne plus venir chez lui désormais.

— Eh bien, cet avocat-là est un brave homme. Il pouvait encore te faire donner une belle somme; mais

il ne désire pas ton argent et te donne gratis un bon conseil. Il n'y a pas beaucoup d'avocats comme cela, à ce qu'on dit du moins, car pour mon compte, je n'en sais rien, et s'ils devaient vivre de mon argent, ils n'auraient pas beaucoup de beurre sur leur pain.

Cet entretien parut avoir déchargé le cœur de la mère Smet du dépit qui l'avait oppressée pendant toute la journée. Elle dit d'un ton plus dégagé :

— Tu peux dire tout ce que tu veux, mais je n'en serai pas moins riche un jour, avant de me coucher pour la dernière fois. Je suis d'une bonne famille et je dois hériter... Cette nuit encore j'ai rêvé que je trouvais un monceau d'or, contre le seuil de notre porte...

— Vraiment ? dit le ramoneur en riant ; dans ce cas-là, il est bien sûr que tu as encore longtemps à attendre ! Si tu avais rêvé araignées au moins, cela veut dire argent...

Soudain les deux époux entendirent du bruit au haut de l'escalier.

— Hein ! qu'est-ce que cela ? dit le ramoneur.

— Mon Dieu, tu ne l'entends pas, dit la femme d'un ton moqueur ; ce sont les rats qui se moquent de toi, et ne s'embarrassent guère du tour que tu leur as joué !

— C'est étonnant, grommela maître Smet ; j'ai pourtant bouché tous les trous avec de la chaux et du verre pilé ! Il faut que j'aille voir encore... Ce n'en était qu'un sans doute : je n'entends plus rien.

— Mais, Smet, dit la femme, si nous devenons riches un jour, que feras-tu ?

— Pour l'amour de Dieu, Thérèse, laisse-moi tran-

quille et ne me parle plus de cette richesse en l'air. Il ne nous manque rien. Le bon Dieu nous donne notre pain quotidien, et permet que je puisse boire une pinte avec les amis; que pourrions-nous souhaiter davantage?

— Oui, mais enfin si tu devenais riche un jour?

Le mari porta la main à son front, et, après avoir réfléchi un instant :

— Ce que je ferais? Voyons! D'abord, je ferais peindre la façade de notre maison, et il y aurait sur notre enseigne deux lettres, A. B. dorées. Ensuite, j'achèterais quatre jambons à la fois pour faire bon-bance pendant l'hiver. Et puis? et puis quoi? Je donnerais quatre sacs de pommes de terre et six mesures de charbon à la pauvre veuve qui demeure là-bas derrière le coin avec ses malheureux enfants. En quatrième lieu, j'achèterais une maison pour notre Paul; et le jour de son mariage avec Trinette, nous ferions une noce telle qu'on en sentirait l'odeur jusqu'au Kauwenberg.

— Et c'est là tout? Cela vaut bien la peine de devenir riche!

— Et que sais-je encore? En un mot, je vivrais de la chose et j'en ferais vivre mes amis.

— Et resterais-tu ramoneur?

— Hein? que demandes-tu?

— Si tu resterais ramoneur?

— C'est-à-dire, je ramonerais des cheminées pour mon plaisir.

— Ah! ah! innocent que tu es! s'écria sa femme en éclatant de rire.

— Sans cela, que ferais-je de mon temps? demanda maître Smet. Crois-tu que je voudrais aller m'installer pendant toute la journée seul dans un cabaret. Voyons, Thérèse, dis-moi ce que tu entendrais faire si un trésor nous tombait du ciel...

— Oh! je m'y entends mieux que toi! dit la femme triomphalement; je suis d'une bonne famille, moi! J'achèterais une grande maison au Kipdorp ou sur la place de Meir; il me faudrait une voiture à quatre chevaux et un traîneau en hiver. Je porterais des robes de soie et de velours, un manchon et un boa...

— Que dis-tu là? Un boa? Qu'est-ce que cela?

— Mais oui, pour porter au cou comme les dames.

— Est-ce cette chose qui ressemble à la queue d'une bête sauvage?

— Oui, cela coûte joliment cher! J'aurais des diamants sur la poitrine, aux oreilles et aux doigts; et par derrière, à ma robe, une queue comme les reines en ont une au théâtre flamand; et partout où j'irais, un domestique me suivrait, tu sais, un domestique avec un habit jaune et un galon d'or au chapeau... Et puis je viendrais me promener tous les jours dans la rue pour faire crever de dépit la femme de l'épicier là-bas...

— Tais-toi! tais-toi! s'écria le ramoneur, ou tu vas me faire pouffer de rire! Voyez-vous madame Smet, la femme du ramoneur, s'en aller par la ville avec une robe qui traîne, une queue de renard autour du cou, et un grand canari derrière elle... Si tu n'es pas folle, Thérèse, je m'y perds. Fais-moi mettre, en ce cas, dans

la maison des fous, car, sois-en bien sûre, l'un de nous a le cerveau fêlé! Mais écoute donc! écoute quelle vie là-haut! Les rats aussi se moquent de nous!

— Mais oui, qu'est-ce qui se passe au grenier? Quels cris et quel tapage! Va donc voir, Smet. Rouvre plutôt les trous; car on dirait que tous les rats du voisinage se sont donnés rendez-vous là-haut, depuis que tu t'es avisé de leur jouer ce tour.

Le ramoneur se leva, ralluma sa petite lampe, et prit derrière l'armoire un vieux sabre rouillé.

— Je vais les arranger comme il faut, dit-il; prépare quelques *cents*, Thérèse, car je vais aller boire une pinte tout à l'heure.

La mère Smet demeura seule assez longtemps à écouter le vacarme que faisait son mari en frappant de son sabre les planches du grenier.

Tout bruit cessa pourtant bientôt. Alors la femme tomba dans une profonde méditation, et se mit à rêver vêtements de soie, boucles d'oreilles en diamants, et laquais au chapeau galonné d'or.

Elle demeura pendant quelque temps abîmée ainsi dans la contemplation du bonheur que donne la richesse; un doux sourire illuminait son visage, et elle hochait la tête comme si son esprit eût donné un corps aux ombres créées par son imagination.

Enfin elle entendit les marches de l'escalier craquer sous les pas de son mari, et un certain étonnement se peignit dans ses yeux en ne voyant pas de lumière dans l'escalier.

— Ta lampe s'est-elle éteinte? demanda-t-elle.

Le ramoneur descendit silencieusement l'escalier et s'approcha de sa femme d'un pas chancelant. Il tremblait et la froide sueur de l'angoisse perlait sur son pâle visage.

La femme bondit en poussant un cri d'effroi et s'écria :

— Mon Dieu ! que t'est-il arrivé ? Qu'as-tu vu ? Un voleur ? un revenant ?

— Tais-toi ! tais-toi ! Laisse-moi reprendre haleine ! murmura le ramoneur d'une voix étouffée.

— Mais que s'est-il donc passé ? s'écria la femme : tu me mets la mort dans l'âme !

— Tais-toi, parle plus bas, Thérèse, dit le mari, comme s'il eût eu peur d'être entendu. Il faut que personne ne nous entende.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur son épaule, et chuchota :

— Thérèse, chère Thérèse, ton rêve s'est réalisé : un trésor, un grand trésor !

— Oh ! mon pauvre malheureux Smet ! s'écria la femme pleine d'inquiétude. Il a perdu la tête.

— Non, non, ne fais pas de bruit ou nous sommes perdus, dit le mari d'une voix suppliante et altérée.

— Mais parle donc ! pour l'amour de Dieu, de quoi s'agit-il ?

— J'ai trouvé un trésor, comme tu l'avais rêvé.

— Un monceau d'or ?

— Non, un sac rempli de pièces de monnaie... toutes pièces d'argent et d'or... Viens, prends la lampe : je vais te le montrer.

La femme pâlit à son tour et se mit à trembler de saisissement. Elle commençait seulement à croire que c'était sérieux. Malgré son émotion, un sourire fébrile contractait cependant ses lèvres.

Tout en suivant son mari, elle dit d'une voix pleine de prière :

— Oh ! Smet, ne me trompe pas ; si cela n'était pas vrai, je pourrais en mourir.

— Tais-toi, te dis-je ! grommela le ramoneur ; tu vas nous trahir !

— Mais comment l'as-tu trouvé ? demanda la femme d'une voix contenue.

Maître Smet s'arrêta comme s'il voulait satisfaire la curiosité de sa femme, avant qu'elle vît le trésor.

— Tu as entendu, n'est-ce pas, Thérèse, comme j'ai frappé là-haut sur le plancher avec mon sabre ? Quand j'arrivai au grenier, je ne vis plus de rats, mais en tapant j'en fis sortir deux d'un coin. Ils coururent entre mes jambes et disparurent derrière la poutre du milieu sur laquelle le toit repose. J'allai examiner l'endroit à l'aide de la lampe, mais ne trouvai ni fente ni ouverture. Après avoir inspecté tous les coins, toutes les cachettes, je revins à la poutre ; car je ne pouvais comprendre ce qu'étaient devenus ces deux rats. Bien qu'il n'y eût dans la poutre ni creux ni ouverture, je frappai dessus à grands coups de sabre sans savoir au juste pourquoi. Cela sonna si creux et rendit un son si singulier, que je me mis à frapper encore plus fort, dans la pensée que les rats habitaient dans l'intérieur. Tout à coup une petite planchette carrée se détache de la poutre, et

pouf ! il tombe sur mon pied une chose qui m'a fait si mal que j'ai failli en crier...

— Un lingot d'or ?

— Mais non, un sac d'argent ! En tombant il s'est déchiré et les pièces d'or et d'argent ont roulé de tous côtés dans le grenier. J'étais comme assommé ; la lampe me tomba de la main ; je tremblais et j'ai dû m'appuyer contre le mur pour pouvoir descendre. Tout tournait devant mes yeux ; j'étais comme un homme ivre... Maintenant viens, et marche sur la pointe des pieds ; et parle aussi bas que possible.

Quand ils furent arrivés au grenier, le ramoneur conduisit sa femme près de la poutre et dirigea la lumière de la lampe sur un sac de toile qui gisait sur le plancher parmi des pièces de monnaie répandues à la suite de la chute.

La mère Smet poussa un cri de joie étouffé, tomba à genoux, agrandit la déchirure du sac, plongea les mains dans les pièces d'argent, resta pendant quelques instants abîmée dans une muette admiration, puis se releva vivement. Elle courut, en levant les mains au-dessus de sa tête, tout autour du grenier, se mit à danser, à sauter, et s'écria enfin à pleine voix :

— Ouf ! je n'en puis plus, j'étouffe ! Laisse-moi parler un peu ! Bonté du ciel ! nous voilà riches, riches à trésor !

Plein d'anxiété, le ramoneur saisit le bras de sa femme d'une main et lui mit l'autre sur la bouche, en maugréant d'un ton rauque et menaçant :

— Imprudente folle ! tais-toi ou je te brise le bras !

Tu veux sans doute que les voisins apprennent la chose ?

— Oh ! mon Dieu, dit la femme avec effroi ; qu'est-ce que cela ? Tu fais une figure comme si tu allais m'assassiner ! Comme l'argent change un homme ! Depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je ne t'ai pas encore vu faire des yeux comme cela !

Comme surpris de son propre emportement, le ramoneur se calma soudainement.

— Non, non, Thérèse, j'ai dit cela sans le penser, dit-il en lâchant le bras de sa femme, mais je t'en prie, parle bas, et ne fais pas de bruit... Dis, qu'allons-nous faire de cet argent ?

— Portons-le en bas et enfermons-le dans le grand coffre.

— Et s'il venait des voleurs ?

— Pourquoi en viendrait-il justement aujourd'hui ? Il y a peut-être cent ans que ce coffre est là !

— C'est bon à dire, mais on ne peut pas savoir...

— Il faut cependant le mettre quelque part.

— Si je le cachais sous notre lit, ou bien dans la paille !

— Oh ! on voit bien, Smet, que tu n'es pas habitué à avoir de l'argent. Crois-tu que les gens riches cachent le leur dans leur lit ? Mets-le dans le coffre, te dis-je. Si tu trouves une meilleure place demain, il sera encore temps de changer d'idée.

Le ramoneur ramassa la seconde lampe et dit :

— Thérèse, mets l'argent dans ton tablier ; je vais pousser le verrou de la porte d'en bas pour que per-

sonne ne nous surprenne... et fais bien attention que les pièces ne sonnent pas !

Tandis que sa femme descendait l'escalier avec une lourde charge d'argent, Smet mit le verrou de la porte de la rue et tourna la clef dans la serrure ; puis il alla visiter les fenêtres, le soupirail de la cave, la porte de derrière, et s'assura que tout était solidement clos.

Pendant ce temps, la femme avait enfermé dans le coffre le trésor tout entier, et déjà elle était assise devant la table, le sein gonflé, l'œil perdu dans le vague et tout entière à la douce contemplation de sa richesse.

Son mari s'approcha d'elle, tendit la main, et dit d'un ton sec et bref :

— La clef?

— La clef? s'écria la mère Smet avec surprise et d'un ton de hauteur. Cela serait beau dans nos vieux jours qu'il te faille avoir la clef! Je l'ai portée honorablement pendant vingt-cinq ans! Tu voudrais peut-être gaspiller l'argent et en régaler ta société de ramoneurs? Holà! je garde le coffre!

Smet hocha la tête avec impatience.

— Non, grommela-t-il, c'est pour t'empêcher de dissiper l'argent en folles dépenses. Quand nous avons peu de chose, il me paraissait inutile d'épargner ; mais maintenant, je veux veiller à ce qu'il nous reste quelque chose pour le temps où nous serons vieux et malades, sinon nous pourrions bien, malgré toute notre fortune, tomber encore dans la misère avant l'heure de notre mort.

— Eh! eh! mon ami Smet, cela ne vous va pas

d'avoir de l'argent, dit la femme d'un ton qui accusait l'ironie et la colère. Tu parles comme un avare ; tu as une mine de croque-mort...

— Allons, Thérèse, donne-moi la clef !

— La clef ? Quand je devrais y perdre mon dernier cheveu, je ne la lâcherais pas !

— Ne prendras-tu rien dans le coffre sans mon consentement ?

— C'est-à-dire que je ne ferai pas trop de dépenses ; mais que je ne puisse ni m'acheter une robe neuve, ni échanger mes boucles d'oreilles, hors de mode, pour une paire qui vaille un peu mieux, c'est ce qui n'a pas été convenu lors de notre mariage ! Si je voulais t'écouter, nous serions plus pauvres qu'auparavant. Si tu ne veux pas profiter de l'argent mieux que cela, fais plutôt peindre sur la muraille un tas de pièces de dix florins ; tu auras tout aussi bien l'apparence et beaucoup moins d'embarras.

— Tu ne me comprends pas, Thérèse. Si tu vas faire voir tout d'un coup que nous avons beaucoup d'argent, en portant des habits qui soient trop au-dessus de notre état, les voisins se mettront à jaser entre eux et se demanderont d'où cela nous vient.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? L'argent m'appartient ; mes parents ont habité cette maison depuis cent ans peut-être. C'est pour cela qu'on n'a pas trouvé d'argent quand mon père est mort subitement ; il n'a pas eu le temps de dire où il l'avait caché. Quel mal y aurait-il à ce que chacun sût que j'ai retrouvé mon héritage ?

— Quel mal? imprudente! Si les voleurs savaient qu'il y a tant d'or ici, ils s'introduiraient dans la maison, voleraient le trésor et nous assassinaient peut-être.

— Comme la vue de cet argent t'a rendu peureux! Je ne te reconnais plus...

— Et songe un peu, comme les gens nous croiront difficilement quand nous dirons que nous l'avons trouvé. Dieu sait si nous n'aurons pas affaire au commissaire de police; il pourrait penser que c'est de l'argent volé. Alors on porterait le trésor au tribunal jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie! Et quand les gens de loi ont quelque chose dans leurs griffes, va l'en tirer. Hélas! Hélas! nous perdrons le trésor, et qui sait? peut-être en viendrons-nous à mourir de misère!

— C'est vrai, dit la femme toute songeuse; je crois que tu as raison, Smet!

— Oh! Thérèse, chère Thérèse, sois prudente, sois réservée et ne dis à personne que nous sommes devenus riches.

— Oui, pourvu que je puisse me taire! murmura la femme en haussant les épaules. C'est ma mère qui m'a appris à parler, et elle ne mettait pas sa langue en poche, ma mère...

— Mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc malheureux!

— Si tous ceux qui sont riches sont comme nous, à coup sûr c'est malheureux. Mais ne pouvons-nous faire accroire aux voisins que nous avons hérité? J'en ai parlé assez et depuis assez longtemps.

Un sourire épanouit les traits du ramoneur, et une

joyeuse surprise fit étinceler ses yeux. Il resta un instant à réfléchir en silence, puis il dit :

— Que nous avons hérité ? Mais alors on saurait qu'il y a beaucoup d'argent chez nous.

— Eh bien ?

— Et les voleurs ?

— Oh ! tu perds la tête.

— Non. Sais-tu ce que nous dirons ? Que nous allons bientôt hériter ; que nous avons reçu des nouvelles de ton oncle de Hollande....

— De ma tante, cela va mieux ; et quand j'achèterai une robe neuve ou quelque autre chose, les gens pourront croire que nous ne faisons que dépenser d'avance une partie de l'héritage que nous aurons à recevoir...

— Voilà qui est bien ; de cette manière on ne saura pas qu'il y a beaucoup d'argent dans la maison, et chacun reconnaîtra que tu es d'une bonne famille. Mais, Thérèse, tu seras raisonnable pourtant, n'est-ce pas, et tu ménageras un peu notre argent ?

— Allons donc, notre argent ! c'est mon argent que tu veux dire. Je ne ferai rien qui ne convienne à notre position.

— Et nous ferons accroire à Paul la même chose qu'aux autres, sans cela le garçon pourrait en perdre la tête et devenir un dissipateur...

— Je l'entends ! s'écria la femme, va vite tirer le verrou, et mets la porte contre, autrement il demandera ce qui se passe ici.

Le ramoneur se précipita vers la porte, l'ouvrit à demi et vint se rasseoir à la table avec une physio-

nomie indifférente et calme, comme si rien n'était arrivé.

Devant la porte de la rue retentissait la chansonnette :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,  
Bon compagnon,  
Joyeux luron.  
Ta journée est bien gagnée !

et bientôt Paul entra en chantant dans la chambre.

Il s'approcha de la table et dit d'une voix joyeuse et très-vite :

— Oh ! avons-nous ri là-bas ! Si je n'avais eu tant de plaisir, j'en pleurerais, je crois, car la bouche m'en fait encore mal. Pensez un peu, on m'a fait président de notre société de preneurs de mésanges !

— Allons, allons, c'est bien, dit le père ; ne fais pas tant de bruit pour cela.

— Oh ! ce n'est pas pour cela ! s'écria Paul. Vous savez bien, mon père, que nous avons ramassé de l'argent pour faire faire un nouveau drapeau pour notre société. Le peintre de la rue de la Boutique, — celui qu'on appelle Rubens parce qu'il porte un chapeau à larges bords, et des moustaches, — ce peintre donc devait peindre un grand hibou sur le drapeau... Oh ! que c'était drôle !... Ce soir, tandis que nous étions à jaser, on apporte tout à coup le nouveau drapeau... Nous nous levons avec curiosité. Pierre Kruls déroule

4. Il existe à Anvers, dans la petite bourgeoisie, des sociétés d'amateurs qui, pendant toute l'année, réunissent quelque argent pour aller, en automne, à la chasse aux mésanges, avec un hibou. (Note de l'auteur.)

le drapeau; nous nous regardons les uns les autres... et nous partons tous ensemble d'un si terrible éclat de rire, que trois ou quatre se roulent sur le plancher et que les autres se tiennent les côtes à deux mains. Il n'y en avait qu'un qui fit la grimace, c'était le forgeron... Devinez un peu ce qui était peint sur le drapeau!

— Oh! quels enfantillages! dit la mère. Que pouvait-il y avoir là-dessus? Un hibou sans doute!

— Oui, oui, un hibou avec une tête aussi grosse que celle d'un enfant de huit ans; mais le pis de tout, c'est que le hibou et le forgeron se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ça été des rires et des querelles. Le forgeron voulait arracher les cheveux au peintre; le cabaretier voulait mettre le forgeron à la porte; nous voulions réconcilier tout le monde; il y a eu trois pintes cassées et deux chapeaux enfoncés... Enfin tout a fini par une risée générale, parce que Rubens a promis de changer le hibou. Mais qu'est-il donc arrivé ici? Vous ne m'écoutez pas! Le père a l'air si triste, et vous aussi, mère! Vous n'êtes pourtant pas malade, j'espère!

— C'est bien le moment de plaisanter, répondit la mère Smet d'un ton grave. Paul, mon garçon, il faut que je te dise une chose... Nous allons hériter!

— Encore? s'écria le jeune homme avec une incrédulité quelque peu moqueuse.

— Cette fois-ci, c'est bien vrai.

— Je connais cette chanson-là. C'est sûrement de notre tante de Hollande?

— Oui, de ma tante de Hollande.

— Allons allons, mère, on vous aura encore fait

accroire cela! Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon père?

— Il paraît cependant que ce sera vrai cette fois! répondit le père Smet avec un signe de tête affirmatif!

— Dans ce cas-là, s'écria Paul en riant, je retiens un pantalon neuf et une douzaine de cols de chemise, pour le moment où l'héritage arrivera...

Les parents se turent; Paul les contempla avec un singulier étonnement, et dit enfin :

— Mais vous êtes là tous deux comme si cette bonne nouvelle vous avait mis le cœur à l'envers. Dites-moi donc ce que vous avez appris.

— J'ai mal à la tête, répondit le père; cela me fait mal de parler; je te dirai demain ce que nous avons à attendre.

— Est-ce l'héritage de cette tante qu'on cherchait déjà avant que je ne fusse au monde?

— Oui, celui-là même! Maintenant ne parlons plus de cela.

Paul hocha la tête d'un air de doute et songea à part lui :

— Il est arrivé quelque chose qu'on ne veut pas me dire. Les gens qui héritent font plus joyeuse mine que cela. Peut-être ont-ils eu des mots ensemble; mais je n'ai pas à me mêler de ces choses-là.

Il prit la seconde lampe et l'alluma en disant :

— Demain matin, je dois me lever à quatre heures pour aller ramoner trois cheminées au château de Ranst. Il y a au moins deux lieues d'ici. Ainsi, bonne nuit!

— Paul, dit la mère, avec une certaine hauteur dans la voix, nous ne sommes plus des ramoneurs!... Et quand tu sortiras demain, mets tes habits des dimanches, entends-tu ?

— Ah ! pour le coup, ma mère, dit le jeune homme en riant, ne le prenez pas en mauvaise part, mais je dois vous dire que vous poussez les choses un peu loin !

— Et d'ailleurs le domestique de madame est venu dire que tu ne dois pas aller au château demain.

— C'est une autre affaire. Allons, je m'en vais faire un bon somme. Demain l'héritage se sera encore envolé par la cheminée comme les autres fois. Bonne nuit, mère ; dormez bien, mon père !

Il gravit les escaliers d'un pas léger en fredonnant encore de façon à être entendu :

Ramoneur, sors de ta cheminée,  
Bon compagnon,  
Joyeux luron,  
Sors, ta journée est bien gagnée !

Le père Smet et sa femme restèrent debout une couple d'heures encore. Quelques efforts que fit la dernière pour décider son mari à aller prendre du repos, on eût dit qu'il lui était impossible de quitter le lieu où gisait le trésor. Déjà il avait inspecté à plusieurs reprises les portes et les serrures, lorsque minuit sonna enfin.

Après avoir répété, une fois encore, son inquiète exploration, il suivit sa femme sur l'escalier ; mais, tout

en montant, il jeta dix fois au moins les yeux sur le coffre qui renfermait sa richesse.

### III

Le système nerveux du ramoneur avait été trop violemment ébranlé par la découverte du trésor, pour qu'il pût fermer les yeux, quelque fatigué et épuisé qu'il fût. Il se tournait et se retournait, s'étendait avec effort, se ramassait sur lui-même et poussait de longs soupirs; son cœur battait irrégulièrement; il lui semblait par moment, qu'un torrent d'eau glacée lui tombait sur le corps.

Il lui arrivait bien de tomber dans un léger assoupissement, mais c'est alors que l'homme va passer de la veille au sommeil que les nerfs sont le plus sensibles. Le ramoneur ne pouvait dépasser cet instant; chaque fois que le sommeil survenant brisait le fil de ses pensées, il bondissait en sursaut sur son séant et prêtait l'oreille avec terreur à certains bruits qu'il croyait avoir entendus... Et en effet les rats allaient et venaient sur le grenier, couraient joyeusement les uns après les autres ou se battaient en criant à qui mieux mieux... absolument comme s'ils habitaient encore chez de pauvres gens dont rien ne peut troubler le calme sommeil.

Il fallait qu'après une longue insomnie le ramoneur se fût enfin endormi tout de bon, car il respira bientôt très-haut.

Peu à peu cependant sa respiration devint pénible et

prit une expression de souffrance comme si maître Smet eût été tourmenté par des esprits invisibles. La sueur de l'angoisse perlait sur son front et tous ses membres étaient contractés convulsivement.

Tout à coup des paroles entrecoupées s'échappèrent de sa poitrine oppressée, et il gémit sur un ton lugubre :

— Non, non, ce n'est pas vrai ; je n'ai pas d'argent ! Aïe ! aïe ! lâchez-moi ! lâchez-moi !

Sa femme, arrachée à son sommeil, saisit son mari par le bras, et le secoua rudement en s'écriant :

— Eh ! Smet, qu'as-tu donc ? As-tu le cauchemar ou perds-tu la tête ?

L'homme, plein d'effroi, promena autour de la chambre un regard effaré, et dit d'une voix tremblante et altérée :

— Ouf ! où suis-je ? Mon Dieu, je croyais être mort !... Est-ce toi, Thérèse ?

— Qui serait-ce donc ? Est-ce là ronfler ? Tu es là à te débattre et à te tortiller comme une anguille sur le gril. On voit bien que tu n'es pas accoutumé à avoir de l'argent. Cela ne m'empêche pas de dormir moi, quoique j'en sois extrêmement contente ; mais, vois-tu, je suis d'une bonne famille...

— O Thérèse ! dit Smet d'une voix plaintive en essuyant la sueur glacée qui couvrait son front. O Thérèse ! il serait impossible de décrire ce que je viens d'endurer ! Pense un peu, j'étais à peine endormi que tout à coup je ne sais qui vient se mettre sur ma poitrine, et je sentais qu'il voulait me broyer le cœur sous ses genoux. Il serrait mon cou dans ses griffes jusqu'à

me fermer le gosier. D'abord, je ne pus voir ce que c'était; mais c'était comme une bête féroce avec de longs poils noirs et qui tenait dans ses griffes un grand couteau. Il voulait me faire montrer l'argent, et parce que je refusais il m'étranglait et allait m'enfoncer le couteau dans la poitrine... Je sentis que j'allais étouffer; alors seulement je crus ouvrir les yeux et je jetai un cri d'épouvante en voyant ce que c'était. O Thérèse! je tremble encore quand j'y pense, c'était un voleur! un assassin!

— Allons, allons, enfantillages que tout cela! dit la femme d'une voix railleuse. Pourquoi te couches-tu le bras sous la tête? C'est de là que vient le cauchemar. Il est déjà tard; tâche de te reposer un peu et ne me dérange plus dans mon sommeil. Dors bien!

Quelques instants après la mère Smet était de nouveau endormie profondément.

Le pauvre ramoneur n'était pas aussi heureux; il ne faisait même plus d'efforts pour s'endormir, car la peur lui avait ôté toute envie de se reposer.

Pendant une grande demi-heure il resta, les yeux large ouverts, à regarder fixement dans l'obscurité, et rêva tout éveillé commissaire de police et voleurs, jusqu'à l'instant où enfin il se décida à sauter à bas du lit et, sans faire le moindre bruit, endossa ses vêtements.

Puis il gagna, en marchant sur la pointe des pieds, l'endroit où il savait qu'était la table, et passa la main à la surface de celle-ci comme s'il eût cherché quelque chose.

Un soupir de joyeuse satisfaction lui échappa lorsqu'il

découvrit la poche de sa femme. Il y prit la clef de l'armoire et descendit l'escalier d'un pas toujours prudent.

Parvenu en bas, il alluma une petite lampe, s'approcha de l'armoire, l'ouvrit, contempla l'argent, pendant quelques instants, avec un sourire de bonheur, referma ensuite l'armoire, et alla s'asseoir auprès de la table en appuyant la tête dans ses mains.

Un moment après, il dit à part lui :

— Il y est encore ! Ah ! être riche ! avoir de l'argent ! quel bonheur !... Mais pourtant cela donne du souci et de l'inquiétude, et vous ôte le repos de la nuit... Ma femme est vaniteuse ; elle voudrait demeurer dans une grande maison, porter de belles robes, acheter de l'or et des diamants ! Paul est jeune ; il jouera le monsieur, il dépensera beaucoup... Ils voudront avoir mon pauvre argent jusqu'au dernier sou ! Il va fondre comme la neige au soleil... et à la fin... à la fin, dans mes vieux jours, j'en serai réduit à coucher sur la paille et peut-être même à aller mendier mon pain de chaque jour !...

A cette pensée, il fut saisi d'angoisses ; il pressa violemment son front dans ses deux mains, et, tout pâle, demeura un instant l'œil fixé dans le vague. Puis il reprit :

— Oh ! c'est pourtant malheureux d'avoir une femme qui ne sait retenir sa langue ! Demain matin, dès qu'il fera jour, elle va courir chez les voisins et bavarder, et se vanter partout qu'elle va hériter. Les mille ne lui suffiront pas ; elle parlera de millions. Elle fatiguera tout le monde de son babil ; dans toute la ville on jасera

du ramoneur devenu tout à coup si riche. Les voleurs épieront notre maison, et une nuit ou l'autre s'enfuiront avec le trésor ! Je redeviendrai pauvre ! Redevenir pauvre ! Mon Dieu, que d'anxiétés et de chagrins les riches ont à supporter !

Après une courte pause, il poursuivit le cours de ses réflexions :

— C'est singulier ! J'étais heureux comme un poisson dans l'eau ; on m'appelait Jean le farceur à cause de ma gaieté. Je ne connaissais ni chagrin ni souci ; j'étais content de tout ce que le bon Dieu m'envoyait ; je dansais, je sautais, je riais... Il me semblait qu'il n'y avait pas de roi aussi heureux que moi. Et maintenant ! maintenant je frissonne de terreur au moindre souffle ; j'ai peur de moi-même et de tout ; je ne puis dormir ; mon cœur saute dans ma poitrine comme si j'avais à craindre un terrible malheur... Mais cela ira mieux plus tard ; je m'accoutumerai à la richesse... et si je ne ris et ne saute plus, c'est tout naturel ; un homme riche doit être grave ; la gaieté ne lui va pas. On ne peut avoir tous les bonheurs en même temps, et être riche est bien le plus grand...

Cette dernière réflexion parut le consoler ; car il sourit et se frotta les mains en murmurant de joyeuses paroles.

Tandis qu'il était dans cette disposition d'esprit, une nouvelle pensée lui passa par la tête et il dit d'un ton plus calme :

— Quand j'étais encore un pauvre homme de métier, je venais en aide à la pauvre veuve du coin selon

mes moyens. J'avais tant de pitié de ses malheureux enfants, que souvent j'ai souhaité d'être riche pour pouvoir la tirer du besoin. Son mari défunt était mon meilleur ami, et je lui ai promis, à son lit de mort, d'assister ses enfants. Maintenant je suis riche. Ne remplirai-je pas ma promesse? Ah! oui, faire le bien, être compatissant, mettre en pratique la charité! C'est maintenant que je sens combien il est heureux d'être riche! Mais que donnerai-je à cette pauvre veuve? Cinquante florins? C'est trop. Ils dépenseraient la somme en choses superflues; et puis si j'y allais de ce train-là, mon argent serait bientôt parti. Qui sait si je ne ferais pas des ingrats? Si je leur donnais dix florins? Il me semble que ce serait assez. Ils n'ont jamais vu autant d'argent en leur vie. Il est dangereux de donner trop à de pauvres gens; ils n'y sont pas habitués et deviennent gourmands et paresseux quand ils peuvent si facilement se procurer des ressources... Il ne faut pas encourager la mendicité...

Le ramoneur se tut et parut abîmé dans ses pensées. Bientôt une expression d'effroi et de répulsion se peignit sur son visage.

— Mais Jean, mon garçon, murmura-t-il d'un ton sévère, quand tu étais pauvre et qu'il te fallait pour cela épargner sur ton salaire de chaque jour, tu leur as donné par petites sommes, beaucoup plus que cela! Parfois tu as mis dans la main de la veuve les cents destinés à ta pinte de bière, et par humanité tu es resté, ces jours-là, à la maison sans voir les amis. Quelle affreuse pensée! La richesse rendrait-elle avare

et sans pitié? En vérité, je sens là quelque chose qui m'effraie... Oh! non, non, arrière l'égoïsme! Je mettrai de côté cinquante florins pour la veuve et je lui en donnerai une partie chaque semaine. Peut-être Dieu, pour me récompenser, me rendra-t-il la richesse plus légère et me délivrera-t-il de cette anxiété inconnue qui me fait trembler à tout instant!

Il se leva lentement, promena autour de la chambre un regard inquisiteur et ouvrit l'armoire.

Pendant quelques instants, il contempla en silence le monceau de pièces d'or et d'argent qui, sous la tremblotante lueur de la lampe, rayonnaient à ses yeux comme un amas d'étoiles. Il y prit sept pièces de dix florins et les mit dans la poche de sa veste, en murmurant avec un accent de joie :

— J'en ajoute deux encore; la pauvre veuve est si malheureuse, et la pensée de venir en aide aux enfants de mon ami me fait tant de bien!

L'œil fixé sur le trésor, il tomba dans une muette rêverie, et parut calculer en lui-même jusqu'à quelle somme pouvait monter le monceau d'argent.

Bientôt, comme s'il eût pris une soudaine résolution, il se mit à prendre dans le trésor un grand nombre de pièces d'or. Après s'être livré pendant quelque temps à cette occupation, il referma l'armoire, s'approcha de la table et compta l'argent qu'il avait pris.

— Cinquante pièces, dit-il tout songeur, cinquante pièces font cinq cents florins; et cinq cents florins des Pays-Bas font environ mille et cinquante francs. Je vais cacher cette somme dans un endroit où, ni ma femme

ni mon fils ne pourront la trouver. S'il m'arrive un malheur, s'il vient des voleurs ou des gendarmes, si ma femme dissipe le trésor en folles dépenses et en choses inutiles, ceci restera toujours pour notre Paul ; et quand il épousera Trinette, il nous restera quelque chose pour les mettre en ménage et pour leur monter une petite boutique...

Il enveloppa la somme dans son mouchoir de poche, s'approcha de la cheminée, plaça une chaise au-dessous, monta sur celle-ci, et enfonça la tête profondément dans le conduit.

Sans aucun doute il déposait l'argent sur quelque pierre saillante qu'il savait se trouver dans le tuyau de la cheminée.

Il rentra dans la chambre et s'écria avec un joyeux sourire :

— Ah ! maintenant j'ai le cœur un peu plus léger ; maintenant je pourrai dormir !

Il allait souffler la lampe et gagner l'escalier, mais il s'arrêta tout à coup dans son mouvement et se prit à trembler en proie à une soudaine frayeur.

Il lui sembla qu'on s'efforçait du dehors de briser la fenêtre donnant sur la rue. Et, en réalité, on entendait un bruit pareil à celui de mains d'homme qui auraient cherché à ébranler les vitres de la fenêtre.

Tandis que le ramoneur inquiet avait l'œil fixé dans cette direction et était tellement troublé que la lampe vacillait dans sa main, il entendit des pas qui s'éloignaient de la fenêtre et une voix enrouée qui chantait en bredouillant :

Oui, nous étions bien à l'auberge!  
 Nous y sommes restés longtemps,  
 Ut, ré, mi, fa, sol, la!

— Oh! l'ivrogne! grommela le père Smet. Il ne sait pas qu'il me met la mort dans l'âme, le vagabond! Il n'y a plus de police! Et pourtant ce sont les gens riches qui paient la police. Pourquoi donc ne veille-t-elle pas au moins à ce que les gens riches puissent dormir?

Après avoir encore écouté pendant quelque temps, l'oreille collée à la fenêtre, il souffla la lampe, monta très-doucement l'escalier, remit la clef de l'armoire dans la poche de sa femme, et se jeta tout habillé sur le lit.

Enfin il dormit; il resta assoupi pendant une demi-heure au moins, sans donner d'autres signes d'agitation que des mouvements convulsifs des bras et des jambes.

Tout à coup retentit au grenier un bruit comme si quelque chose était tombé sur le plancher.

Le ramoneur épouvanté s'éveilla en sursaut, sauta tout endormi encore à bas du lit, et courut si brusquement sur une chaise que celle-ci se renversa avec fracas.

— La femme s'éveilla et s'écria avec colère :

— Ah! çà, Smet, as-tu le diable au corps, que tu patauges comme cela dans l'obscurité? Qu'y a-t-il, encore une fois?

— O Thérèse! des voleurs! dit-il d'une voix altérée. Où est le sabre?

— Allons donc, tu rêves! dit la femme d'un ton rail-

leur. Tu crois sans doute que les voleurs ont pu flairer l'argent?

— Ils sont au grenier; écoute, écoute! chuchota le ramoneur, les cheveux hérissés et pâle de frayeur, en montrant le plafond.

En effet, de lourds pas d'homme résonnaient dans l'escalier, et bientôt on frappa très-fort à la porte de la chambre.

La tête perdue, Smet ouvrit violemment la fenêtre qui donnait sur la rue et cria de toutes ses forces :

— Au secours! au secours! au voleur! à l'assassin!

Et pour réveiller plus vite ses voisins, il ajouta à ses clameurs de détresse :

— Au feu! au feu!

Il aperçut au loin deux personnes qui, en entendant ses cris, se mirent à courir et s'éloignèrent de la rue.

Une voix cria d'un ton plein d'anxiété à la porte de la chambre à coucher :

— Mon père, mon père, ouvrez! Le feu est-il à la maison?

— Fou que tu es! grommela la mère Smet. C'est Paul. Laisse-le entrer bien vite; tu feras attraper quelque maladie de peur au pauvre garçon.

— Où brûle-t-il? où? demanda Paul avec inquiétude dès que la porte s'ouvrit.

— Ce n'est rien... rien! j'ai rêvé! balbutia le père.

— Ah ça, saurai-je ce qui se passe? dit le jeune homme d'un ton surpris et interrogateur. On dirait qu'il y a eu des revenants dans la maison pendant toute la nuit! Je n'ai pas encore fermé l'œil. Là-haut les rats

font un vacarme comme s'ils étaient enragés ; ici j'entends parler, renverser des chaises, crier au meurtre et au feu. — Et quand, le cœur tout serré, j'accours, il n'y a rien ! Voyez-vous, mon père, ne prenez pas la chose en mal, mais c'est justement comme si vous jouiez.

Le ramoneur s'était affaissé sur une chaise et, muet, respirait avec peine sous le poids de l'émotion que lui avait causée la vive terreur qui venait le le frapper.

Il se fit un instant de silence pendant lequel Paul attendait une réponse avec un étonnement croissant.

— Si je ne puis rien savoir, murmura-t-il, je ne ferai plus de questions ; mais que diront les voisins, mon père ? Dieu sait s'il n'y en a pas une cinquantaine qui ont sauté à bas de leur lit à ce terrible cri : au feu !

— Ton père rêve, dit la mère Smet ; l'héritage lui trotte en tête. Va te coucher tranquillement, Paul.

— Qu'entends-je ? dit le ramoneur avec un nouveau saisissement.

La rue s'ébranlait sous le passage de lourds véhicules qui s'approchaient rapidement.

— Oh ! ce sont les canonnières qui partent avec leurs pièces, pour le camp de Brasschaet ! dit Paul. Mais il est singulier pourtant qu'ils passent par notre rue.

— Qu'est-ce que ce peut être ? s'écria la femme. On s'arrête à notre porte.

Paul ouvrit la fenêtre, jeta un regard dans la rue, et se tournant de nouveau vers l'intérieur de la chambre, il dit en éclatant de rire :

— De plus belle en plus belle ! Ce sont les pompiers avec leurs pompes.

On frappa violemment à la porte de la rue; chaque coup retentit douloureusement dans le cœur du ramoneur qui était tellement anéanti par l'inquiétude, qu'il ne pouvait dire un mot.

Paul remit la tête à la fenêtre et, s'adressant à ceux qui frappaient à tour de bras sur la porte :

— Hé ! qu'est-ce qu'il y a là-bas ? dit-il. Passez votre chemin et laissez dormir les gens !

— Où le feu est-il ici ? cria une voix.

— Où est le feu ? répliqua Paul. Dans le four du boulanger Schramolie : ce n'est qu'à huit maisons d'ici, à votre droite, à côté du marchand de légumes.

— Je vous apprendrai à vous moquer, là-haut ! dit le sergent des pompiers d'un ton menaçant. Ouvrez sur-le-champ, ou je brise la porte !

— Ne vous fâchez pas, sergent, dit un pompier ; c'est Paul le rieur ; s'il voulait parler autrement, il n'en serait pas capable. Laissez-moi faire.

Il s'avança sous la fenêtre et cria :

— Paul, y a-t-il eu du feu chez vous ?

— Il y en a tous les jours, une heure avant le dîner.

— Pas de plaisanteries, Paul. J'ai traversé la rue, tout à l'heure, avec mon camarade que voici ; votre père criait : Au feu ! au feu ! comme si toute la rue était en flammes.

— Oui, c'était mon père qui rêvait tout haut !

La colère du sergent fit explosion.

— Attends, attends, s'écria-t-il ; je vais t'apprendre à te moquer de la police ! Caporal, courez, allez chercher le commissaire ; nous ferons briser la porte au nom

de la loi, et nous mettrons ces mauvais plaisants au cachot.

Le mot : *commissaire* avait tellement saisi le ramoneur, qu'il avait bondi à la fenêtre et se mit à crier d'une voix suppliante :

— Oh ! pompiers, mes braves gens, encore un petit instant de patience : je vais vous ouvrir !

Et, suivi de son fils, il quitta la chambre. En descendant l'escalier, il dit d'une voix toute tremblante :

— Paul, mon garçon, notre maison est ensorcelée ! Oh ! dire que tous ces pompiers vont entrer ici ! Je suis plus mort que vif ; j'en ferai une maladie...

— Mais, mon père, les pompiers ne nous mangeront pas ! dit le jeune homme.

— Oui, oui, tu ne sais pas, mon fils, tout ce que ton père a à endurer, dit le ramoneur d'une voix dolente et découragée. Paul, ils voudront faire une perquisition dans la maison pour voir où le feu a pris. S'il ne peut en être autrement, conduis-les, car je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

Le jeune homme ouvrit la porte tandis que son père plaçait une chaise contre l'armoire où se trouvait le trésor, et à bout de forces, se laissait tomber sur cette chaise.

Cinq ou six pompiers entrèrent.

Le sergent reconnut le jeune railleur et le saisit par les épaules d'un air menaçant en disant :

— Ah ! insolent, tu te moques des pompiers ! Tiens-tu à aller à l'*amigo* ?<sup>1</sup>

1. *Amigo*, ami, nom laissé sans doute en Belgique par le domination espa-

Paul fit un saut en arrière et répondit en riant franchement :

— Voyez-vous, monsieur le pompier, parlez de l'amigo autant que vous le voudrez; mais je suis un homme libre, et si vous me touchez encore du bout du doigt, je vous apprendrai comment on vole hors de chez moi, quoique je ne sois qu'un ramoneur et n'aie pas de casque en cuivre.

Voyant qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec le jeune et déterminé gaillard, le sergent se tourna vers le père Smet et lui demanda d'un ton sévère :

— Dites, où y a-t-il eu incendie?

— Mon brave et digne homme, il y a erreur; il n'y a pas eu d'incendie ici.

— Ah! vous voulez cacher la chose pour échapper à la prison, hein?

— Oh non, je vous remercie mille fois pour la peine que vous avez prise. Mais il n'y a pas eu une étincelle ici.

— Et vous avez crié : Au feu! au feu!

— Oui, on a parfois de singuliers rêves! dit le ramoneur... Tel que vous me voyez, sergent, j'ai les nerfs agacés...

— Levez-vous! dit le sergent d'un ton impérieux, et montrez-nous toutes vos cheminées.

— Je ne puis me tenir debout, dit le ramoneur d'une voix plaintive et suppliante... Mes jambes s'en vont sous moi... Paul, conduis monsieur partout.

gnole, et par lequel on désigne ce qu'on nomme vulgairement en France, la violon.

Le sergent fit signe au caporal de suivre le jeune homme, puis il dit au père Smet :

— Vous vous tenez là devant l'armoire comme si vous aviez peur que nous vous volions votre argent !

Un frisson parcourut les membres du ramoneur et la sueur de l'angoisse perla sur son front.

— Vous paierez votre mauvaise plaisanterie, reprit le sergent ; vous paierez l'amende !

— Et rien de plus ? balbutia le pauvre homme inquiet ; frappez-moi de deux ou trois amendes, si vous le voulez, mais, pour l'amour de Dieu, sortez de chez moi !

La mère Smet, qui s'était habillée sur ces entrefaites, descendit en ce moment, le visage tout souriant ; et lorsque quelques mots l'eurent mise au courant de l'état des choses, elle dit d'un ton dégagé au commandant des pompiers :

— Sergent, c'est une singulière affaire ; il ne faut pas la prendre en mauvaise part, car cela est arrivé sans intention. Je vais vous expliquer cela. Il faut que vous sachiez que nous avons reçu des nouvelles de ma tante de Hollande...

Le ramoneur tendit les mains vers sa femme pour la supplier de se taire ; mais elle n'y prit pas garde et continua :

— Nous devons hériter de je ne sais combien de mille florins. Cette nouvelle a tellement saisi mon mari qu'il en a la tête prise de la fièvre, le pauvre homme ! Il a rêvé que notre maison était tout en feu... Mais, voyez-vous, mes braves gens, je ne veux pas que vous vous soyez

donné toute cette peine pour rien. Buvez une pinte à notre santé, et soyez sûrs que nous vous sommes très-reconnaissants de votre obligeance.

En prononçant ces mots, elle mit dans la main d'un des pompiers une pièce de cinq francs.

Au même moment Paul redescendait avec le caporal. Celui-ci se plaça devant le sergent, mit la main à son bonnet de police, et dit d'un ton solennel :

— Sergent, il n'y a pas eu de feu !

Après quelques recommandations de ne plus rêver tout haut à l'avenir, les pompiers quittèrent la maison du ramoneur.

La femme ferma la porte derrière eux et poussa le verrou.

Le ramoneur s'écria en levant les mains vers le ciel :

— Mon Dieu, si les pauvres gens savaient ce que c'est qu'être riche, ils ne souhaiteraient pas le devenir. C'est une lourde charge !

La mère Smet le prit par les épaules et, le poussant vers l'escalier, elle lui dit d'un ton demi-fâché, demi-moqueur :

— Tu en fais de belles ! Je devrais me mettre en colère, mais j'ai pitié de tes lubies d'enfant. Demain nous en parlerons. Va te coucher maintenant, Zébédée, et s'il te plaît de rêver voleurs et gendarmes, fais-le du moins tout bas. L'argent a fait de toi un beau cadet. Voyez-le donc aller comme s'il était à demi estropié !

Sans mot dire et vraiment accablé et exténué par les angoisses qu'il avait endurées, le ramoneur gravit péniblement les escaliers.

## IV

Le lendemain des accidents nocturnes que nous venons de raconter, la mère Smet s'était levée de bonne heure pour aller dans la boutique jaser et bavarder sur sa tante de Hollande et sur l'héritage qu'elle allait faire; et comme la femme de l'épicier osa répliquer à ses dires avec une incrédulité moqueuse, la mère Smet, pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, avait mis sur le comptoir une poignée de pièces d'or, sur quoi les quatre ou cinq commères qui se trouvaient dans la boutique avaient levé les bras au ciel, comme si on leur eût montré tous les trésors de la Californie.

Une demi-heure après, il n'y avait pas une âme dans tout le voisinage qui ne sût que Jean le farceur, le ramoneur, avait hérité de trois tonnes d'or. Chacun ajouta son mot à la nouvelle, si bien qu'à la fin il était question d'une centaine de maisons et d'une vingtaine de beaux et bons vaisseaux.

Pendant que la mère Smet parcourait la ville pour visiter les plus grands magasins de modes et se faire prendre mesure par une couturière en renom, Paul, à sa prière, était resté à la maison en attendant que son père, qui était indisposé, descendît.

Au moment où nous reprenons notre récit, la mère Smet était de retour de la ville depuis un quart d'heure; elle se tenait devant le miroir et admirait le rayonnant éclat des grandes boucles d'oreille d'or suspendues à ses oreilles.

En cet instant Paul descendit l'escalier, et sur une question de sa mère, répondit :

— Le père n'est pas malade ; il est dérangé et fatigué à la suite des étranges événements de cette nuit ; mais il descendra dans une petite heure.

— Regarde-moi un peu, Paul ! s'écria-t-elle triomphalement. Que dis-tu de ces boucles d'oreilles ? Ne me vont-elles pas bien ?

Le jeune homme regarda sa mère, mais l'impression que produisit sur lui la vue des bijoux ne dut pas être favorable, car il haussa les épaules avec un sourire équivoque et répondit :

— Je n'en sais rien, mère ; mais sous votre bonnet à barbes ces boucles d'oreilles ont l'air d'être perdues.

— Bah ! attends encore un peu ; cela ira bientôt mieux, dit la femme. D'ici à quelques jours ta mère fera voir s'il y a la moindre différence entre elle et une dame de la place de Meir ! Elle portera un chapeau à plumes, une pèlerine de velours, une robe de soie rouge et des bottines couleur café. Et alors tu me verras passer dans la rue, un petit parasol en main, d'un air si grave et si imposant que chacun pourra juger de quelle bonne famille je suis.

— S'il n'y a pas de remède, dit Paul en soupirant et en secouant la tête, allez donc, pour l'amour de Dieu, demeurer dans une autre maison, car voir une dame comme vous voulez l'être dans notre trou à ramoneurs, cela jurerait par trop fort. Je ne suis pas d'avis, mère, de me faire montrer au doigt et railler par tout le monde, pendant toute ma vie.

— Patience, patience, répondit la femme, tout entière à sa joie. Ton père ne veut pas encore déloger; il a ses raisons pour cela... Mais laisse arriver l'héritage! J'ai déjà l'œil sur une belle maison : une grande porte cochère sur le marché Saint-Jacques!

— Savez-vous ce que je crois, mère? dit le jeune homme d'un ton triste. Je crois que nous sommes tous trois devenus fous. Et quant à l'héritage, si j'avais dix bons florins dans ma poche, je ne les donnerais certes pas pour ces beaux œufs qui ne sont pas encore pondus!...

— Ah! tu ne donnerais pas dix florins? s'écria la mère. Eh bien, tiens, en voilà seulement un petit échantillon, incrédule Thomas!

Paul recula stupéfait l'œil fixé sur la poignée de pièces d'or que la mère avait tirées de sa poche et lui présentait sous le nez avec un sourire de triomphe.

— Eh bien, qu'en dis-tu? demanda-t-elle. As-tu jamais vu autant d'argent en ta vie? S'agit-il encore de lubies en l'air, comme dit ton père?

Le jeune homme gardait le silence, l'œil attaché sur l'or.

— As-tu perdu ta langue? dit la mère d'un ton moqueur. On dirait que tu vois les plus vilaines choses du monde!

— Ouf! dit Paul étourdi; je crois bien après avoir reçu un pareil coup de marteau sur la tête...

— Et cette poignée d'or n'est rien du tout en comparaison de ce que nous avons à recevoir.

— Mais, mère, chère mère, nous sommes donc riches?

— Riches à trésor, Paul.

— Ah! ah! quelle vie nous allons mener! Et Tri-nette? pauvre fille, Dieu sait si elle n'en deviendra pas folle de joie?

Il se mit à faire des entrechats en chantant avec transport :

Ramoneur, sors de ta cheminée!

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche, et lui dit d'un ton de reproche :

— Fi! Paul, qu'est-ce que cette chanson de pauvres gens? Il faut avoir la tenue d'un garçon de bonne famille.

— Vous avez raison, mère, balbutia le jeune homme calmé; je ferai une autre chanson...

— Non, non, il n'est plus convenable que tu chantes ni que tu danses. Un homme riche doit être grave et sérieux.

Cette assertion parut étonner Paul.

— Alors je ne pourrai plus être gai? demanda-t-il.

— Tu le pourras assurément encore, mais en particulier, quand tu seras seul; et si tu veux prendre une bonne bouteille, quand il n'y aura pas d'yeux qui t'espionnent, les voisins n'en diront rien. C'est ainsi que font les gens riches.

— Quand je serai seul? Croyez-vous, mère, que je boive pour boire de la bière? Par ma foi, quand

les amis ne sont pas là, j'aime mieux boire de l'eau.

— De la bière? de la bière? Les gens riches ne boivent pas de bière; ils n'aiment que le vin.

— Mais je n'aime pas le vin, moi.

— Tu apprendras bien à l'aimer. Mais la première chose dont tu doives te déshabituer, c'est de ta manière de marcher dans la rue et des plaisanteries que tu fais à tout instant.

— Ne puis-je donc plus rire du tout?

— Dans la rue, non. Tu dois marcher la tête en l'air, te tenir roide, et faire une mine rechignée.

— Comme si j'avais toujours du chagrin?

— Non, comme si tu étais toujours fâché. Il n'y a rien de plus commun que de rire et d'être gai.

— Voilà qui est beau. C'est bien la peine de devenir riche si on ne peut s'amuser avec son argent.

La mère Smet s'assit près de la table comme si elle se préparait à dire à son fils une chose importante.

— Paul, dit-elle, assieds-toi; il faut que je te parle d'une chose. Tu auras assez de bon sens pour me comprendre. Qui se ressemble s'assemble...

— Et le diable hante le ramoneur, du moins d'après le proverbe...

— Ne plaisante pas, Paul, et écoute avec attention ce que j'ai à te dire. Qui se ressemble s'assemble. Que dirais-tu si tu voyais le fils d'un baron épouser la fille d'un marchand de *stokvisch*?...

— Je trouverais la chose singulière.

— Crois-tu, Paul, maintenant que nous sommes très-

riches, qu'on ne nous blâmerait pas si tu allais te marier avec une fille qui n'a rien ?

Le jeune homme effrayé, s'écria d'une voix pleine d'anxiété :

— Ciel ! mère, où voulez-vous en venir ?

— Vois-tu bien, Paul, Trinette, la fille du cordonnier, est une bonne et brave fille ; je me plais à le reconnaître. Et si nous étions restés petites gens, tu l'aurais épousée avant la fin de l'année ; mais maintenant... Toute la ville se moquerait de nous !

— Eh bien, qu'on se moque ! s'écria Paul, le cœur serré. J'aime mieux être ramoneur avec Trinette que baron avec une autre. Ne touchez pas cette corde-là, mère, ou vous me trouverez là-dessus entêté comme un mulet.

La physionomie de la mère Smet prit une expression rusée, et elle dit d'une voix douce et insinuante :

— Mais, Paul, ne trouves-tu pas que Léocadie, la fille du marchand là-bas, est très-jolie ? Elle a des yeux noirs, une fine taille ; elle est toujours si bien habillée ! Et puis, quelles belles manières !... Et il y a des écus dans cette maison-là, Paul ! Si tu jetais les yeux sur elle...

— Eh ! Seigneur Jésus ! s'écria le jeune homme, Léocadie ? Cette pâle mijaurée avec tous ses rubans et toutes ses boucles ; cette vaniteuse boutique de pommade. Je n'en voudrais pas, fût-elle la fille d'un roi. Elle ne songe qu'à *parlé fransé toujours* <sup>1</sup> avec les fre-

luquets ! Non, non, pas de coquette comme cela ; si je me marie, je veux être sûr que la femme que j'épouserai soit *ma* femme.

— Holà ! s'écria la mère, n'as-tu pas honte d'attaquer la réputation de gens qui ont quatre maisons à eux ?

— Je n'attaque personne, mère ; mais je répète que je ne veux pas entendre parler de cette délurée-là.

— Soit, supposons que tu n'aies pas de goût pour Léocadie ; mais tu n'épouserai pas Trinette, pourtant !

— Je n'épouserai pas Trinette ?

— Non !

— Eh bien, en ce cas, je ne veux pas être riche non plus.

— Tu attendras que nous soyons dans la position qui nous convient maintenant, et alors, une mamselle ou l'autre...

— Une mamselle ? Je ne saurais seulement pas comment lui parler. Non, non, pas d'autre que Trinette ! Mon père m'a encore dit tout à l'heure qu'il allait s'occuper de mon mariage avec elle ; et il a même ajouté que cela ferait une belle et joyeuse noce...

— Ton père changera bien d'avis quand il sera un peu habitué à être riche. Tu oublieras Trinette, te dis-je !

— Je ne puis l'oublier, je ne dois pas l'oublier, et je ne veux pas l'oublier. Une si bonne fille ! qui mourrait pour son Paul s'il le fallait ; je lui briserais le cœur et je la dédaignerais, parce que nous sommes riches ! Si je

me savais capable de cela, je me casserais la tête contre le mur!

— Je te défends de la voir encore! s'écria la mère.

— Et mon père m'a dit de l'aller voir dès ce matin, pour qu'elle n'apprenne par personne autre la nouvelle de l'héritage.

— Alors tu arriveras joliment trop tard; la moitié de la ville le sait déjà.

— Mais, mère, dit Paul d'une voix douce et suppliante, vous avez un cœur pourtant! Songez donc que, depuis cinq ou six ans peut-être, vous regardez Trinette comme votre fille propre. Elle vous aime tant, que souvent nous ne pouvions nous empêcher d'en rire; c'était toujours, chère petite mère par-ci, chère petite mère par-là : la place où vous mettiez le pied n'était jamais assez bonne. Si elle venait ici vous tenir société, la porte ne s'ouvrirait pas une fois qu'elle ne courût aussitôt la fermer, dans la crainte que vous n'attrapassiez un rhume; elle regardait toujours vos yeux pour deviner vos désirs... Et il n'y a rien d'étonnant, la pauvre enfant n'a plus de mère! Quand vous êtes tombée malade, il y a quelques mois, elle a pleuré pendant trois jours entiers. Elle allait chaque matin à l'église prier pour vous; elle veillait des nuits entières auprès de votre lit, et quand, à la fin, votre maladie est devenue très-dangereuse, elle pleurait tellement et avait un si grand chagrin, que les voisins ne savaient de qui avoir le plus de pitié, de vous ou de la pauvre Trinette. J'aimais déjà beaucoup Trinette avant cela; mais depuis que j'ai vu qu'elle aurait donné sa vie pour me conserver ma mère, un autre sentiment a

rempli mon cœur. J'ai du respect pour elle ; et, à mes yeux, toutes les demoiselles de la ville ne valent pas ma Trinette ! Ah ! n'allez donc pas la punir de sa bonté. Elle pourrait en mourir... et vous, mère, vous l'auriez couchée dans le cercueil en récompense de son affection pour vous !

Tandis que le jeune homme adressait à sa mère cette touchante supplication, des larmes inondaient ses yeux ; il n'avait pas dit la moitié de ce qu'il allait dire, que déjà la mère Smet se sentit si touchée, qu'elle baissa la tête pour cacher sa profonde émotion. Elle répondit, en essuyant de la main les larmes qui coulaient sur ses joues :

— Paul, mon garçon, tais-toi ; tu ferais pleurer une pierre. Où vas-tu donc prendre ce que tu dis ? C'est bien vrai ; la pauvre enfant pourrait s'en aller de langueur. Et elle ne nous a jamais montré que de la bonté et de l'amitié. C'est dommage que cela tombe ainsi ; ce n'est pas une fille de ta condition ; mais, riches ou non, nous n'en sommes pas moins humains. Va donc voir Trinette : les beaux habits aideront tout de même un peu à lui donner un air plus comme il faut, et je ferai de mon mieux pour lui apprendre les bonnes manières.

— Ah ! merci, merci, mère ! s'écria Paul avec une joie profondément sentie. Faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez ; quand je devrais porter des lunettes, mettre des gants jaunes et me faire moquer par tout le monde, je supporterai tout... pourvu que vous ne fassiez pas de chagrin à Trinette.

Il s'était levé et allait sortir :

— Paul, mets ton chapeau! ordonna la mère. Un homme riche ne porte pas de casquette. Ensuite, voici une cravate de soie à carreaux rouges et bleus. Viens près du miroir, je te la mettrai.

Avec quelque dépit que le jeune ramoneur contemplât les couleurs criardes du satin, il se laissa patiemment mettre autour du cou l'éclatante cravate.

Puis il s'élança dehors en jetant à sa mère un joyeux adieu.

La mère Smet lui cria d'un ton de reproche :

— Paul, Paul, pas de sauts; sois grave comme il convient à ton rang!

Comme le beau temps qu'avait amené le mois de mai durait toujours, la rue était, comme à l'ordinaire, bordée des deux côtés de jeunes dentellières, brodant sur leurs carreaux, et de femmes plus âgées qui raccommodaient en plein air les vêtements de leurs enfants.

Paul, pour complaire à sa mère, avait ralenti son pas et levait la tête avec une certaine majesté.

A son apparition, la plupart des jeunes filles se levèrent vivement, et contemplèrent avec de grands yeux sérieux, le jeune homme qui s'approchait; on eût dit qu'il se passait devant elles une chose merveilleuse.

Cette attention générale fut à charge à Paul; le rouge de la confusion empourpra son visage, et il ressentit dans l'épiderme des chatouillements semblables à de petits coups d'épingle. Il s'efforça de dominer son émotion, s'approcha des jeunes filles assises non loin

de la porte du cordonnier, et dit d'un ton dégagé en apparence :

— Mais, Annemie, pour faire une mine si étonnée, croyez-vous donc que je sois un éléphant ou une baleine ?

— Hé, là-bas ! y a-t-il une béguine à fouetter ? cria-t-il à un groupe de femmes qui, un peu plus loin, le regardaient le cou tendu.

Personne ne rit, et il se passa même quelques instants avant qu'Annemie lui dit d'un ton respectueux et d'une voix posée :

— Monsieur Paul, je vous fais mon compliment ; mais cela me fait peine pourtant...

— En vérité ? Et pourquoi ?

— C'est que cela va être bien triste dans notre rue, maintenant que le joyeux Paul est devenu un riche monsieur et va aller demeurer sur la place de Meir.

— Taisez-vous donc avec vos *messieurs* ; je suis toujours Paul le rieur comme avant.

En ce moment, un vieillard tout courbé par les années s'approcha ; il ôta sa casquette devant Paul, découvrit ses cheveux blancs comme l'argent, et dit avec une expression de prière sur le visage :

— Monsieur Smet, puis-je vous dire un petit mot, s'il vous plaît ? Ne prenez pas ma hardiesse en mauvaise part.

Le jeune homme rougit jusqu'à la racine des cheveux, et s'écria avec impatience :

— Ah çà, père Miéris, vous moquez-vous de moi ?

Donnez-moi la main, cela vaudra mieux. Comment va votre santé?

Le vieillard paya d'un sourire reconnaissant la chaude poignée de main que lui donnait Paul.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur Smet, reprit-il. Permettez-moi de vous adresser une prière. Ma fille Susanne, vous la connaissez...

— Si je la connais? c'est une bonne et jolie fille...

— Elle est repasseuse, monsieur Paul, et elle connaît son ouvrage aussi bien que la meilleure ouvrière. Je viens vous prier de dire une bonne parole à madame votre mère pour qu'elle ne nous oublie pas et nous fasse gagner de temps en temps quelques sous; car les temps sont mauvais et le pain est si...

Paul était abasourdi; la tête lui tournait.

— Oui, oui, c'est bien, dit-il en interrompant le vieillard; je ferai cela. Seulement laissez-moi en paix avec tous vos *monsieur* et *madame*. Tout à l'heure il faudra mettre tout le quartier à la maison des fous!

Effrayé par cette sortie, le vieillard s'éloigna à reculons et l'âme tout attristée.

— Trinette est sans doute occupée à border des souliers? demanda Paul aux jeunes filles.

— Ah! la pauvre Trinette, dit Annemie d'un ton de pitié et en soupirant; c'est elle qui est encore la plus à plaindre. Si elle n'en meurt pas, ce sera un grand bonheur...

Le ramoneur pâlit, et sans autre remarque gagna la porte du cordonnier.

Il trouva la jeune fille assise à la petite fenêtre qui

donnait sur la rue. Elle tenait son tablier devant ses yeux et sanglotait tout haut.

Paul lui saisit la main en poussant un cri douloureux ; mais la jeune fille affligée retira sa main et cacha davantage encore son visage, tandis que des soupirs étouffés s'échappaient de son sein.

— Trinette ! Trinette ! s'écria le jeune homme désespéré, pourquoi avez-vous tant de chagrin ? Qu'y a-t-il ? Parlez ! ah, parlez !

La jeune fille découvrit ses traits, et avec l'expression d'une douloureuse résignation, elle leva sur son bien-aimé ses yeux rougis par les larmes, et dit d'une voix pleine de prière :

— Oh ! Paul, il ne faut pas vous en faire de chagrin ; je sais bien que ce n'est pas votre faute. Vous n'auriez pas eu la cruauté de donner le coup de mort à la pauvre Trinette...

— Mais, pour l'amour de Dieu, qu'est-il donc arrivé ? s'écria le jeune homme.

— Je supporterai mon triste sort, et quand je devrais en mourir, je ne vous accuserai pas, Paul... Et je prierai même le bon Dieu qu'il vous donne une femme qui vous aime autant que moi !

— Ah ! est-ce là ce que vous craignez ? s'écria le jeune homme tout joyeux. Consolez-vous alors, Trinette ; il n'y a rien de changé entre nous : vous vous trompez.

La jeune fille le regarda avec un triste sourire, et dit :

— Oh ! Paul, je suis une fille beaucoup trop pauvre

pour lever encore les yeux sur vous. Vous êtes d'une grande famille, et mon père n'est qu'un honnête ouvrier...

Paul frappa du pied avec impatience et interrompit Trinettes d'un ton de dépit :

— Mais qui donc dit tout cela? Les mauvaises langues du voisinage sans doute? Trinettes, vous écoutez les envieux!

— Non, non, dit la jeune fille en soupirant, votre mère s'est moquée de nous dans la boutique; elle a dit que la fille d'un savetier n'entrerait jamais dans sa famille. Vous devez obéir, Paul; laissez-moi à ma tristesse; cela finira par se passer...

Elle ajouta, en versant de nouvelles larmes :

— ... Quand je serai couchée dans le cimetière... Et quand vous irez parfois vous promener hors de la ville, et que vous verrez de loin les arbres du Stuienberg, pensez un instant encore à notre amitié, Paul, et dites-vous : Là est couchée Trinettes, qui est morte bien jeune parce qu'elle m'aimait trop!

Paul cachait ses yeux sous ses mains et tremblait sous le poids de son émotion.

— Trinettes, s'écria-t-il bientôt d'une voix navrée, vous me déchirez le cœur injustement. Quand mon père serait roi, vous seule deviendriez ma femme! Ma mère elle-même n'a pas d'autre désir!

— Elle a montré tant de mépris pour nous, Paul.

— Oui, mais, vous savez... la richesse peut aveugler... pour un instant. Ma mère m'a envoyé ici; elle vous aime toujours autant qu'autrefois, et il n'y a pas dix

minutes qu'elle disait : Riche ou non, Trinette sera ma fille !

La jeune fille se prit à trembler ; elle regarda le jeune homme, l'œil humide et brillant, le sein palpitant.

— O mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, madame Smet pourrait encore être ma mère ! La mort que je voyais déjà me menacer, s'éloignerait, et je pourrais encore être heureuse en ce monde ! Paul, Paul, ah ! ne me trompez pas !...

En ce moment le cordonnier entra dans la chambre ; il était visible qu'il venait de quitter son travail, car il tenait encore son tire-pied à la main.

Il arrêta sur les yeux du jeune homme un regard sévère, et dit :

— Monsieur Smet, je m'étonne que vous osiez encore venir chez moi. Nous sommes pauvres et gens de peu, mais nous sommes honnêtes, et chacun est roi dans sa maison. Ce n'est pas votre faute peut-être ; mais cela n'y fait rien. Retirez-vous, et oubliez où nous demeurons, sinon...

— O mon père chéri, ne soyez pas fâché ! s'écria la jeune fille ; les choses ne sont pas telles que vous les croyez.

— Vos parents agissent parfaitement, dit le cordonnier d'un ton ironique. Tant qu'ils ont été comme nous simples artisans, tout allait pour le mieux ; mais aujourd'hui qu'ils vont hériter de quelques tonnes d'or, ce serait un grand scandale, Paul, si vous alliez épouser une fille de rien, la fille d'un misérable savetier ! Mais ce savetier, voyez-vous, a pourtant aussi un cœur dans

la poitrine, et il ne souffrira pas que vous osiez encore à l'avenir jeter les yeux sur son enfant. Allez dans les belles et grandes rues et choisissez-y une demoiselle de votre condition.

— Père Dries, vous êtes cruel et injuste, balbutia le jeune homme avec tristesse. Ma mère m'envoie ici pour l'excuser vis-à-vis de vous, au sujet de quelques paroles qu'elle a dites. Elle ne l'a pas fait avec intention, et vous prie d'avoir la bonté d'oublier ce qui est arrivé.

— Non, non, répondit le cordonnier, les choses ne se font pas ainsi. Elle a témoigné publiquement son mépris pour nous... Eh bien, vous Paul, vous ne mettrez plus les pieds chez nous. Nous ne sommes pas riches; mais il ne sera pourtant pas dit que nous nous laissons marcher sur la tête.

— Et si ma mère elle-même venait ici et vous déclarait qu'elle n'avait pas de mauvaise intention?

— Dans ce cas-là, cela pourrait signifier quelque chose, dit le père Dries songeur.

— Eh bien, elle viendra; je vais la chercher.

— Je l'ai vue sortir il y a un instant, observa le cordonnier.

— Alors dès qu'elle sera de retour, j'irai la prier de venir vous parler.

— Non, non, pas cela, Paul; vous ne pouvez demeurer ici. Et je n'entends pas que vous y reveniez sans être accompagné de votre mère. Les voisins sont tous rassemblés devant notre porte. Allons, allons, si les choses sont comme vous le dites, tout s'arrangera

bien de soi-même; mais, pour le moment, je vous prie, Paul, de retourner chez vous.

Le jeune homme se dirigea vers la porte, mais, en sortant, il dit encore à la jeune fille :

— Trinette, Trinette, ne craignez rien; soyez joyeuse, tout ira bien. Tout à l'heure je reviendrai avec ma mère.

Lorsque Paul rentra chez lui, il y trouva son père assis devant la table. Le pauvre homme, à la torture, était pâle et avait l'air très-abattu; ses yeux, fatigués par la veille nocturne, étaient mornes et incertains.

— Paul, pourquoi ton visage est-il si rouge? demanda-t-il un peu surpris.

— Mon père, répondit le jeune homme, je suis allé voir Trinette; elle était à sangloter et à pleurer, à tel point que je sentis mon cœur se fendre. Le cordonnier a voulu me mettre à la porte, mais l'affaire est arrangée... Êtes-vous encore indisposé, père? Vous me semblez si pâle! Dois-je aller chercher le médecin?

— Non, non, c'est fini : ce n'était rien autre chose qu'une agitation nerveuse. — Mais quelle était donc la cause du chagrin de Trinette? Pourquoi le cordonnier était-il fâché contre toi?

— Je n'en sais trop rien; ma mère a dû dire dans la boutique que Trinette n'était pas digne d'entrer dans notre famille... et là-dessus... vous pouvez le comprendre... le cordonnier est monté sur ses grands chevaux. Maintenant tout est raccommodé, et quand la mère reviendra, j'irai avec elle chez le cordonnier pour remettre les choses comme auparavant.

— Ta mère ! ta mère ! dit le ramoneur avec un douloureux soupir, elle fera notre malheur. Elle ne sait pas dominer son orgueil, et elle jase et bavarde comme si nous avions à recevoir bien des milliers de florins.

— Trois tonnes d'or, mon père. Quand je suis revenu, il y a un instant, de chez le cordonnier, Annemie m'a demandé du fond de la boutique de légumes, s'il était vrai que, par-dessus les tonnes d'or, nous dussions hériter de je ne sais combien de maisons et de vaisseaux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le ramoneur d'une voix plaintive, c'est bien malheureux pourtant. Grâce à tous ces bavardages de ta mère, il ne nous sera plus possible de dormir tranquillement. Tous les voleurs de la ville vont avoir l'œil sur notre maison. Dieu sait combien de complots ils n'ont pas déjà faits pour s'introduire chez nous et nous voler à la première occasion... et nous assassiner peut-être !

— C'est possible, père. Il paraît que toute la ville est en émoi et que tout le monde parle de cet étonnant héritage.

— Étonnant héritage ? répéta le ramoneur en passant avec désespoir la main dans ses cheveux. Ah ! Paul, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant que les gens le disent.

— Il doit cependant y avoir beaucoup, père, dit Paul en souriant ; trois tonnes d'or !

— Mais les voisins ont perdu la tête !

— Prenons donc, père, qu'il n'y ait qu'une tonne d'or.

— Non, non, il ne s'agit que d'une petite fortune bourgeoise, juste de quoi vivre tout doucement avec ménagement et économie.

— Qui vais-je croire maintenant? Ma mère parle d'une grande maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques, de chapeaux à plumes, de servantes et de domestiques, et de tant d'autres choses, que j'ai cru, en vérité, qu'elle avait trouvé la bourse de Fortunatus, et que nous allions habiter une montagne d'or.

— Ta mère nous mettra sur la paille! s'écria le père Smet avec colère et amertume. Mais, attends, je vais lui montrer que je suis le maître, et si je sors jamais de mon caractère, j'écrase sous mes pieds son chapeau et je mets en pièces ses robes de soie; et si elle ne veut pas se conduire comme il faut, je la flanque à la porte! Oui, oui, ne me regarde pas comme cela, je la flanque à la porte, te dis-je. Et toi aussi déjà? qu'as-tu au cou, dépensier?

— Oh! mon Dieu, je l'avais déjà oublié! s'écria Paul en arrachant sa cravate de satin pour la jeter loin de lui. Ma mère me l'a mise par force; mais moins j'aurai sur moi de ces chiffons de couleur, mieux cela vaudra!

Le jeune homme avait fait un pas en arrière et son regard était fixé avec un triste étonnement sur son père qui, semblant affaissé de nouveau, appuyait sa tête sur ses mains et contemplait la table, dans un morne silence.

Au bout d'un instant, Paul reprit, à demi en colère :  
— Je voudrais que l'héritage fût je ne sais où. Nous

ne sommes pas nés pour être riches; cela nous tourmente... Croiriez-vous, père, que j'aimerais mieux rester pauvre que de passer ma vie comme cela?

— Ne désire pas la pauvreté, mon fils, dit le ramoneur en soupirant. Si ta mère ne devient pas plus raisonnable, la misère ne viendra que trop tôt. Peut-être est-elle déjà menaçante à notre porte!

Le ton de la voix de son père était si étrange et si plaintif, que le jeune homme le regarda d'un œil surpris, et dit bientôt avec une inquiétude pleine d'anxiété :

— Mais, père, vous êtes malade, très-malade!

— Il ne me manque rien; je suis un peu fatigué, voilà tout! répondit le ramoneur d'une voix faible.

— Comment, est-ce possible? L'argent vous aurait-il changé à ce point? Vos yeux sont défaits, vos joues pâles, votre voix tout autre qu'auparavant. Tout en vous, père, accuse la langueur et l'affaissement. Ah! vous étiez toujours si joyeux et si bon compagnon; vous chantiez du matin jusqu'au soir; toute parole qui sortait de votre bouche faisait rire. Je sens bien que l'argent est ennemi de la joie, car moi aussi je penche parfois la tête sur la poitrine, et un je ne sais quoi commence à me ronger le cœur...

— Oui, mon fils, murmura le ramoneur, il y a bien quelque vérité dans ce que tu dis; mais pourtant, être riche, c'est un si grand avantage!

— Il paraît! dit Paul avec ironie. Depuis qu'il est question de ce maudit héritage, je n'ai encore entendu que maugréer et se plaindre. Je commence à craindre

fort qu'on ne nous nomme *Jean le soucieux* et *Paul l'affligé!*

— C'est ta mère qui est cause de tout, dit avec aigreur le père Smet; c'est sa rage de dépenser qui cause mon tourment. Pense un peu, Paul, elle vient de sortir pour aller à la recherche d'une servante... Et elle assure n'en vouloir pas d'autre qu'une fille qui ait déjà servi chez une dame! Je me suis opposé à la chose avec colère; mais qui sait si, malgré cela, elle n'en fera pas à sa tête? Des gens étrangers chez moi? Pour le coup, je ne dormirai certainement plus de ma vie!

— Mais pourquoi avez-vous si peur de tout, père? Si nous avions reçu l'héritage et qu'il y eût dans la maison beaucoup d'argent, je le comprendrais, mais...

La porte de la rue s'ouvrit en cet instant, et il entra une personne dont l'apparition coupa la parole à Paul.

C'était un jeune laquais de bonne maison, portant un chapeau galonné d'or et un antique habit de livrée, dans lequel il se trouvait comme dans un sac et dont les pans lui descendaient jusque sur les talons. Le gaillard avait les cheveux roux et une figure rouge et boufflée qui attestait une bêtise extraordinaire.

A son entrée, il regarda avec stupéfaction autour de la chambre, et se dit tout haut à lui-même :

— Ces gens de la ville ne pensent qu'à se moquer de vous! Je me suis trompé, mais je vais pourtant demander...

— Eh bien, que signifie cela? s'écria Paul.

— C'est que, voyez-vous, mon garçon, je ne sais pas

où je devrais être. Les filles, là-bas dans la rue, m'ont mal renseigné. Je dois aller chez la dame de ce ramoneur qui a hérité, tout d'un coup, de tant de tonnes d'or et de vaisseaux.

— C'est ici, répondit Paul.

— Ici, ici, dans cette maison ! balbutia le laquais. Une dame ! c'est impossible !

— Si vous ne voulez pas le croire, allez-vous-en bien vite et laissez-nous en paix.

Le ramoneur, plongé dans de pénibles réflexions, hochait la tête, mais sans dire mot ; il fixait les yeux sur la table avec un sourire de mépris.

— Si c'est ici, dit le jeune paysan à Paul, je dois dire pourquoi j'y suis venu. Il faut savoir que je demeure chez madame van Steen. Cette dame est venue me chercher derrière mes vaches en me disant que je mènerais une vie de monsieur ; mais vous ne sauriez croire comme j'ai été traité là. Ce n'était que soufflets par-ci, claques par-là ! Depuis que j'ai écrasé sous la porte la queue de son maigre chien, et que j'ai mis le feu, *par abus*, aux rideaux des fenêtres, elle ne peut souffrir ma présence. Je ne puis bouger, qu'elle ne m'appelle âne, imbécile, stupide paysan et mille autres mots des gens riches ; vous l'avez sans doute éprouvé comme moi. J'ai entendu dire que votre dame désirait avoir un domestique pour monter derrière la voiture et pour porter son manchon ou son livre de prières. Outre cela je sais tout, et soigner les chevaux aussi. Vous êtes sûrement le palefrenier, et celui-là peut-être le cocher de madame. Dites tous les deux une bonne parole



pour moi; nous nous entendrons bien ensemble et nous nous arrangerons de manière à avoir bonne vie...

Paul regarda son père avec un sourire ironique; mais le ramoneur entra soudain dans une violente colère. Il bondit debout, tendit le poing vers le laquais, et s'écria d'une voix tonnante :

— Sors de chez moi, impudent coquin! Vite! vite! ou je te jette au milieu de la rue.

Et comme il s'avancait sur le domestique et faisait un geste qui annonçait l'intention de mettre sa menace à exécution, celui-ci recula vers la porte en disant avec effroi :

— Allons, allons, ne me mordez pas. Je ne vous ai jamais fait de mal. Ces messieurs de la ville, je crois qu'ils ont tous un coup de marteau!

A ces mots il tira la porte derrière lui et s'enfuit.

Néanmoins la porte ne tarda pas à se rouvrir. C'était la mère Smet qui, en entrant, lança à son mari et à son fils des regards foudroyants.

— Paul, grommela le ramoneur pâle de colère, je m'en vais là-haut; car je sens bien que je ne dois pas toucher cette femme-là; je ferais un malheur...

Ce disant, il monta l'escalier en maugréant.

Qu'y a-t-il encore une fois? demanda la femme d'un ton aigre.

— Oh! rien, mère! répondit le jeune homme. Il est venu un stupide paysan qui voulait être domestique ici, et nous l'avons renvoyé. Si vous prenez jamais un laquais, c'en sera sans doute un que vous puissiez montrer?

— Ce n'est que cela? dit-elle. Je croyais, à en juger

par la figure de ton père, qu'il était survenu encore une fois de terribles événements.

Paul lui saisit la main, et dit d'une voix suppliante :

— Mère, puis-je vous prier de faire une chose avant d'ôter votre manteau ?

— Sans doute, mon enfant ; tout ce que tu voudras.

— Ah ! mère, je suis allé voir Trinette. Si vous l'aviez vue, vous en auriez pleuré ; on aurait dit que la pauvre fille allait mourir. Elle vous supplie de venir chez elle pour lui dire que vous n'êtes pas fâchée contre elle... Et moi qui connais votre bon cœur, mère, j'ai promis que vous le feriez. Venez, mère, venez.

— Cajoleur ! dit la mère en souriant. Qui pourrait te refuser quelque chose ?

Paul alla au bas de l'escalier et cria :

— Père, je vais avec la mère ici près chez le cordonnier. Nous serons de retour dans un instant !

Et le visage épanoui de joie, il entraîna sa mère hors de la maison.

## V

Comme si le trésor découvert eût été un démon jaloux qui avait pris cette forme pour tourmenter le ramoneur, la maisonnette où régnaît jadis une gaieté si franche, se transforma en un enfer de chagrins et de discorde.

Madame Smet, — car elle se faisait nommer ainsi par les voisins, — avait reçu au bout de quelques jours ses vêtements neufs et son chapeau de soie. Elle était

dans le velours et le satin depuis les pieds jusqu'à la tête ; elle portait de l'or aux oreilles, de l'or au cou, de l'or sur la poitrine, de l'or aux deux mains.

Vêtue et parée de la sorte, comme une véritable grande dame, elle s'en allait par la ville et ne se déconcertait pas le moins du monde en voyant chacun s'arrêter sur son passage avec un rire moqueur ou la montrer du doigt.

Cette attention générale, fixée sur elle, lui était même agréable et flattait son orgueil ; elle supposait que les gens se disaient entre eux :

— Voilà la femme de ce ramoneur qui est devenu tout d'un coup riche à trésors ! Et cette désignation ne lui semblait nullement un blâme ; voire, croyait-elle parfois remarquer, que les passants s'arrêtaient étonnés de la majesté de son attitude et de sa démarche. Alors elle lisait dans les regards des spectateurs qu'ils voulaient dire : — Voilà madame Smet. Comme elle est imposante ! En vérité on peut reconnaître à la majesté de sa personne qu'elle est d'une bonne famille !

En effet, n'eût été la nouvelle du merveilleux héritage qui l'avait fait connaître dans toute la ville, on n'eût pas trouvé de différence entre une grande dame et elle... sauf que la ramoneuse enrichie était couverte d'habits et de bijoux comme un manequin de magasin de modes, — qu'elle tenait la tête un peu raide et la tournait sans cesse et de tous côtés, avec tant de lenteur, qu'on l'eût crue posée sur un pivot ; — qu'elle avait de grands pieds plats et faisait des enjambées

toutes masculines; — qu'elle avait la face rouge et semblait demander du regard à tout le monde : Eh bien, que vous en semble? Dites encore que madame Smet n'est pas d'une bonne famille?

On la trouvait souvent aux environs du pont de Meir et du marché aux Oeufs où se trouvent les plus riches magasins de modes. Elle y achetait quelques menus objets et bavardait pendant des heures entières avec la dame ou les filles de boutique, sur sa tante de Hollande et sur ses projets de monter une maison aussi belle et aussi riche que celle d'un des premiers gentilshommes.

Elle demandait tous les jours, et à tout le monde, si on ne connaissait pas de bonne femme de chambre, de cuisinière, de cocher, de palefrenier, de laquais; elle demandait conseil au sujet de la couleur à préférer dans les chevaux qu'elle devait acheter, et estimait qu'il était malsain d'habiter la place de Meir parce qu'il passe un égout sous la rue. Pour ce motif, elle avait résolu d'occuper une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques; et comme les propriétaires ne voulaient pas la vendre, elle se bornerait à la louer jusqu'à ce que quelque chose de mieux fût mis en vente.

Après avoir, dans sa promenade, exhibé sa personne par la ville, elle rentrait chez elle; mais elle s'arrangeait toujours de façon à ne jamais revenir dans sa rue deux fois de suite par le même côté. Grâce à ce manège, tous les voisins pouvaient la voir et l'admirer successivement.

A chacune de ses connaissances, elle adressait un grave et bienveillant sourire; elle appelait certaines femmes par leur nom, promettait à toutes sa protection et sa faveur; mais elle faisait cela avec tant de hauteur que les gens, objet de ses prévenances, sentaient leur cœur déborder de fiel à l'intention de l'orgueilleuse et vaniteuse femme.

Le ramoneur était le plus malheureux homme du monde. Il savait que le trésor n'était pas inépuisable, et maugréait, du matin au soir, au sujet de la prodigalité de sa femme. Celle-ci l'appelait ladre, bourru, grippe-sou, et assurait qu'il prouvait bien de quelle famille de rien il était.

En outre, c'était son argent à elle et non à lui, et elle pouvait en faire ce qui lui plaisait. Elle n'était pas d'avis de vivre comme les gens qui regardent à un florin; et si lui, Smet, entendait couper un liard en quatre et se laisser dépérir par avarice, elle saurait montrer comment on doit se servir de l'argent.

Alors le ramoneur se mettait en colère et voulait avoir à toute force la clef de l'armoire; madame oubliait la dignité de sa condition, mettait les poings sur les hanches et accablait le pauvre homme d'un tel déluge d'injures et de menaces que, les larmes aux yeux, il montait les escaliers en grommelant.

Parfois c'était bien pire encore; une fois même la querelle avait été jusqu'aux voies de fait. Après une provocation prolongée, le ramoneur avait mis le poing d'une façon un peu incivile sur l'épaule de son orgueilleuse moitié; mais madame Smet, exaspérée, avait

bondi comme un chat et labouré de ses ongles les joues de son mari.

Les choses en étaient restées là; mais les deux époux se regardaient de si mauvais œil réciproquement et étaient tellement irrités l'un contre l'autre, que tout rapprochement était devenu impossible. Pendant des journées entières, ils ne se disaient pas un mot, et si par hasard la voix de l'un s'adressait à l'autre, ce n'était que pour faire entendre des paroles rudes et bourruées.

La mère Smet voulait, à toute force, louer la grande maison du marché Saint-Jacques; son mari assurait de cent façons qu'il ne délogerait pas. De ce dissentiment résultaient à tout instant de longues et vives querelles, si bien que déjà la femme avait menacé une fois d'aller trouver un avocat pour demander le divorce au tribunal.

Paul, le joyeux garçon, avait perdu courage. Ces éternelles altercations entre ses parents l'attristaient extrêmement; car, quelque léger et plaisant qu'il fût en paroles, il avait un cœur doux et aimant.

Il ne lui échappait plus de bons mots, et quand il essayait encore parfois de dire une plaisanterie, il n'y réussissait pas : il y avait de l'amertume et de la tristesse dans le son de sa voix.

Quand il se trouvait seul avec son père, il mettait tout en œuvre pour le consoler et calmer son irritation; s'il était avec sa mère, il s'efforçait, par de douces paroles, de lui faire comprendre que son père était peut-être un peu emporté, mais que ses habitudes ména-

gères et économes méritaient bien du moins qu'on les excusât.

Le bon Paul se donnait une peine inutile. Dès que ses parents se retrouvaient face à face, l'avarice de l'un s'insurgeait contre la prodigalité de l'autre, et la querelle recommençait chaque fois avec plus de vivacité.

Le jeune homme avait encore une autre cause d'inquiétude et de chagrin. Sa mère avait, à la vérité, renoncé à son dessein de l'éloigner de Trinette; mais, depuis ce moment, elle n'avait pas cessé d'humilier la pauvre enfant et de porter de profondes blessures au sentiment qu'avait le cordonnier de sa propre dignité.

Trinette était-elle chez la mère Smet, celle-ci voulait lui apprendre comment il lui fallait marcher et se tenir, comment elle devait parler et saluer, comment elle devait tenir la tête et poser ses pieds. La patiente jeune fille, inspirée par l'amour, se livrait complaisamment en jouet à la vanité de sa future belle-mère; elle paraissait même écouter celle-ci avec reconnaissance quand elle lui faisait sentir quelle faveur, quelle grâce c'était pour elle d'être accueillie dans une si bonne famille.

Quand il était question de cela à la boutique ou dans le voisinage, madame Smet parlait abondamment de sa générosité et donnait pour preuve à l'appui ce fait que, par pure bonté, elle avait consenti au mariage de son fils avec la fille d'un... cordonnier. Elle avait même dit un jour au père de Trinette que c'était un grand honneur pour lui que de devenir membre d'une aussi respectable famille.

Les commentaires humiliants pour lui, de la mère Smet, irritaient de plus en plus le cordonnier; celui-ci ne dissimulait pas son amer ressentiment devant Paul, auquel il exprima franchement ses doutes sur la réalisation du mariage projeté, et déclara que lui-même s'y opposerait si la mère Smet continuait de traiter sa fille comme une mendicante qu'on tolère par grâce.

Bien que le cordonnier ne fût qu'un pauvre artisan, il avait aussi son orgueil, et il aurait assurément interdit depuis longtemps déjà l'entrée de sa maison à Paul; mais comme le jeune homme et son père lui donnaient toutes sortes de bonnes paroles et le suppliaient, les larmes aux yeux, d'être indulgent, il différait toujours cette grave résolution. Il n'en restait pas moins beaucoup d'amertume dans son cœur, et il ne regardait plus Paul d'un bon œil.

Grâce à ces contrariétés, les deux jeunes gens commencèrent à concevoir des craintes sérieuses, et il n'était pas rare, quand Paul était assis auprès de Trinette, que des larmes silencieuses coulissent sur leurs joues.

Déjà huit jours s'étaient passés depuis la découverte du trésor; le ramoneur n'avait pas quitté la maison, sinon le dimanche pour aller à l'église.

On était au lundi, et le soir allait tomber; il y avait eu ce jour-là une nouvelle et violente altercation, avec cette différence que cette fois une apparente réconciliation avait suivi.

La mère Smet, se trouvant dans une disposition plus favorable, s'efforça de faire comprendre à son mari qu'il avait tort de rester toujours à la maison, et qu'il

vaudrait mieux pour sa santé et pour sa raison, qu'il fréquentât un peu la société.

Sur la demande de son père, Paul promit qu'il ne quitterait pas la maison, et le ramoneur se laissa persuader qu'il ferait bien d'aller boire une pinte avec les amis.

Sa femme s'était donné beaucoup de peine pour lui faire avouer qu'il ne devait pas aller dans un estaminet, mais bien dans un café de la place Verte ou de la place de Meir, où il boirait du vin. Toutefois, comme elle était de bonne humeur, elle consentit enfin à ce que son mari allât faire une promenade hors de la ville jusqu'au *Dam*, comme c'était son habitude auparavant.

Lorsque le ramoneur arriva au *Dam* et s'y retrouva au milieu de ses vieux amis, il se passa quelque temps en félicitations de toute nature; mais dès qu'on se fut installé autour d'une table pour faire une partie de cartes, ces démonstrations cessèrent naturellement et le ramoneur se retrouva aussi à son aise et aussi gai qu'avant d'être enrichi! Comme le son de voix amies lui était doux! Quelle franche sympathie et quelle cordialité dans toutes leurs paroles! Comme la bière d'orge lui semblait bonne et réchauffante, au milieu de cette société accoutumée! Comme sa pipe lui faisait plaisir et comme les bouffées de fumée se déroulaient en agréables spirales au-dessus de la table!

Le père Smet se trouvait dans un autre monde et, pendant quelques heures, il oublia son trésor et en même temps sa femme. Il retrouva quelques-unes de

ses plaisanteries favorites et fit, de temps en temps, rire les amis.

L'horloge de l'estaminet sonnait dix heures lorsque le ramoneur, stupéfait que le temps eût passé si vite, se leva et dit qu'il retournait chez lui.

On chercha à le retenir. Dans un autre estaminet, deux bouchers avaient parié à qui mangerait le plus d'œufs durs, et l'on voulait y attendre l'issue de la gageure.

Le père Smet qui, par oubli, était déjà resté dehors beaucoup trop tard, serra la main à ses amis en leur promettant de venir, comme autrefois, leur tenir société plusieurs fois par semaine.

Il faut une demi-heure environ pour se rendre du *Dam* à la porte de *Borgerhout*, et les chemins sont très-déserts.

La nuit était sombre; mais comme le ramoneur avait fait cent fois cette route, il marchait d'un pas assuré.

Il était heureux d'avoir vu ses amis; son cœur battait plus légèrement; et, dans l'obscurité, un doux sourire se jouait sur ses lèvres à la pensée des agréables soirées qu'il passerait au *Dam*, pendant tout le printemps, au milieu de ses anciens compagnons. Il se trouvait sur les fortifications extérieures de la ville, passablement loin de toute habitation, et marchait avec insouciance, sous les grands arbres.

Tout à coup un cri étouffé de terreur lui échappa. Un grand gaillard s'élança de derrière un arbre et posa un poignard sur la poitrine du ramoneur tremblant.

— Si tu cries ou si tu appelles, tu es mort ! dit le brigand.

— Qu'est-ce ? que voulez-vous de moi ? balbutia le pauvre homme à demi mort.

— La bourse ou la vie ! dit l'autre d'un ton menaçant.

— Tenez, voilà tout ce que j'ai ; une pièce de cinq francs et quelques cents...

— Tu mens ; tu as hérité ; il me faut de l'or ou tu es perdu ! dit le brigand d'une voix contenue, et en même temps il siffla entre ses dents comme pour donner un signal.

Deux autres coquins s'élançèrent des profondeurs des fortifications ; l'un d'eux serra un mouchoir de poche sur la bouche du ramoneur ; l'autre le renversa en arrière et l'étendit sur l'herbe.

On fouilla toutes ses poches ; on lui prit sa montre d'argent, on lui déchira sa redingote, on le maltraita cruellement. Le pauvre homme ne pouvait faire entendre un cri et sentait avec une inexprimable angoisse qu'il allait étouffer.

D'affreuses paroles retentissaient à ses oreilles :

— Tue le coquin ! Il nous a fait tort, le voleur qu'il est !

Soit que les brigands eussent entendu le bruit de personnes qui approchaient, soit qu'ils fussent convaincus qu'il n'y avait plus rien à tirer de leur victime, ils donnèrent au ramoneur quelque coups de poing, le frappèrent du pied dans les reins et le précipitèrent dans un fossé des fortifications, après quoi ils s'enfuirent rapidement dans l'obscurité.

Le père Smet resta un moment par terre, comme étourdi. Cependant, comme il n'était pas dangereusement blessé, il revint bientôt à lui-même, se releva, et suivit d'un pas précipité le chemin de la porte.

Il voulait demander du secours dans l'une des premières maisons, afin que les voleurs fussent poursuivis; mais il reconnut l'inutilité de la tentative et fut du reste arrêté dans l'exécution de son projet, par la crainte que toute la ville et surtout le commissaire de police ne se mêlassent de l'affaire.

Comme un véritable avare qu'il était devenu, il préféra dévorer son chagrin que d'attirer l'attention générale sur lui-même et peut-être les soupçons de la police sur son trésor.

Le cœur palpitant, et encore tout tremblant d'anxiété, il franchit la porte de la ville pour regagner sa demeure. Il lui passa par la tête d'amères réflexions sur les avantages d'être riche, et il maudit plus d'une fois le trésor qui avait attiré sur lui tant de malheurs, tant de chagrins, tant de périls. Il regretta son ancienne vie, sa pauvreté et sa gaieté; et mainte fois il se demanda si le mieux ne serait pas de partager le trésor entre ses voisins nécessiteux... Mais toutes ces réflexions s'évanouirent chaque fois devant la puissance du démon de l'or, qui le tenait courbé sous lui; et son âme se rattachait toujours avec une anxieuse ardeur à l'or qu'il possédait.

Ce fut ainsi, flottant entre le désespoir, la terreur et l'avarice, qu'il rentra chez lui et se laissa tomber sur une chaise en poussant un douloureux soupir.

Sa femme et son fils lui témoignèrent la plus aimante sollicitude et entendirent en frémissant le récit de sa mésaventure.

Cette nuit encore le ramoneur ne put fermer l'œil. Dès que le sommeil le jetait dans l'assoupissement, il rêvait de voleurs et d'assassins; et puis il sentait encore une poignante douleur, suite des coups qu'il avait reçus sur la tête et les épaules au moment où il fut attaqué.

## VI

Le lendemain matin, le bruit se répandit tout à coup dans la rue que la mère Smet n'avait pas hérité et ne pouvait hériter. L'avocat chargé, pendant longues années, de la recherche de ses parents, avait dit et assuré que les Smet n'avaient pas de famille en Hollande et par conséquent ne pouvaient faire d'héritage de ce côté.

La mystérieuse conduite du ramoneur donna du poids à cette nouvelle; l'envie des voisins et leur ressentiment contre l'orgueil de la mère Smet, accueillit l'accusation avec joie, et l'on se mit à répandre partout des soupçons de toute espèce sur l'origine inexplicquée de la soudaine richesse du ramoneur.

Les voisins furent encore confirmés dans leurs mauvaises pensées quand ils virent trois ou quatre agents de police se promener dans la rue avec une apparente insouciance, mais en jetant autour d'eux des regards obliques, comme des oiseaux de proie qui ont senti la

présence d'une victime sans savoir encore au juste dans quel gîte elle s'est réfugiée.

On racontait, entre autres choses, que, huit jours auparavant, — justement dans la nuit qui avait précédé la nouvelle de l'héritage, — on avait commis un vol chez un changeur de la ville, et que les voleurs avaient enlevé d'une caisse une quantité considérable de pièces d'or et d'argent... Il n'y avait personne qui voulût affirmer que le ramoneur fût capable de faire tort à quelqu'un d'un centime; mais l'argent ne pouvait cependant être tombé du ciel, et les Smet devaient savoir d'où il leur était venu!

Paul était chez le cordonnier, assis à côté de Trinette qui continuait à broder, mais qui avait peine à intercepter avec la main les larmes qui menaçaient de tomber de ses yeux sur son ouvrage. Le jeune homme avait la tête baissée et gardait le silence; cependant sa physionomie trahissait une grande agitation intérieure; par moments la rougeur de l'indignation et de la colère enflammait son front, puis son visage prenait de nouveau l'expression du découragement, ou un frisson d'angoisse parcourait son corps. Il devait connaître les accusations qu'on répandait dans le voisinage contre son père, car il était visiblement absorbé dans des pensées de désespoir et tressaillait sous le coup de la honte.

La jeune fille, par compassion pour lui, s'efforçait de comprimer sa propre douleur, et disait d'une voix qui voulait consoler :

— Paul, ne soyez donc pas si triste. Ce sont de mau

vaises langues; ne vous en inquiétez pas. Que signifie le bavardage des gens si vos parents peuvent prouver d'où ils ont reçu l'argent?

— L'argent? murmura le jeune homme. Ah! mon amie, l'argent fera notre malheur! Mon père devient aussi maigre qu'une arête; il tombera malade et y restera. Et ma mère, ma pauvre mère! Je n'ose dire ce que je pense. Elle a encore ses cinq sens; mais qu'arrivera-t-il plus tard? Il y a des moments où je tremble pour sa raison! Puis votre père est si fâché contre moi! Et je ne puis lui donner tort; il a à subir tant d'humiliations! Ah! Trinette, Trinette, que sera-ce, maintenant qu'on dit de mon père innocent des choses qui me font dresser les cheveux sur la tête de honte et d'épouvante! O mon amie, je tremble, j'ai peur. Il y a quelque chose qui me dit qu'on va nous séparer... que tous deux, pendant notre vie entière, nous n'aurons plus que peines et chagrins...

La jeune fille cacha son visage dans ses mains.

— Trinette, reprit Paul d'une voix singulièrement émue, ce matin je suis allé en cachette à l'église, et j'ai prié, pendant une heure au moins, au pied de la croix... J'ai supplié Dieu d'être assez miséricordieux pour nous faire pauvres comme auparavant!

La jeune fille leva la tête et dit, les yeux pleins de larmes :

— Paul, il ne faut pas vous entretenir ainsi vous-même dans les pensées de tristesse. Il y a tant de gens riches; ont-ils donc tous du chagrin?

— Je n'en sais rien, Trinette; mais pour nous l'argent

n'est que poison et fiel. Depuis ce malheureux jour, nous n'avons eu que disputes, malheurs, craintes et chagrins. Mon père a failli être assassiné hier. Hier, par le poignard des meurtriers, aujourd'hui par la diffamation ! Oh ! c'est affreux ! Entendre dire que mon père a pris le bien d'autrui, qu'il est un voleur ! Et ne pouvoir trouver le serpent qui, le premier, a jeté son venin sur le nom de mon père !

Le cordonnier rentra en cet instant. Son visage était pâle et trahissait une profonde émotion ; on eût pu croire qu'il venait de ressentir une grande épouvante.

— Trinette, dit-il d'une voix rapide, va là-haut dans ta chambre ; laisse-moi seul avec Paul, mais ferme d'abord à clef la porte de la rue.

La jeune fille jeta un cri d'angoisse et tendit vers son père des mains suppliantes, comme pour conjurer un cruel arrêt ; mais un regard impérieux et la répétition de l'ordre donné, la forcèrent à l'obéissance. Elle quitta la chambre en se couvrant les yeux des deux mains.

Le cordonnier se plaça devant le jeune homme, et lui demanda d'une voix altérée :

— Paul, d'où votre père tient-il les pièces d'or que votre mère montre par poignées partout ?

Le jeune ramoneur le regarda tout stupéfait, mais ne répondit pas assez vite.

— Dites, dites, d'où vient cet argent ? C'est pour votre bien que je le demande.

— Ma mère en a hérité, balbutia Paul.

— L'héritage est-il donc déjà arrivé ?

— Non, pas encore.

— D'où vient donc l'argent?

— Elle l'a sans doute reçu d'avance.

— De qui? de qui?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien, malheureux! Mon pauvre ami Smet, que va-t-il lui arriver, mon Dieu?

— Mais qu'avez-vous? s'écria Paul avec une vive terreur. Vous êtes hors de vous. Qu'est-il arrivé? Je tremble comme une feuille : vous me faites mourir d'anxiété!

Le cordonnier le prit par la main, l'entraîna loin de la fenêtre, et lui dit d'une voix confidentielle et triste :

— Paul, j'ai été appelé tout à l'heure pour prendre mesure d'une paire de souliers au domestique du commissaire de police. C'était une feinte ; le commissaire lui-même avait à me parler. Il m'a questionné sur votre père, sur l'héritage, sur les explications que votre mère donne aux voisins, sur l'origine des pièces d'or qu'elle montre. Je ne puis vous dire ce que m'a confié le commissaire ; mais j'ai pitié de votre père, qui a toujours été mon ami, et eût-il mal agi, je n'en plaindrais pas moins son malheureux sort.

L'œil immobile et frissonnant, comme s'il eût eu la fièvre, Paul regarda le cordonnier dans les yeux.

— J'ai pitié de vous, Paul, et de ma pauvre Trinette qui n'en peut rien... ni vous non plus, Paul.

— Pour l'amour de Dieu, parlez, qu'est-il arrivé? s'écria le jeune homme hors de lui.

— Paul, chuchota le cordonnier, dites à votre père qu'il se sauve aussitôt que possible, qu'il décampe; car les gens de loi vont venir pour l'arrêter...

— Pour l'arrêter! s'écria Paul avec une convulsive expression de fierté sur le visage. Pour arrêter mon père! Ah! ah! vous voulez rire!

— Croyez-moi, Paul, répéta le cordonnier d'une voix suppliante, suivez mon conseil ou votre père est perdu!

Et approchant sa bouche de l'oreille du jeune homme il lui dit à voix basse :

— On a volé beaucoup d'argent chez un changeur, et votre père est soupçonné au moins de complicité.

Paul se prit à trembler affreusement et fixa sur le cordonnier un œil égaré.

— Comment? s'écria-t-il, vous ajoutez foi à une semblable calomnie? Vous croyez possible que mon père soit un voleur?

— Non, non; mais s'il ne peut dire d'où lui vient l'argent, comment se justifiera-t-il?

— Il le dira. Pourquoi en doutez-vous?

— Tant mieux. Je le lui ai demandé souvent, mais il y avait toujours du louche. Faites maintenant ce que vous voulez, Paul; alors vous devez bien comprendre que jusqu'à ce que cette affaire soit tout à fait tirée au clair, vous ne pouvez plus venir ici. Trinette n'a que sa bonne réputation. Vous ne voudriez pas lui enlever sa seule richesse...

Un cri de douleur et de désespoir s'échappa du sein du jeune homme. Il se leva en s'écriant :

— Ah ! je le saurai ! je veux le savoir !

A ces mots, Paul s'élança de la chambre dans la rue.

Quand il entra chez lui, il trouva son père seul, assis sur une chaise.

Il ferma la porte, tourna la clef, poussa le verrou, et dit d'une voix troublée et rapide :

— Mon père, mon père bien-aimé, ne prenez pas en mal la question que je vais vous faire ; je ne puis supporter davantage ce supplice ; il faut que je le sache !

Le ramoneur considéra son fils avec surprise.

— Dites-moi, père, dites-moi d'où vient l'argent que ma mère a montré partout ?

— Nous en avons hérité.

— Non, non, pas encore hérité, mais reçu par avance, n'est-il pas vrai ? Reçu en ville peut-être sur la part d'héritage qui vous revient ?

— Eh bien, oui. De quoi t'inquiètes-tu là ?

— De qui l'avez-vous reçu ? Où ? reprit le jeune homme avec une impatience fébrile.

— Mais, Paul, que signifie cela ? s'écria le ramoneur d'un ton sévère. Tu manques de respect à ton père en osant l'interroger comme si tu étais son juge !

Ce dernier mot frappa vivement le jeune homme.

— Je veux le savoir ; je le saurai ; il faut que je le sache ! s'écria-t-il.

Le père Smet hocha douloureusement la tête, et dit tristement :

— Ah ! Paul, tu me demandes là une chose que je ne puis te dire.

— Que vous ne pouvez me dire? dit Paul tout tremblant. Ciel!

— Qu'as-tu donc, Paul?

— Mon père, mon père, on a volé beaucoup d'argent chez un changeur; on vous soupçonne de complicité dans le crime!

Le ramoneur fut saisi d'une profonde anxiété, mais il parvint à contenir son émotion.

— Ce sont de méchants bruits répandus par les envieux, balbutia-t-il; il ne faut pas, mon fils, t'y laisser prendre...

— Hélas! hélas! les gendarmes vont venir, père... pour vous arrêter!

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage du ramoneur; il poussa un sourd cri d'angoisse et fut saisi sur sa chaise d'un violent tremblement.

La soudaine émotion de son père frappa Paul d'effroi. Il joignit les mains et ajouta d'une voix pleine de supplication :

— Pour l'amour de Dieu, père, dites-moi où et de qui vous ou ma mère avez reçu l'argent?

Le ramoneur resta muet.

— Hélas! s'écria Paul d'un ton déchirant, ce qu'on dit serait-il vrai? Mon père n'oserait-il révéler la source de l'argent? Ah! j'en meurs de honte!

A cette accusation portée par son propre fils, le ramoneur porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer amèrement. Les larmes abondantes qui coulaient à travers ses doigts navrèrent le cœur du jeune homme et le firent repentir de ce qu'il venait de dire.

Il passa le bras au cou de son père, posa un affectueux baiser sur son front et dit en pleurant :

— Ah ! pardon, mon père ; je suis si malheureux !

— Accusé par mon fils ! dit le ramoneur en gémissant. En quoi ai-je mérité cela, ô mon Dieu ?

— Non, non, dit Paul ; mais il faut que je vous entende calomnier, et je ne puis vous défendre. On me demande partout d'où vous vient l'argent ? O mon père bien aimé, dites-le-moi donc !

— Je ne le puis, je ne le dois pas, répéta le père Smet.

Et voyant que ces paroles faisaient de nouveau pâlir son fils, il ajouta :

— Mais sois assuré que ton père est un honnête homme.

— Et les gendarmes, mon père ? Ne le leur direz-vous pas ? s'écria Paul en frémissant.

Le ramoneur, comme pour échapper à toute explication ultérieure, se leva et montrant la porte du doigt, il dit d'un ton impératif :

— Paul, va-t'en, laisse-moi seul ; je le veux !

— O mon père, mon père ! dit le jeune homme en gémissant et se tordant les bras de désespoir.

— Obéis-moi ; va-t'en répéta le ramoneur avec une colère apparente.

Paul leva les mains au ciel et sortit en poussant des cris navrants de douleur.

Pendant une demi-heure le ramoneur demeura tout à fait seul. L'œil fixé dans le vague, il réfléchissait à toutes les tristes émotions que lui avait procurées le trésor, et

à ce que sa demeure était devenue un enfer plein d'alarmes et de chagrins. Durant cette mélancolique méditation, grandit dans son cœur un sentiment de haine contre l'argent fatal qui lui avait ravi la paix et le bonheur de sa vie. Le démon de l'avarice essaya bien de comprimer la révolte de son âme, mais la pensée de l'accusation portée contre lui par son fils lui-même et l'indicible effroi que lui inspirait la visite annoncée des gendarmes, lui donnèrent assez de force pour résister à la tentation.

Il résolut, enfin, dans le cas où l'on ferait chez lui une perquisition légale, de révéler franchement toute la vérité, dût-on même lui enlever le trésor. A la grâce de Dieu ! En ce cas il redeviendrait ramoneur comme avant.

Cette résolution soulagea son cœur, et même il se réjouit à l'espoir de redevenir gai et de bonne humeur comme Jean le farceur l'avait toujours été.

Lorsque la mère Smet revint de sa promenade du matin, son mari lui raconta ce qu'avait dit Paul, puis il ajouta qu'il avait formé le dessein ferme et immuable de dire loyalement les choses telles qu'elles étaient et même de livrer le trésor aux gens de loi s'ils le désiraient.

Sa femme savait mieux que lui les bruits qu'on répandait et ce qu'ils avaient à craindre. Elle éclata d'abord en injures contre le cordonnier, qui, selon elle, poussé par l'envie, était allé chez le commissaire et était cause de tout. Elle dit et redit ensuite sur tous les tons que Paul n'épouserait jamais Trinette. Puis elle fit répé-

ter à son mari la dernière partie de son allocution et lui répliqua ironiquement :

— Smet, Smet, quelle poule mouillée tu es devenu ! Le mot gendarme suffit pour abattre ton cœur. As-tu volé ? As-tu pillé ? Que peut-on te faire ?

— C'est égal, je ne veux pas mentir devant la loi.

— Non, tu as raison, dis tout bonnement la chose, niais que tu es ! Tu le sais bien, quand la loi tient quelque chose, il est difficile de le lui faire lâcher. Laisse les avocats et les gens de Bruxelles faire leurs choux gras avec ton argent. Ils riront de bon cœur, par-dessus le marché, de l'oiseau qui se fait si innocemment plumer !

— Tu peux dire tout ce que tu veux, je ne cacherai rien... et puis, vois-tu, cet argent commence à m'être joliment à charge ; je voudrais qu'il fût encore au fond de la montagne où ce maudit or a poussé !

Tout à coup la mère Smet entra en colère, et les poings sur les hanches, s'écria :

Oui-da ! Est-ce la chanson que tu comptes chanter ? Nous verrons cela ! C'est mon argent ; tes parents n'ont jamais possédé un liard de plus que ce qu'il leur fallait chaque jour pour ne pas mourir de faim. Comment ! tu livreras à la justice l'héritage de mon père ? Vite, parle ! persistes-tu dans cette sottise ?

Le pauvre homme, troublé par les regards enflammés de sa moitié, et craignant qu'elle ne s'en tint pas aux paroles, n'osa dire : *Oui !* mais il fit de la tête un signe affirmatif.

— Voleur ! voleur ! s'écria la femme, tu me déroberais mon argent pour le donner à des étrangers qui n'ont

rien à y voir ? Eh bien, je ne veux pas être davantage la femme d'un pareil coquin. Je vais, de ce pas, trouver un avocat ; je veux être séparée de toi ; la loi le permet... tu seras libre alors d'être pauvre à ta guise et de ramoner des cheminées... car tu as la misère dans le sang, va-nu-pieds que tu es !

— Mais, ma chère femme, dit le ramoneur tout pâle, écoute donc la voix de la saine raison...

— Quelle saine raison ? Il n'y a jamais eu un grain de raison dans toute ta famille ! Parle, te dis-je, te conduiras-tu, oui ou non, comme je le veux ?

Le mari se tut.

— C'est bien ! dit-elle furieuse, je vais couper court à tout ; je pars avec l'argent, et tu ne me reverras plus de ta vie !

Et comme le ramoneur restait immobile et la tête baissée, sa colère s'enflamma davantage encore. Elle s'élança vers l'armoire et se mit effectivement à remplir d'argent ses poches, et de plus à en charger une serviette, et en murmurant d'une voix frémissante :

— Tu vas voir ! Reste ici, nigaud, et puissent les gendarmes te pendre haut et bien à une belle corde ! Adieu, au revoir ; je pars pour l'Amérique avec le premier vaisseau venu... et j'irai même plus loin encore pour ne plus entendre parler de toi !

Le ramoneur savait bien que sa femme ne mettrait pas à exécution ces menaces insensées ; mais il s'émut à l'idée que, chargée d'argent comme elle l'était, elle allait courir chez les voisins, et se faire elle-même l'objet de la risée générale.

Il atteignit la porte d'un bond, donna un tour de clef, et cacha celle-ci dans sa poitrine.

La femme, se voyant prisonnière, éclata en imprécations furieuses et voulut arracher la clef à son mari par violence.

Cette scène de dissension domestique dura jusqu'à ce que le mari perdit courage et promît de se conduire selon la volonté de sa femme.

Il fut résolu que si la justice ou la police paraissait, tous deux assureraient que l'argent provenait du père de la femme et qu'ils l'avaient conservé depuis la mort de celui-ci. D'une avance sur l'héritage de Hollande, il n'en serait plus question, parce qu'il serait impossible de dire d'où on l'avait reçue. Au surplus, l'argent serait caché de nouveau dans la poutre où il avait été trouvé, et l'on remettrait en place la planchette qui s'ajustait si bien sur l'ouverture.

La mère Smet fit à son mari les plus terribles menaces pour le cas où il oserait désigner de la parole ou du regard la cachette où se trouvait l'argent.

Lorsque le trésor fut transporté au grenier, jusqu'à la dernière pièce, la mère Smet s'efforça de relever l'esprit de son mari et de lui inspirer de nouveau l'amour de la richesse ; mais le ramoneur était anéanti par la pensée qu'il lui faudrait mentir devant la justice. Cela lui semblait un acte coupable et déshonorant, et vraiment, en ce moment, il tremblait comme un voleur sur le point d'être surpris. Il n'entendait plus les paroles de sa femme ; mais le moindre bruit qui se faisait dans la rue secouait violemment son système nerveux, comme si le

pauvre homme, dans son inquiétude, eût cru entendre dans chaque rumeur la voix redoutée des gendarmes.

Dans les rares moments de trêve que lui laissait son trouble, il murmurait d'un ton navrant :

— Maudit trésor ! infernal argent !

## VII

Une heure après, l'étroite ruelle était remplie de gens partagés en groupes et s'entretenant avec surprise d'un événement extraordinaire.

La plupart fixaient, tout en conversant, leurs regards étonnés sur la porte du ramoneur, devant laquelle se trouvait un gendarme en sentinelle.

Trinette, appuyée contre le mur de sa demeure, couvrait son visage de son tablier et pleurait amèrement ; quelques jeunes filles qui l'entouraient semblaient partager sa douleur, et son amie Annemie s'efforçait particulièrement de la consoler ; mais Annemie elle-même ne réussissait pas à retenir tout à fait les larmes qui brillaient dans ses yeux.

L'attroupement le plus considérable se trouvait vis-à-vis de la porte du ramoneur, et l'on y échangeait avec vivacité des remarques de toutes sortes sur ce qui se passait.

— C'est bien fait ! disait une marchande de poisson ; cela lui apprendra à faire la madame ! La faiseur d'embarras pourra aller avec son chapeau de soie et ses robes de satin apprendre aux honnêtes gens de la maison de

force de quelle bonne famille elle est. Et si elle veut se pavaner l'échafaud est assez haut pour cela.

— Pour le coup elle est sûrement d'une grande famille, dit un autre railleur, elle trouvera à Vilvorde<sup>1</sup> au moins six ou sept cents cousins !

— Mais comment donc est-ce possible ? dit en soupirant un vieux tourneur de chaises ; j'aurais confié mon dernier sou à Jean le farceur...

— De si bonnes gens, ajoutait un autre, qui n'ont jamais fait à personne ni tort ni dommage !

— Qui tenaient si peu à l'argent qu'ils faisaient encore des aumônes, bien qu'ils n'eussent rien de trop !

— Les gens les plus affectueux et les meilleurs du monde !

— La joie et la gaieté en personne. Ils auraient commis un aussi vilain vol, avec effraction et pendant la nuit !

— Oui, observa la femme du tailleur, par le temps qui court on ne se fierait plus à son propre frère ; il n'y a plus que des voleurs. Tant pis pour celui qui se laisse prendre.

— Allons, allons, Beth, dit un maçon en plaisantant, cela n'est pourtant pas aussi terrible que vous le dites. Parce que votre mari exploite, grâce à ses ciseaux, le drap de la pratique, vous croyez qu'il n'y a plus de braves gens ?

— Vous n'échapperez pas à la potence, vous ! dit la tailleuse en colère ; vous êtes trop vaurien pour cela !

1. Ville du Brabant où se trouve une maison centrale de détention.

— Grand merci, excellente Beth ! répondit le maçon en riant.

— Il faut que chacun ait ce qu'il mérite, dit la marchande de poisson en interrompant. Je n'aime pas à voir les gens avoir du chagrin ; mais si cette dame de ramoneur devait être exposée sur l'échafaud, j'irais au grand Marché quand je serais au lit de mort.

— Fi, mauvaises langues que vous êtes ! s'écria une jeune fille ; je ne sais comment vous pouvez vous réjouir du malheur qui arrive à votre prochain. Vous serez bien avancés, n'est-ce pas, si on met les Smet en prison ?

— Bonne âme, va ! dit la marchande de poisson en ricanant ; vous aimeriez peut-être qu'on laissât courir les voleurs comme ils l'entendent ?

La jeune fille allait répondre ; mais, en ce moment, une vieille femme avança la tête dans le cercle et dit :

— Mais, seigneur Dieu, savez-vous comment Jean le farceur a fait le coup ?

Tous la regardèrent avec curiosité.

— Fiez-vous encore à quelqu'un, reprit-elle. J'ai toujours dit et je le dis encore, que la justice devrait défendre d'exposer tant d'or devant les fenêtres. Car quand un pauvre homme s'arrête devant la boutique d'un changeur et jette les yeux sur ces tas de pièces d'or, c'est comme si le diable le tentait. Je suis vieille ; mais pourtant quand je passe devant la boutique d'un changeur, et que l'argent brille à mes yeux, mon cœur commence à battre terriblement, et l'envie d'avoir ces belles pièces me donne sur les nerfs. Croiriez-vous que j'en ai

tout simplement peur ? Voilà Thérèse, la ramasseuse de cendres, qui est toujours avec ses enfants devant ces fenêtres-là ; avant-hier, je lui disais encore : Faites attention, Thérèse, c'est le chemin de l'échafaud !

— Cela est sûr, dit le tourneur de chaises, il y en a plus d'un qui est devenu scélérat à la vue de l'or.

— Quand on a sept enfants à la maison qui meurent de faim et de froid, murmura un ouvrier, et qu'on voit là des montagnes d'or inutile dont une seule pièce pourrait faire votre bonheur et celui de vos enfants, il y a vraiment de quoi s'oublier...

— Mais, mère Beth, que devient donc l'histoire du père Smet ? demanda quelqu'un.

— Ah oui ! Eh bien, c'est arrivé comme cela aussi. Jean le farceur avait la mauvaise habitude de s'arrêter devant la boutique des changeurs et de regarder l'or. Il y a huit ou dix jours, il fut appelé pour ramoner une cheminée ; c'était chez un changeur, et il y vit des tas d'or. La nuit suivante, il a brisé la porte du changeur et a volé autant d'or qu'il en pouvait porter...

— Quel voleur ! dit la tailleuse avec un soupir.

— Il avait bien calculé son coup, continua la vieille femme, et les corneilles ne l'auraient pas trahi si sa digne femme ne s'était suspendue à la corde de la cloche.

— Savez-vous qui je plains le plus ? dit une jeune fille, c'est Trinette, la fille du cordonnier. Voyez-la, là-bas, la pauvre enfant ; elle est à demi morte de chagrin !

— Je le crois bien, répondit une voix, la mère Smet lui faisait accroire qu'elle deviendrait aussi grande dame

et irait habiter une grande maison sur la place de Meir. Ils ont rendu folle la pauvre fille, et voilà que tous ces beaux châteaux s'en vont en fumée ! Elle allait se marier ; mais elle attendra encore dix ou quinze ans, jusqu'à ce que son Paul ait appris, à Vilvorde, à faire des moules de bouton.

— Qu'est-ce que Paul peut y faire, s'il arrive un malheur à son père ? balbutia la jeune fille.

— Oui, oui, c'est bien ! dit la vieille femme ; mais les traces de pas dans la maison du changeur font croire que le ramoneur n'était pas seul.

— Pauvre Paul, pauvre Trinette ! dit la jeune fille d'une voix plaintive et comme vaincue par une triste conviction.

— Les gendarmes n'attrapperont tout de même pas Paul ! remarqua quelqu'un. Il est le plus malin de tous et a joué des jambes à temps. Il a sans doute déjà passé la frontière, et avec des sacs bien remplis...

— Kobe, tu répands du venin, s'écria l'ouvrier. Je viens de voir Paul sur le rempart ; il se promène du haut en bas comme un fou...

— Vous voyez bien qu'il sait quelque chose de l'affaire ! Celui qui n'est pas coupable n'a pas à avoir peur.

— Parbleu, il devrait rire, sans doute, de ce que les gendarmes viennent arrêter ses parents ?

Personne ne semblait douter de la culpabilité du ramoneur ; la plupart ressentait même une joie secrète du déshonneur qui frappait son orgueilleuse femme.

Beaucoup d'autres pourtant étaient tristes et plaignaient le sort du père Smet et de son fils. Ce qui se

passait leur semblait inconcevable. De si braves gens, aimés de tout le monde à cause de leur gaieté, auraient commis un vol nocturne ? Jean le farceur et Paul le rieur, qui s'abandonnaient avec une aveugle confiance à la grâce de Dieu, auraient, par soif de l'or, commis un crime infâme ?

Mais quelque effort que fissent les amis du ramoneur pour trouver dans leur cœur des motifs d'excuses ou l'espoir de l'innocence, la vue du gendarme qui se trouvait devant la porte détruisait tout doute en faveur de ceux qui étaient soupçonnés.

Dans la chambre de devant de sa maison, le ramoneur était assis comme anéanti et la tête cachée dans les mains. Un agent de la justice le surveillait, tandis qu'on faisait subir un interrogatoire à sa femme dans la pièce voisine.

Là se trouvaient deux ou trois personnes appartenant au tribunal, avec le commissaire de police et deux gendarmes.

On avait fait asseoir la mère Smet devant le juge qui devait l'interroger. Elle souriait avec un singulier aplomb et ne semblait pas troublée le moins du monde.

— Vous dites, répéta le juge, que vous avez depuis longtemps cet argent en votre possession et qu'il provient de la succession de votre père ?

— Oui.

— Cependant il est de notoriété publique que votre père à sa mort n'a pas laissé d'argent.

— Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir là-dessus, répondit la femme sans hésiter. Ce qu'il m'a

donné pendant sa maladie ne pouvait certainement être trouvé après sa mort.

— A combien montait la somme que vous avez conservée jusque aujourd'hui ?

La femme parut se recueillir.

— Voyons, dites ! Si vous ne le savez pas au juste, combien était-ce à peu près ?

— Je vois bien, dit la mère Smet, que vous voulez me prendre sur des riens ; mais cela n'est pas si facile, messieurs.

— Combien ? demanda le juge d'une voix impérative.

— Il peut bien y avoir quelques milliers de florins.

— Mais combien de milliers ?

— Je ne sais pas cela au juste ; je ne l'ai pas inscrit dans un livre.

— Y avait-il bien dix mille florins ?

— Oui, et même davantage.

— Comment pouvez-vous expliquer que pendant vingt ans vous ayez vécu comme de petites gens vivant de leur travail, et que tout à coup vous vous mettiez à courir les boutiques avec les poches pleines d'or ; que vous dépensiez des centaines de florins en vêtements et en bijoux, et même que vous fassiez des démarches pour louer une maison qui vous coûterait au moins quatre mille francs par an ?

— Chacun son goût et ses idées, voyez-vous. Moi, j'avais appris que j'hériterais bientôt de ma tante de Hollande, qui est riche à trésors. Là-dessus je me suis dit à moi-même que je ne devais plus épargner et que

je pouvais commencer à vivre comme il convient à ma condition.

— Combien d'argent possédez-vous encore ?

— Plus rien.

— Comment, plus rien ? Hier pourtant vous avez encore montré une poignée de pièces d'or au propriétaire de la maison du marché Saint-Jacques. Qu'est devenu cet or ?

— Si je l'avais donné et si je ne voulais pas dire à qui ?

— Le juge hocha la tête d'un air mécontent, et dit :

— Vous recourez à des feintes et ne dites pas la vérité. Nous vous forcerons bien à être sincère. Votre mari va comparaître à l'instant devant nous. Faites bien attention que si vous dites un seul mot sans que je l'ordonne, je vous fais conduire dans une autre chambre.

Et se tournant vers un gendarme, il dit :

— Amenez le mari.

Lorsque le ramoneur parut dans la chambre et aperçut les gens de justice, il se mit à trembler si fort, que le gendarme dut le soutenir jusqu'au siège qui lui était destiné. Il était pâle comme un mort et parut ne pas entendre les premières questions que lui adressa le juge d'instruction.

On lui laissa un peu de temps pour se remettre ; les perquisiteurs échangèrent des regards très-significatifs, comme si le vif effroi du prévenu leur eût donné la conviction qu'ils avaient devant eux le vrai coupable.

Cependant ce qui troublait le plus le ramoneur, c'était la vue de sa femme qui, bien qu'elle se tint impassible en apparence, attachait son regard avec une pénétrante sévérité sur les yeux de son époux.

Le père Smet avait résolu de dire la vérité; mais quand il se vit sous l'influence du magique pouvoir du regard de sa femme, tout son courage l'abandonna.

— Répondez-moi, lui dit le juge; d'où vient l'argent qui est tombé si soudainement en votre possession.

— Ma femme... ma femme en a hérité, balbutia le ramoneur d'une voix entrecoupée.

— De sa tante de Hollande, n'est-ce pas?

— Oui... je crois que oui...

La mère Smet devint bleue de rage concentrée; les efforts qu'elle faisait pour se taire lui causaient des contractions nerveuses, mais il lui fut impossible de garder longtemps le silence. Elle s'écria d'une voix rauque :

— Imbécile! que radotes-tu là? Il a un coup de marteau, messieurs; pour l'esprit il est juste comme un enfant de six semaines. Que voulez-vous demander à ce pauvre innocent?

— Gendarme, ordonna le juge, prenez cette femme par le bras, et au moindre mot, au moindre signe, emmenez-la!

La mère Smet frémit de colère, mais n'osa plus rien dire. Ce n'était probablement pas sans motif qu'on la faisait rester dans cette chambre; car on épiait tous les sentiments qui se faisaient jour sur son visage.

— Vous dites donc, dit le juge au ramoneur, que votre femme a hérité de cet argent de sa tante de Hollande?

— Oui... c'est-à-dire non, non, de feu son père, répondit l'interpellé d'une voix faible.

— Oui et non? Faites attention : ne vous moquez pas de la justice. Vous pourriez vous en repentir. Dites-moi clairement et sans détours d'où vient l'argent?

Le père Smet ne répondit pas. Le juge et ses acolytes crurent qu'il gardait le silence avec intention, mais ils se trompaient. L'anxiété faisait perdre la tête au pauvre homme, et son trouble l'empêchait de parler.

— C'est toujours ainsi, reprit le juge, que vous avez expliqué à vos voisins l'origine de l'argent... C'était toujours une somme que vous aviez reçue d'avance en attendant que l'héritage vienne!

— Ah! monsieur, dit le père Smet en passant la main sur son front pâle, je n'en sais rien. Oui, je crois bien que c'était comme cela.

Un singulier sourire, où se mêlaient la pitié et la raillerie, passa sur le visage des spectateurs.

— Et la somme reçue s'élevait assez haut sans doute? Quelques milliers de florins au moins?

— Non, non, quelques centaines.

— Pas de mille?

— Je ne le sais pas bien.

— Dites la vérité! s'écria le juge en élevant la voix d'une façon menaçante. Nous savons tout. Votre femme

est mieux inspirée que vous. Elle assure avoir reçu plusieurs milliers de florins.

Un frisson nerveux saisit de nouveau le ramoneur.

— C'est possible, bégaya-t-il; je ne sais ce que je dis. Oui, des milliers...

Le juge attendit quelques instants, puis il dit avec une certaine bienveillance dans la voix :

— Vous n'êtes pas sincère et vous vous contredisez à chaque instant. Je vais vous expliquer ce dont vous êtes accusé; peut-être comprendrez-vous ensuite que vous ne pouvez rien gagner à nous cacher la vérité. Il y a dix jours, dans la nuit du vendredi au samedi, on a volé beaucoup d'or et d'argent chez un changeur. On vous soupçonne d'avoir commis ce vol; et toutes les circonstances, vos propres paroles même témoignent contre vous. Si vous ne voulez être conduit à l'instant en prison par les gendarmes, expliquez franchement d'où vient l'argent qu'on a vu dans les mains de votre femme.

Le ramoneur, frappé de mutisme, fixa sur le juge un œil égaré.

— Ainsi, dit celui-ci, vous vous reconnaissez coupable et vous avez réellement commis le crime qui vous est imputé?

— Non, non, s'écria le brave homme épouvanté, je n'ai rien volé...

— Pouvez-vous donc nous expliquer pourquoi, la nuit même du vol, vous avez éveillé vos voisins par le cri d'alarme : au feu ! au feu ! N'était-ce pas pour faire croire que vous aviez passé cette nuit tout entière chez

vous et pour cacher à la justice la criminelle action commise par vous chez le changeur !

— J'avais rêvé ! répondit le ramoneur d'une voix presque incompréhensible, et en laissant tomber la tête sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

— Nous en savons assez, dit le juge en se levant, la visite de la maison nous fournira plus de preuves.

Sur son ordre, les gendarmes saisirent par le bras le père Smet et sa femme, et tous ceux qui étaient présents suivirent le juge.

Les deux époux furent conduits, pour la visite domiciliaire, partout où se rendirent les gens de justice ; tout fut mis sens dessus dessous et l'on fouilla les moindres coins.

La mère Smet était peu émue et souriait même parfois de ce que la perquisition était infructueuse. De temps en temps elle fixait son regard sur celui de son mari et paraissait tantôt l'encourager à la fermeté, tantôt le menacer de son œil flamboyant.

Au grenier on brisa des planches, car le plâtre avec lequel on avait fermé des trous nombreux, parut suspect aux perquisiteurs. Néanmoins on ne trouva rien.

Quelques questions que fit le juge au sujet de l'argent disparu, il ne put obtenir de la mère Smet une explication satisfaisante. Le ramoneur, pour ainsi dire sans sentiment, s'appuyait contre le mur et ne répondait plus. Comme pétrifié, il tenait son regard obstinément fixé sur la poutre dans laquelle était caché le trésor.

Étonné de l'inutilité des recherches faites pour dé-

couvrir l'argent volé, qui devait pourtant se trouver quelque part, le juge ordonna de cesser les perquisitions et descendit l'escalier.

Les deux époux furent ramenés dans l'arrière-chambre, et les gendarmes déployèrent leurs cordes sur un signe qui leur fut fait.

Lorsque le ramoneur aperçut ces liens infamants, il poussa un cri terrible et tomba sur une chaise, à demi évanoui.

Sa femme, au contraire, considérait ces préparatifs avec un sourire de dédain, comme si elle n'y eût vu qu'une menace feinte.

— Une dernière fois ! dit le juge d'un ton sévère. Voilà les cordes avec lesquelles on vous liera les mains derrière le dos. Vous serez conduit en prison à travers la ville comme un scélérat. Pour la dernière fois, je vous en prie, dans votre propre intérêt, dites la vérité. D'où vous est venu cet or ?

Le ramoneur était à demi mort d'anxiété ; une sueur glacée perlait sur son front pâle, et comme si la terreur lui eût ôté la parole, il regardait fixement le plancher, sans conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien, parlez donc, d'où vous est venu cet or ? répéta le juge d'une voix haute et menaçante.

Un affreux cri de détresse retentit en ce moment dans la chambre voisine, et avant que le juge pût achever sa question, un jeune homme se précipita en hurlant dans la salle. D'un coup d'œil rapide comme l'éclair, il saisit tout ce qui l'entourait, et il fallait, sans aucun doute, qu'il eût entendu la question du

juge, car il tomba à genoux devant le ramoneur, tendit vers lui des mains suppliantes, et s'écria d'une voix déchirante :

— Oh ! mon père, mon père, d'où vient l'argent ? Pour l'amour de Dieu, parlez ! Vous voler ! vous un scélérat ! Des gendarmes ! des cordes ! Non, non, ce n'est pas possible : c'est un rêve affreux !

Le visage pâle comme la mort du jeune homme, ses cheveux hérissés, l'ineffable puissance de la prière, qui rayonnait dans ses yeux, tout cela fit une si profonde impression sur le ramoneur, qu'il fondit soudain en larmes, et s'écria d'une voix tremblante :

— Je l'ai mérité ! Dieu m'a puni !

— Mérité ? mérité ? s'écria Paul en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Mais le père Smet se leva, essuya les larmes qui obscurcissaient ses yeux, et relevant son fils il le serra dans ses bras avec une tendresse fébrile, tandis qu'il disait avec l'accent de la joie :

— Non, mon fils ; ton père a erré ; mais il est honnête homme ; il va tout dire...

Et se tournant vers le juge, il dit d'un ton résolu :

— Monsieur, je vais vous montrer le trésor, et vous apprendrez en même temps comment il est tombé entre nos mains.

La mère Smet étendit vers lui un poing menaçant et s'écria, la face contractée par la colère :

— Si tu oses, lâche !...

— Gendarme, emmenez cette femme ! ordonna le juge.

— C'est inutile, monsieur, dit le ramoneur, mon parti est pris. Je vais vous dire tout comme j'aurais dû le faire dès le commencement. Je n'ai pas volé ; c'est un trésor trouvé.

Paul tomba à genoux sur le plancher, et s'écria en versant un torrent de larmes de joie :

— Mon Dieu, mon Dieu, merci de votre miséricorde !

— Êtes-vous prêt à nous donner des explications complètes ? demanda le juge.

— Oui, oui, répondit le ramoneur ; mais j'ai une prière à vous faire, monsieur. Aurez-vous la bonté de m'accorder ma demande ?

— Nous verrons ; oui, si c'est possible.

— Voyez-vous, monsieur, cet argent m'a rendu malheureux ; c'est comme une peste qui est venue dans ma maison. Ah ! ayez pitié de moi ; délivrez-moi de ce fléau : emportez-le avec vous !

La mère Smet se mit à gémir et à sangloter tout haut.

— Eh bien, montrez-nous le trésor ! dit le juge.

Le ramoneur conduisit au grenier les agents de la loi, leur montra que la poutre principale sur laquelle reposait le toit était creusée à sa partie inférieure, et dit :

— L'argent est là-dedans. Il y a dix jours, c'était un vendredi soir, les rats couraient dans le grenier en faisant un grand vacarme et en criant beaucoup ; j'en poursuivis quelques-uns avec un vieux sabre qui est derrière mon lit. Par hasard je frappai sur la poutre, et fus étonné du son creux qu'elle rendit ; au second coup il s'en détacha une planche carrée, et un sac d'argent

me tomba sur les pieds. Je ne puis rien vous dire de plus, messieurs, sinon que la peur des voleurs et la crainte que cet argent ne me fût enlevé m'ont fait dire et faire une foule de sottises. Voilà la vérité pure et simple.

A ces mots il ôta la planchette de la poutre et montra au juge la cavité.

Le juge se baissa et tira le sac de la cachette; une grande quantité de pièces d'or et d'argent roulèrent sur le plancher, vu que le sac usé par la vieillesse s'était déchiré pour la seconde fois... Mais en même temps il en sortit autre chose que le ramoneur n'avait pas vu. C'était un vieux calepin avec une couverture en parchemin.

Présumant que cet objet pouvait contenir la confirmation ou le démenti des explications qui venaient de lui être données, le juge s'était empressé de le ramasser et se mit à le feuilleter avec une attention particulière.

Puis il se tourna vers la mère Smet tout en pleurs et lui demanda :

— Femme, quel était le nom de votre père ?

— Vandenberg, Pierre Vandenberg, dit-elle en sanglotant.

Sans répondre, le juge agrandit la déchirure du sac et y prit un certain nombre de pièces. Puis il fit signe à ses collègues, se retira avec eux dans un coin et dit d'une voix contenue :

— Cet homme dit la vérité : il n'y a pas de coupables ici. Dans ce calepin sont annotées par le père de la femme les sommes qu'il a successivement déposées dans la poutre ; et il y a même inscrit en termes formels qu'il

faisait de ce trésor l'héritage de sa fille unique. Nous savons que cet homme avait la réputation d'être avare et riche ; et comme il est mort subitement, le temps lui aura manqué pour indiquer l'endroit où se trouvait cet argent. En outre, voyez, le trésor contient de vieux ducats, des couronnes de France et même des escalins de Brabant. Ce ne sont pas des pièces semblables qui ont été volées chez le changeur. Nous n'avons rien à faire ici.

Les auditeurs firent un signe de tête affirmatif.

Le juge se rapprocha du ramoneur, et dit :

— Mon brave homme, vous vous êtes donné inutilement vous-même beaucoup d'angoisses et de chagrin. Cet argent vous appartient légalement.

— Ah ! emportez-le avec vous ! dit le père Smet d'une voix suppliante.

— Homme simple que vous êtes, dit le juge en souriant, nous n'avons pas à nous en mêler. Écoutez : article 716 du code civil : « La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds : si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds. » Cette maison est à vous ; par conséquent le trésor tout entier vous appartient.

— Ainsi ce fléau reste encore chez moi ! murmura le ramoneur d'un ton mécontent.

Le juge dit à la mère Smet, qui accourait avec une joie mêlée d'inquiétude :

— Femme, cet argent est l'héritage de votre père ;

considérez ce calepin comme son testament. Adieu, et tâchez tous deux d'en faire un bon usage.

Tandis que les gens de justice quittaient le grenier, la femme rassembla précipitamment et sans mot dire l'argent dans son tablier, puis elle franchit à grands pas l'escalier, et cria tout en courant à son mari :

— Lâche ! imbécile ! je te retrouverai, va !

Lorsque la femme fut en bas, elle versa l'argent dans l'armoire, y prit une poignée de pièces d'or, et après avoir refermé l'armoire, elle courut dans la rue, où elle traversa avec un orgueil triomphant la foule, qui, bouche béante, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle de la ruelle.

Paul, presque fou de joie, descendit à son tour l'escalier quatre à quatre, pour se rendre en toute hâte auprès de Trinette; mais en apercevant le cordonnier et sa fille dans la rue, il leur prit la main à tous deux et s'écria :

— Ah ! venez, venez ! ma bien-aimée Trinette, ce n'était qu'une apparence. Père Dries, venez avec nous ; mon père sera si heureux de recevoir vos félicitations...

La multitude connaissait déjà l'issue de la perquisition.

— Paul ! Paul ! proficiat, monsieur Paul ! s'écrièrent les jeunes filles en battant des mains joyeusement et avec un intérêt sincère.

— Ah ! appelez-moi Paul le rieur ! dit le jeune homme en entraînant vers la porte de sa demeure le cordonnier et sa fille. Et l'on entendit retentir dans la rue :

— Vive Paul le rieur !

A peine le père Smet eut-il aperçu le cordonnier, que ses yeux se remplirent de larmes et qu'il s'élança à sa rencontre les bras ouverts.

— Dries, dit-il, voici le plus heureux jour de ma vie; la joie me fait chanceler sur mes jambes. Ce que j'ai souffert, grâce à ce maudit argent, serait impossible à dire!

— Mais tout est fini, n'est-ce pas? demanda le cordonnier.

— Oui, oui: nous avons trouvé l'argent ici, dans la maison; c'était l'héritage de ma femme.

— Dieu soit loué, Jean! J'ai tremblé pour vous comme si vous étiez mon frère.

— Mais, Dries, vous êtes tout aussi bien que mon frère. Ah çà! nous allons nous presser de marier nos enfants!

— Mais vous êtes riche! Et votre femme? murmura le cordonnier.

— Comment, riche? s'écria le père Smet d'une voix pleine de jubilation; je suis Jean le farceur, votre ami. La chanson de Messieurs et Mesdames est finie. Maintenant, que je ne tournerai plus la main pour l'argent, je saurai montrer que je suis le maître.

— Je ne demande pas mieux que de voir ma fille heureuse, répondit son ami. Ce n'est pas pour l'argent; mais les enfants se sont aimés en tout bien tout honneur pendant tant d'années avec notre consentement! Ma pauvre Trinette! Je crois vraiment qu'elle en serait morte, si...

— Allons, allons, ne parlons plus de ces vilaines

choses, s'écria le ramoneur. Voyons, il faut se procurer les papiers, faire annoncer les bans à l'église... et dans sept semaines la noce ! Ah ! c'en sera une noce, ami Dries ! On en entendra parler ! L'argent sera pourtant bon à quelque chose. J'invite tous les voisins, et nous allons, dans cinq ou six voitures visiter *Dikke-Mé* et *Jean Stek*<sup>1</sup>. Nous emmenons la musique avec nous, et nous faisons des entrechats, nous chantons et sautons... Mon Dieu ! mon Dieu !

Sa voix s'éteignit et des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux.

— Qu'avez-vous, Jean ? demanda le cordonnier surpris.

— Rien, ce n'est rien, mon ami, balbutia le pauvre homme ému ; la joie me prend à la gorge ; mon cœur déborde. Aussi, j'ai tant souffert en quelques jours qu'il me semble échapper à l'enfer !

La voix encore tremblante d'émotion, il dit d'un ton plus sérieux :

— Cela reste dit, n'est-ce pas, Dries ? Nos enfants se marient aussi tôt que possible, sans un seul jour de retard !

— C'est un peu tôt.

— Les bonnes choses ne se font jamais trop tôt. Le maudit argent pourrait encore venir s'en mêler. Mais Dries, j'ai une prière à vous faire. Vous avez la tête un peu près du bonnet, et ma femme a la langue un peu longue, deux choses qui ne s'accordent guère. Elle a une dent

1. Guinguettes situées hors de la ville et très-fréquentées le dimanche par la petite bourgeoisie anversoise.

terrible contre vous ; elle croit que vous êtes cause que la justice est venue ici... Vous faites vilaine mine ? Soyez donc bon , raisonnable et un peu accommodant aussi. Ma femme vous dira de gros mots ; laissez-la dire. Nous n'en sommes pas moins les maîtres de nos enfants, et nous avons irrévocablement décidé qu'ils se mariaient ensemble : qui pourrait empêcher la chose de se faire ?

— C'est vrai.

— Ainsi vous passerez sur quelques mots , sur quelques regards de travers ?

— Oui, je ferai comme si j'étais sourd et aveugle.

— Voilà qui est sagement parler. Donnez-moi la main : c'est dit et cela reste dit.

Il se tourna vers son fils et Trinette qui , la main dans la main, étaient debout près de la fenêtre et avaient probablement tout entendu : car sur leur physionomie rayonnait la joie la plus vive bien que des larmes silencieuses coulèrent sur leurs joues.

— Trinette, s'écria le ramoneur, embrasse-moi, mon enfant. Dans sept semaines je serai ton père !

La jeune fille s'élança avec un cri de bonheur et noua ses bras au cou du ramoneur. Par un mouvement simultané Paul avait couru à son père... et tous quatre savourèrent l'ineffable douceur de cette affectueuse étreinte.

— Hein ? hein ? que se passe-t-il chez moi ? dit tout à coup une voix d'un ton de menace.

Comme si cette voix eût douloureusement affecté tous les personnages de cette scène, ils se dégagèrent des

bras les uns des autres et regardèrent avec surprise du côté de la porte.

Sur le seuil de celle-ci se trouvait la mère Smet, la tête haute, le regard dédaigneux.

— De plus belle en plus belle ! s'écria-t-elle. Je ne puis tourner les talons sans que ma maison soit pleine de savetiers !

Le cordonnier devint blémé de colère.

— Oui, oui, fâche-toi si tu veux, je m'en moque. Je suis la maîtresse ici.

— Mais, mère Smet... balbutia le cordonnier.

— Mère ? mère ? je ne suis pas la mère Smet, dit-elle d'un ton bourru. Appelez-moi madame quand vous m'adressez la parole.

Paul avait l'œil fixé sur les yeux de son père, car il voyait celui-ci trembler d'émotion ou de colère.

La mère Smet montra du doigt la porte et dit au cordonnier d'un ton impératif :

— Vite, hors de chez moi avec votre mijaurée de fille ! Et qu'il vienne encore chez moi de petites gens du commun comme vous ! Heureusement que nous allons habiter une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques !

Le cordonnier prit sa fille par la main et, tout en maugréant, gagna la rue avec elle.

Alors éclata l'orage amassé dans l'âme du ramonneur. Il hurla des paroles incompréhensibles et s'efforça de s'élaner sur sa femme, mais Paul l'avait saisi à bras le corps et le retenait avec une énergie désespérée.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! criait-il, laisse-moi lui donner une bonne leçon.

Paul pria, supplia, pleura et lutta avec tant d'obstination que son père eut le temps de se calmer.

Après bien des menaces encore, le ramoneur parut vaincu et dit :

— Viens, Paul, viens là-haut, ou j'en gagnerai une attaque !

Et selon sa coutume, il franchit rapidement les escaliers pour éviter toute altercation ultérieure.

Pendant toute cette journée jusqu'au soir il n'y eut dans la maison que querelles et tristesse. La femme ne voulait pas entendre parler de Trinette, et vomissait un torrent d'injures contre la jeune fille et son père.

L'idée d'être *madame* lui remplissait la tête bien plus encore qu'auparavant. Léocadie, la fille du boutiquier, était déjà d'origine beaucoup trop vulgaire pour qu'elle l'accueillît dans sa famille.

Paul avait beaucoup pleuré et avait gagné de bonne heure sa chambre à coucher pour gémir dans la solitude sur son malheureux sort.

Le ramoneur monta enfin à son tour en murmurant en lui-même avec amertume.

— Cette peste est encore chez moi, je le vois bien. Maudit argent, va ! Je voudrais qu'il allât à tous les diables, au fin fond de l'enfer d'où il est venu !

## VIII

Le lendemain de bonne heure, lorsque les premières lueurs du jour commencèrent à se répandre sur la ville, le cordonnier sortit avec sa fille pour se rendre à l'église; mais à peine avaient-ils quitté leur demeure et fait quelques pas dans la rue que la jeune fille s'arrêta soudain toute surprise devant la maison du ramoneur, et dit :

— Mon père, voyez, la porte du père Smet est ouverte et les fenêtres sont encore fermées !

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie ! dit le cordonnier. La serrure de la porte est brisée; il est sans doute venu des voleurs ici cette nuit. Viens, Trinette, je vais frapper.

A ces mots il frappa du pied contre la porte pour éveiller les habitants.

— Pas si fort, mon père, dit la jeune fille toute tremblante d'émotion. La mère Smet pourrait s'effrayer. Attendez un peu, donnez-leur le temps de s'habiller.

Après une pause le cordonnier réitéra ses coups; et lorsque, un peu après, il entendit les gens de la maison descendre l'escalier, il entra.

— Qui vous a ouvert? demanda la mère Smet en lançant au visiteur matinal un regard menaçant. Ne vous ai-je pas dit de ne plus mettre les pieds chez moi !

— Tu recommences encore? grommela le ramoneur. Paul est sûrement allé à la première messe. Le père Dries ne peut être tombé ici à travers le toit.

— Hélas, non, mes amis, il n'en est pas ainsi, dit le

cordonnier, votre porte est forcée ; je suis tout bouleversé ; je crains qu'il ne soit arrivé un malheur.

— La porte forcée ! s'écria la mère Smet, la pâleur de l'angoisse sur le visage. Oh ! mon argent ! mon argent !

Elle s'élança avec un cri de terreur vers l'armoire et l'ouvrit. Une sourde exclamation de détresse s'échappa de sa poitrine ; elle porta les mains à ses yeux et s'affaissa sur une chaise en pleurant amèrement.

— Mon argent ! mon argent n'est plus là ! s'écria-t-elle. Je suis volée ! volée !

Le ramoneur parut tout saisi par cette révélation inattendue, et demeura un instant à regarder tout autour de lui, comme s'il se demandait s'il devait pleurer ou rire. Mais bientôt il se fit jour dans son âme ; un sourire passa sur son visage, mais il comprima aussitôt cette expression de joie, et pour ne pas augmenter le chagrin de sa femme il se montra très-frappé et même un peu triste.

Trinette avait pris une main de la mère Smet et versait des larmes avec une sincère compassion.

— Jean, dit le cordonnier d'une voix consolatrice, c'est un grand malheur, mon ami, mais il ne faut cependant pas vous en désespérer. Dieu donne et Dieu reprend. J'ai pitié de votre chagrin.

— De mon chagrin ? dit le père Smet assez bas pour ne pas être entendu par sa femme. Si vous croyez que je verserai une larme à propos de cet argent ensorcelé qui devait faire mon malheur, vous êtes loin de compte, mon ami. Cela me fait de la peine pour ma femme ;

sans cela je dirais : Dieu soit loué de ce que la peste est hors de chez moi.

— Ah ! dit la mère Smet d'une voix gémissante et en levant les mains au ciel, ah ! mon argent ! mon pauvre argent ! L'héritage de mon père..... Du vinaigre ! du vinaigre ! je me trouve mal !... j'en mourrai !

Le ramoneur courut prendre la bouteille, remplit la paume de sa main et en frotta le visage de sa femme ; mais celle-ci le repoussa avec colère, comme si elle ne voulait pas accepter ses soins.

— Laisse-moi tranquille ! dit-elle. Tu es content de ce qui arrive ; je le vois bien sur ton hypocrite figure !

— Allons, Thérèse, dit-il, il ne faut pas te tant saisir pour cela. L'argent est parti, c'est vrai, mais la vie amère, les querelles et le chagrin se seront envolés avec lui. Allons, allons, femme, reprend courage. Je me remettrai à travailler avec la même activité qu'auparavant et comme avant, nous vivrons en paix et passerons nos jours dans l'affection et la joie.

— Ah ! ma mère, ma mère ! s'écriait Trinette, que vous êtes malheureuse !

— Toi seule, mon enfant, dit la femme en sanglotant, oui, toi seule as pitié de moi. Cette insensible bûche est là à rire ! Il verrait mourir le monde sans une seule parole de consolation. Merci, Trinette, merci de ce que tu pleures sur... Ah ! ah ! mon argent, mon argent !

En ce moment, Paul descendit les escaliers quatre à quatre.

— Hein ! qu'est-ce que tout cela ? s'écria-t-il en riant.

Pour le coup je crois que notre maison est ensorcelée. Trinette ici? auprès de ma mère? Ah! tout est donc raccommodé?

— Silence, Paul, dit le ramoneur, il est arrivé un malheur. Les voleurs ont enlevé tout notre argent pendant la nuit.

— Dieu en soit béni! s'écria Paul en faisant un entrechat, Paul le rieur peut redevenir ramoneur à présent.

La mère, blessée par cette exclamation de joie, se leva brusquement et s'écria d'une voix menaçante :

— Toi aussi, mauvais fils, tu ris de mon chagrin!

Le jeune homme, comme s'il venait seulement de saisir le véritable état des choses, prit avec compassion la main de sa mère et murmura d'une voix douce :

— Mon Dieu, ma mère, je n'y avais pas pensé. Vous avez pleuré? En effet, vous devez avoir du chagrin....

Il la reconduisit à sa chaise, se plaça à côté d'elle et lui pressant tendrement la main il continua :

— Consolez-vous pourtant, chère mère. La perte de l'argent doit vous être pénible, je le sens bien; mais songez cependant qu'il ne nous rendait pas heureux. Depuis que nous le possédions, il y a eu chez nous plus de contrariétés, plus de disputes, plus de chagrins que pendant ma vie entière. Vous et mon père aviez toujours été si affectueux l'un pour l'autre qu'on était ici aussi bien qu'on peut l'être dans le palais du roi. Du jour où l'argent a été découvert vous n'avez cessé de gémir et de faire triste figure; mon père devenait maigre, Trinette dépérissait, je perdais la tête. Nous n'avions plus que tristesse et chagrin!

— Sans doute, Paul, mais c'était la faute de votre père ! répondit la femme. Il ne pouvait souffrir l'argent ; mais moi qui suis d'une bonne famille, je suis née pour être riche.

— Chacun sait bien cela, répondit Paul d'une voix caressante ; mais vous êtes ma mère et vous n'avez pas d'autre enfant que moi. Et maintenant que vous savez que l'argent nous rendait malheureux mon père et moi, vous qui avez si bon cœur ne vous consolerez-vous pas ? Ne diriez-vous pas : Puisque c'est la volonté de Dieu et que cela fait le bonheur des autres, cela m'est égal !

— Être pauvre ! pauvre ! dit la mère Smet en pleurant.

— Allons, Thérèse, sois raisonnable, dit le ramoneur ; y a-t-il rien qui soit au-dessus de l'affection ? Pendant si longtemps nous avons vécu ensemble et nous sommes aimés l'un l'autre ; il en sera encore de même désormais, et peut-être viendra-t-il un jour où toi-même seras contente que Dieu nous ait délivrés de ce vilain argent...

— Tais-toi ! dit-elle avec colère ; tu as peut-être dit une prière pour que cela arrive !

— Mais, mère, reprit Paul, songez donc comment cela allait auparavant. Le père et moi étions toujours gais ; nous savions toujours dire un mot pour vous faire rire ; tout le monde nous aimait. Jamais il n'y avait un gros mot à la maison, et tous les habitants de la rue et du voisinage étaient nos amis.

Il passa le bras au cou de sa mère, et murmura avec l'accent pénétrant de la tendresse :

— Voyez-vous, mère, cette belle et joyeuse vie reviendra ; mon père et moi, nous boirons une pinte de moins et nous épargnerons pour vous acheter de temps en temps une belle robe.... Et quand Trinette demeurera avec vous, vous serez servie comme une dame ; nous vous aimerons, nous vous vénérerons. Vous trouverez plus de plaisir et de jouissance à vivre que l'argent ne vous en eût donné.

— Mais Paul, mon cher enfant, que diront les gens quand je passerai dans la rue ? dit la mère Smet d'une voix plaintive.

— Ce qu'ils diront ! Ah mère ! dès aujourd'hui, j'irai avec vous et le père faire une promenade au Dam ; je marcherai à côté de vous et vous donnerai le bras ; je lèverai la tête avec fierté et regarderai tout le monde en face. Nous sommes d'honnêtes gens. Ceux qui ne nous connaissent pas ne verront en nous rien d'étrange, et les autres diront que nous sommes des gens courageux qui acceptent du même cœur bonheur et malheur, selon qu'il plaît à Dieu.

La femme, à demi consolée, pressa son fils dans ses bras en versant encore quelques larmes, et en disant :

— Que la volonté de Dieu soit faite ? Je n'en serai pas moins riche un jour ; si ce n'est pas aujourd'hui ce sera plus tard. Redeviens donc ramoneur, Paul, j'en suis fâchée ; mais puisqu'il ne peut en être autrement et que tu y trouves du plaisir...

Elle laissa aller son fils et embrassa la jeune fille]

— Viens, chère Trinette, tu es encore la meilleure de tous, mon enfant. Les hommes ne savent ce que c'est

qu'être riche ; mais toi, tu t'y serais bien vite accoutumée, n'est-ce pas ? Mais cela viendra un jour, sois tranquille, ma tante de Hollande a au moins quatre-vingts ans.

Paul avait quitté la chambre tout doucement et sans qu'on y fit attention.

Tout à coup la mère Smet se prit à trembler comme si une pensée effrayante eût passé dans son esprit. Elle se leva vivement, et tendant les mains vers son mari, s'écria : — Mon dieu ! mon dieu ! Smet, il reste encore septante-cinq florins à payer chez le bijoutier ! Oh ! de notre vie nous ne pourrons payer une dette pareille ! Être pauvre n'est pas encore si terrible, mais avoir des dettes !

Et elle ajouta d'un ton dolent :

— Il y a un moyen d'en sortir ; il est pénible, c'est vrai, mais mieux vaut encore accepter tout à fait notre malheureux sort qu'avoir des dettes ! Je reporterai mes bijoux chez le marchand !

Le ramoneur lui prit la main et lui dit d'une voix joyeuse :

— Non, non, chère Thérèse, tu n'as rien à reporter, tu peux tout garder.

— Mais qui paiera cette dette ?

— Moi, moi, Thérèse ?

— Toi !

— Oui moi ; j'avais mis à part un petit tas d'argent en cas d'accident et pour le mariage de notre Paul. Attends !

Il plaça une chaise sous la cheminée, enfonça la tête dans celle-ci, en tira le mouchoir dans lequel l'argent

était enveloppé, et s'approchant de la table y répandit les pièces d'or.

A la vue de ce reste de son héritage, la mère Smet fut profondément émue ; un joyeux sourire illumina son visage, tandis que, muette et le sein palpitant, elle fixait son regard sur l'or étincelant.

— Vois-tu, Thérèse, dit son mari, cet argent t'appartient ; tu peux en disposer comme tu le voudras ; mais je t'en prie, consacrons-en la plus grande partie au mariage de Paul avec Trinette, et servons-nous-en pour leur monter une petite boutique.

La femme ne répondit pas et parut enfoncée dans une profonde méditation !

Tout à coup le cri : *âpe! âpe!* qui semblait sortir de la cave vint surprendre tout le monde, et chacun regarda de ce côté, en ne doutant pas que ce ne fût la voix de Paul.

En effet on l'entendit bientôt chanter avec transport :

Ramoneur, sors de ta cheminée,  
Bon compagnon,  
Joyeux luron,  
Sors, ta journée est bien gagnée!

Et, en même temps, il entra dans la chambre en dansant.

Il avait mis ses habits de ramoneur, tenait une baguette en main et avait noirci son visage.

— Hourrah ! s'écria-t-il, Paul le rieur est ressuscité ! Père, mère, Trinette, comme je suis heureux ! Soyons gais ; le chagrin a peur d'une face noire ! Allons, chantons, dansons, et vive la joie !

Paul prit Trinette par la main et voulut danser avec elle autour de la chambre; mais la jeune fille résista à son amicale violence.

A la vue du costume de ramoneur qu'il avait porté depuis son enfance et sous lequel il avait savouré tant de joie et de honneur, le père Smet ressentit un trouble indéfinissable; ses yeux s'emplirent de larmes et sa poitrine se gonfla sous une douce émotion.

— Brave Paul! ah! voilà qui est bien, mon garçon! s'écria-t-il. Il n'y a pas de métier au-dessus de celui de ramoneur! Si ce n'était à cause de ta mère, je mettrais aussi ma défroque noire... Oui, oui, Paul, vive la joie. C'est très-bien!

La mère fit un signe pour réclamer le silence, comme si elle avait une chose importante à dire.

Elle se tourna vers le cordonnier et lui tendant la main avec un sourire affable, elle lui dit :

— Père Dries, j'avais beaucoup de chagrin hier; j'ai été rude envers vous, n'est-ce pas? Voulez-vous me le pardonner? Voulez-vous que nous soyons bons amis comme auparavant?

Le cordonnier lui serra la main avec cordialité :

— Tout est pardonné et oublié, répondit-il, les larmes aux yeux. Nous clochons tous les deux du même pied; nous nous fâchons promptement et nous raccommodeons de même. Enfin, nous ne sommes pas nés pour être ennemis, nous qui avons joué ensemble étant enfants et avons toujours été bons voisins depuis.

La mère Smet se tournant ensuite vers son fils, lui dit en désignant la table :

— Paul, cet argent que ton père avait mis de côté pour te monter une petite boutique, je te le donne. Épouse Trinette aussi tôt que possible ; mais si tu m'aimes véritablement, je t'en prie, continue à demeurer avec nous. J'aimerai bien Trinette et lui enseignerai les bonnes manières, d'ici à ce que mon héritage arrive.

— Nous demeurerons avec vous, mère ; nous resterons unis, jusqu'à ce que la mort nous sépare, répondit Paul.

— Oh ! oui, vous serez ma bonne mère ! dit la jeune fille.

— Est-ce bien possible, mon dieu ? s'écria la mère Smet surprise et charmée. Être pauvre et pourtant être heureux !

— Êtes-vous heureuse, mère ? demanda Paul avec tendresse.

— Oui, oui, mon enfant, réjouis-toi, va ! répondit la bonne femme émue.

— Allons, chantons et dansons en vrais ramoneurs, s'écria le jeune homme. Prenons une avance sur la noce ; en avant la chanson nouvelle de Paul le rieur !

Et prenant par la main ses parents, Trinette et le père de celle-ci, il les força à danser une ronde.

Tous se mirent à sauter gaiement autour de la chambre, tandis que le jeune homme chantait d'une voix qui retentissait jusque dans la rue :

Ramoneur, sors de ta ch'minée !  
Bon compagnon,  
Joyeux luron,  
Sors, ta journée est bien gagnée !

Le ramoneur est bon enfant;  
Noir au dehors, au dedans blanc;  
Si le visage est plein de suie,  
Le cœur est gai, l'âme hardie!  
Du matin jusqu'au soir  
Il monte, grimpe, rampe, gratte  
Le tuyau vide, il tend la patte,  
Et par son museau noir,  
Après chaque cheminée,  
La pinte est vidée!

FIN.

**GB L 193**

Sig.: G.B. L. 193

Tít.: Le fléau du village. Le bc

3) Aut.: Conscience, Hendrik (1812-

Cód.: 1008355

8

